This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

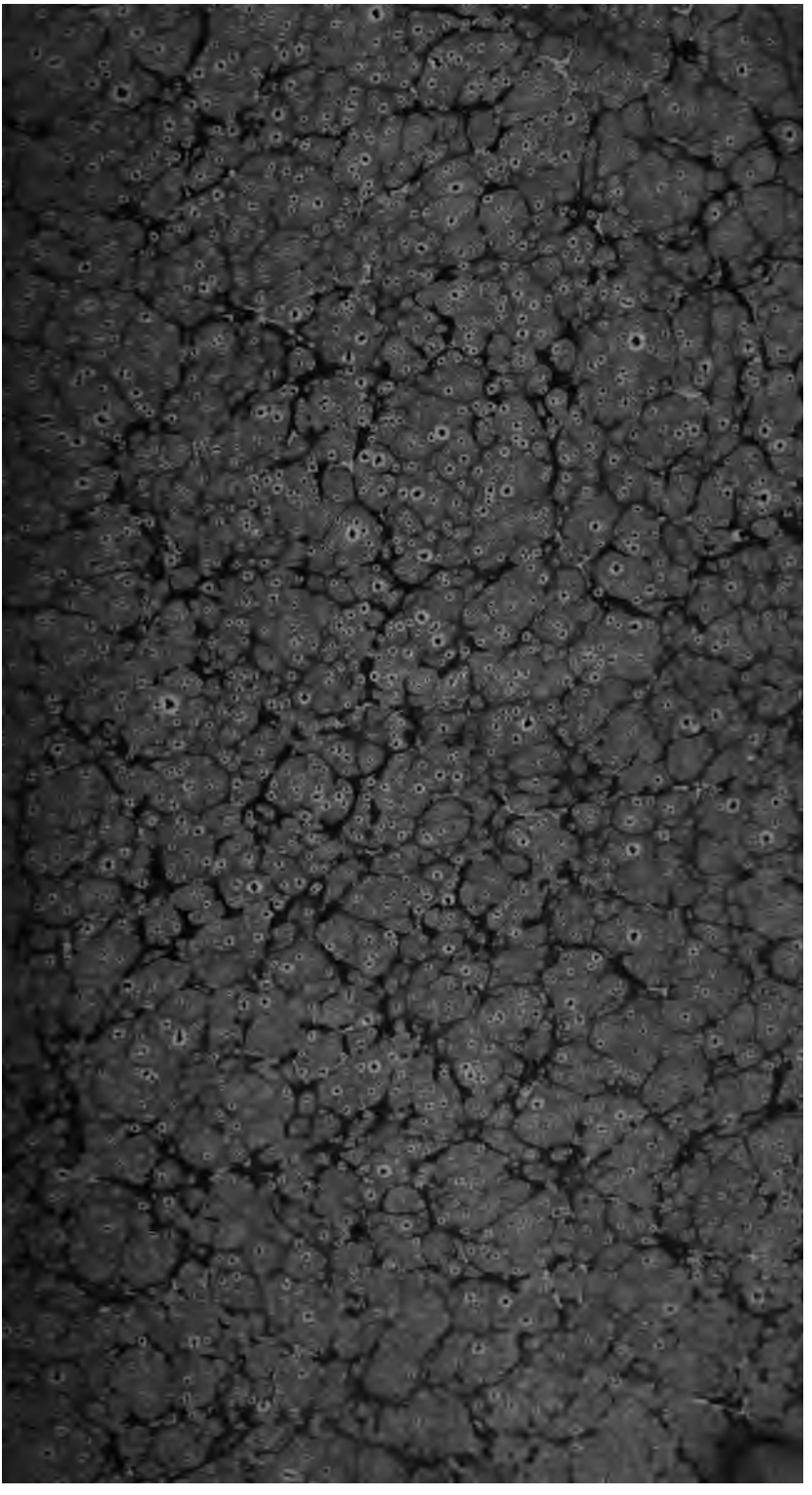
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

The Andrew B. Hammond
Memorial Book Fund

Stanford University Libraries



MARIE
DE MÉDICIS.

IMPRIMERIE DE MADAME VEUVE POUSSIN,
RUE ET HÔTEL MIGNON, 2, P. S.-G.

MARIE

DE

PARIS,
AMBROISE DUPONT, ÉDITEUR,
7, RUE VIVIENNE.

1834.

FÉLIX LOCQUIN, IMPRIMEUR.

MARIE

DE

PARIS,
AMBROISE DUPONT, ÉDITEUR,
7, RUE VIVIENNE.

1834.

LIVRE DEUXIÈME.

(SUITE.)

XVI

Une Soeur.

C'est affreux !... J'en ai pleuré de rage. Un plan si habilement conçu ! si heureusement conduit !.... et au bout de tout cela... ne pas réussir.

(Goethe, *Goetz de Berlichingen.*)

Le matin du jour assigné par Louis XIII à Richelieu pour voir Nysmi, madame de Miranio, misérablement logée dans une auberge de la rue des Etuves-Saint-Honoré, parait sa

fille des plus beaux atours qu'elle avait pu emprunter. — Comme elle dut souffrir cette femme chez qui l'orgueil n'étouffait pas encore tout sentiment maternel ! elle qui, dans sa dégradation involontaire, conservait toujours ses principes exaltés de catholicisme espagnol. Pauvre et misérable femme ! Enfin, l'heure de midi vint, et un homme vêtu de gris, astucieuse excellence monacale, entra dans la chambre de madame de Miranio. Ce moine était le père Joseph du Tremblay, ce célèbre et infâme confident du cardinal. Il emmena la comtesse dans le coin le plus reculé de l'appartement, et lui remit une forte somme en or avec une reconnaissance sur le trésor royal, signée de la main de Richelieu.

Aucune émotion n'agita les traits de madame de Miranio en recevant des valeurs si considérables. Nysmi, abattue, achevait seule sa toilette, songeant avec douleur à son Stel bien-aimé qu'un rigoureux destin allait lui faire perdre pour toujours. Madame de Mira-

nio avait cru devoir l'avertir que le cardinal songeait à la marier avec un riche seigneur, et, dans la position désespérée où elle se trouvait, il fallait accepter. Or, comme Nysmi craignait beaucoup sa mère, elle n'osa pas lui avouer que son amour pour Stelli existait toujours.

Le père Joseph dit qu'un carrosse attendait les dames dans la rue; et il se retira.

— C'est le carrosse de monseigneur de Richelieu, dit madame de Miranio à sa fille; son éminence nous attend; hâtons-nous, mon enfant. Autrefois, les Miranio faisaient attendre les autres; la fortune les a réduits au rôle de solliciteurs; et pourtant, que n'ont-ils pas été? Oh! ma Nysmi, tu ne sais point où le malheur peut conduire!... Mais, avant de partir, avant de nous quitter pour jamais, il faut que je te confie un secret..... le secret de ta naissance; un jour, on t'écoutera peut-être, tandis que moi l'on me repousserait..... Si j'ai résisté à te le révéler jusqu'à ce jour,

n'en accuse que l'éloignement où j'étais de ton monastère et de cruelles circonstances... Tu as un frère, Nysmi, et ce frère paternel foule la pourpre d'un trône; c'est Louis de France; car tu es fille de Henri-le-Grand!

Les yeux de Nysmi se remplirent de larmes; elle allait interpeller sa mère, quand le moine rentra, et dit aux dames qu'il fallait partir à l'instant.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, que le père Joseph les introduisait dans un sombre appartement du Louvre, où elles rencontrèrent Richelieu.

Cette salle où se trouvaient nos personnages était d'une très petite dimension; il n'y avait qu'une seule fenêtre, dont la lumière était affaiblie par deux épaisses courtines en damas rouge; de sorte que, la porte une fois fermée, on restait presque dans l'obscurité.

Le cardinal, pour mieux accomplir ses desseins, prétexta un entretien important avec la comtesse; il la pria de l'accompagner dans un

appartement voisin, ce que madame de Miranio n'osa pas refuser; et Richelieu, assurant Nysmi qu'elle ne tarderait point à revoir sa mère, fit jouer un ressort caché dans le mur qui ferma la porte sur lui.

A peine la jeune fille se trouva seule, qu'une autre porte secrète s'ouvrit à côté d'un lit de repos, et Louis XIII entra....

Cependant le cardinal et la comtesse traversaient les galeries désertes du Louvre.

Arrivés à une des salles dont la façade regarde le quai, madame de Miranio s'appuya fortement sur le bras de Richelieu, et lui dit d'une voix pleine d'une émotion cruelle:

— Arrêtez ici, monseigneur; je n'irai pas plus loin.

Il se passait dans son cœur une scène horrible; le marché qu'elle avait conclu la veille apparaissait alors dans ses phases les plus hideuses; sa respiration était comme le râle de quelqu'un qui étouffe; elle tremblait, et de

grosses gouttes de sueur ruisselaient sur son visage.

Richelieu voulut se retirer.

— Non, s'écria-t-elle, pas encore! accordez-moi quelques instans de réflexion, qui sait?...

L'inflexible cardinal ne l'écoutait pas; il se dirigea vers la porte.

— Oh! pour l'amour du ciel et de la Vierge, monseigneur, poursuivit la comtesse en se jetant à genoux et en s'attachant à sa robe rouge, ne me quittez pas; je suis si malheureuse! de toutes parts où ma vue s'arrête il n'y a que honte, infamie ou misère! Monsieur le cardinal, ayez pitié de moi! ayez un souvenir de votre mère, et rendez-moi ma fille! — Oh! le sacrifice est trop grand, trop horrible; j'avais le cœur sec hier..... aujourd'hui, je suis mère! rendez-moi mon enfant bien-aimé! — Voici vos rouleaux d'or et votre signature; je n'en veux pas... je ne veux rien! mieux vaut perdre la seigneurie et le nom des Miranio

que de déshonorer ma fille. Rendez-moi ma Nysmi; je la veux, cardinal! au nom de la pitié humaine, rendez-la-moi!

— Madame,..... il n'est pas en mon pouvoir.....

— Non, je ne vous écoute plus, s'écria la comtesse en l'interrompant; reprenez votre or. Vous ne voudrez point profiter d'un instant de ma faiblesse; ce serait horrible!..... Allez, il y a d'autres femmes aussi belles, plus belles même que ma Nysmi, qui viendront s'offrir à vous. La cour est un harem où vous n'avez qu'à jeter votre gant; mais rendez-moi ma fille!

— Je vous ai dit, madame, que je la marierais avec un comte, et je tiendrai mon serment, reprit le cardinal avec impatience; votre fille n'est point destinée à mes plaisirs.....

— Quoi! s'écria la malheureuse mère avec un éclair de joie dans les yeux, vous la marierez pure, la pauvre enfant! vous délivrerez ma conscience d'un crime que Dieu m'aurait

fait expier !..... O cardinal ! c'est trop de bonheur..... laissez-moi embrasser vos pieds.

— Madame, on m'avait demandé le secret; je vois qu'il est impossible. Votre fille va parvenir aux plus grands honneurs; mais il faut que vous et elle n'agissiez que par moi, que vous me promettiez une fidélité à toute épreuve.

— Oui, oui, ô mon Dieu !

— Que vous m'aidiez à déjouer les perfides manœuvres de la reine Marie, que.....

— Oui, je vous le jure ! s'écria la comtesse, qui ne respirait plus ; mais achevez : quel sera son époux ?

— Son époux, dit froidement Richelieu, elle sera comme Agnès Sorel et Gabrielle d'Estrées, la maîtresse d'un roi de France.

— Jésus ! dit madame de Miranio en poussant un cri terrible qui fit trembler le ministre, qu'avez-vous dit ?

Et, d'un bond, elle se releva droite, touchant de sa figure la figure de Richelieu.

— Mais, reprit-elle avec plus de force encore, c'est épouvantable !.... Nysmi, la maîtresse de Louis XIII ! Malheur sur votre tête et sur la mienne !... Allons, monsieur le cardinal, il n'y a pas un instant à perdre, conduisez-moi à l'appartement de Louis ; c'est un crime qu'il faut empêcher.....

— Le désespoir égare votre raison, madame, dit Richelieu.

— Le désespoir, le désespoir ! Savez-vous qui j'ai été autrefois ? Savez-vous que j'ai été la maîtresse de Henri-le-Grand, — car il faut dévoiler toutes ses hontes, — eh bien ! Nysmi est sa fille, et la sœur du Roi à qui vous alliez la prostituer... Mais venez donc, homme cruel, venez pour nous épargner la damnation !

Richelieu fit un geste de doute ironique.

Madame de Miranio, furieuse comme une lionne à qui on a arraché ses lionceaux, porta la main à sa poitrine, comme pour y chercher un poignard ; mais n'en trouvant pas, elle vint le saisir avec rage :

— Vous seul pouvez faire ouvrir l'appartement du Roi, voulez-vous m'y conduire? le temps s'écoule, et chaque seconde m'emporte avec elle une année d'existence : si tu me refuses, cardinal, je me ferai rendre justice, non par le roi, parce qu'il est ton esclave, non par les seigneurs, parce qu'ils tremblent sous ta main sanglante, non par le peuple, parce que tu le caresses et qu'il t'idolâtre; mais j'irai en mère offensée jusqu'aux pieds du Saint-Père; et là, cardinal, je dévoilerai toutes tes infamies!

— Vous êtes folle, madame, laissez-moi, s'écria Richelieu en se débarrassant des mains de cette malheureuse mère; puis, s'enfuyant à grands pas dans la galerie, il arriva au bas de l'escalier où l'attendait son carrosse, et il partit pour Ruel de toute la vitesse de ses chevaux.....

Madame de Miranio, échevelée, mourante, se traîna en criant jusqu'à la porte du cabinet de Louis XIII.

Nysmi était restée seule avec le Roi dans le sombre appartement du Louvre; grâce aux tentures de soie qui interceptaient le jour, il devenait à peu près impossible de reconnaître les traits des deux personnages qui y étaient enfermés.

Quand la jeune fille entendit près d'elle des pas lents et mesurés, une frayeur mortelle vint glacer ses esprits; la pensée horrible du sacrifice de sa mère ne germa pas dans son cœur, car, d'après ses organes faibles et irritables, Louis XIII n'aurait trouvé qu'un cadavre.

Il se passa une scène que nous n'osons pas décrire. Le Roi, chez qui le souvenir de son affront excitait des désirs effrénés, se contraignit long-temps, et parla d'amour avec calme, avec douceur à la jeune fille. Nysmi croyait que cet homme était le grand seigneur dont lui avait parlé sa mère. D'abord, elle ne répondit à ses galanteries que par des sanglots; mais quand Louis XIII devint plus pressant, elle

lui dit qu'elle en aimait un autre..... qu'elle n'aimerait jamais que lui.

Le Roi, dont le cœur était bon, demeura silencieux, et écouta la naïve Nysmi.

— Comment puis-je vous aimer, monseigneur? lui dit-elle, je ne vous connais pas. Je n'ai jamais vu votre visage. Je ne sais qui vous êtes... — Tandis que Stelli, mon bien-aimé, a passé son enfance avec la mienne; il m'a vu élever; — et quand je grandis, on m'apprit à le regarder comme mon protecteur, comme mon époux. Je l'aime plus que ma mère, oui, monseigneur, plus que ma mère! je l'aime à l'égal de Dieu, et ne me faites pas de cela un crime : j'ai été abandonnée au berceau par celle qui me donna le jour. Recueillie par l'infortunée maréchale d'Ancre, que le roi Louis et M. de Luynes ont fait périr dans les flammes.....

Ici, Louis XIII fit un mouvement qui annonçait la colère et la douleur.

Nysmi poursuivit :

— Je n'ai reçu que des caresses étrangères. Ce fut la pitié qui m'éleva. Et vous voudriez me faire oublier la seule âme qui soit venue au-devant de la mienne, en me disant : Je t'aime, parce que tu es l'ange de toutes mes affections, parce que tu es nécessaire à ma vie, parce que Dieu nous a créés l'un pour l'autre. Non, cela ne sera pas. J'invoquerai le privilége de ma haute naissance, plutôt que de satisfaire aux exigences de ma mère et du cardinal, en n'épousant pas Stelli du Rouvray !

— Mais on vous donnera l'époux de votre choix, mon enfant, reprit Louis XIII avec douceur; cela importe peu.....

— Eh bien ! par pitié, laissez-moi, s'écria Nysmi en se dégageant des bras qui l'étreignaient avec violence, ne me faites pas mourir de honte..... d'ignominie !

Louis voulait se venger de la maison d'Autriche, afin de pouvoir répudier Anne; il poursuivit la jeune fille, qui se réfugia près de la fenêtre; il allait l'atteindre, quand Nysmi,

voulant à tout prix se débarrasser de son persécuteur, pesa de toute la force de son corps sur les tentures de soie, qui cédèrent.

Les rayons du soleil pénétrèrent alors dans l'appartement. Nysmi, la bouche ouverte, les yeux égarés, les vêtemens en désordre, s'arrêta en poussant un cri :

— O ciel ! le Roi...

Louis, de son côté, frissonna de la tête aux pieds; il demeura béant : Nysmi lui rappelait les traits de madame Henriette de France, sa sœur, lors d'un incendie qui éclata à Saint-Germain.

— Henriette ! ma sœur ! ! s'écria-t-il.

Et tous deux, avec leurs physionomies contractées, se regardèrent ainsi quelques instans, les bras tendus l'un vers l'autre.

Enfin, Nysmi rompit le silence :

— Je ne suis pas madame Henriette, Sire; mais je suis fille de Henri-le-Grand, je suis aussi votre sœur.

— Et j'allais commettre un crime abomi-

nable, ô mon Dieu ! — Ma pauvre enfant..... ma sœur !

Nysmi se jeta dans les bras de Louis XIII, qui l'accablait de caresses en lui mouillant son visage de ses larmes.

A cet instant, madame de Miranio entra par la porte secrète en s'écriant :

— Sire..... vengez-nous du cardinal !

A force d'or, elle avait séduit un valet, en l'assurant que son maître courait le plus grand danger. Elle était demi-morte, violacée, bleuâtre.

Elle poussa un gémissement sourd ; et tomba comme une lourde masse aux pieds du roi et de sa fille.

Louis XIII appela ses gentilshommes de service pour porter secours à madame de Miranio. Quand on la releva, c'était un cadavre ; la douleur l'avait tuée.

— Oh ! ma pauvre mère, s'écria Nysmi en se jetant sur son corps inanimé, vous touchiez

à l'accomplissement de vos douleurs; toutes vos peines allaient finir..... grand Dieu !

Le Roi releva Nysmi avec compassion à son infortune, et, lui prenant la main avec force, il s'écria :

— C'est encore un crime de M. de Richelieu ! Nous nous en vengerons. Bestein, partez à franc étrier chercher la Reine ma mère, on m'a trop long-temps séparé d'elle. — Venez, mon enfant, dit-il à Nysmi; Marie de Médicis a oublié les fautes du grand roi, pour ne se souvenir que de sa gloire et de ses vertus. Vous ne serez pas une orpheline.

Bassompierre partit pour Saint-Germain, et, une heure après, il n'était bruit à la cour que de la disgrâce du cardinal de Richelieu.

XVII

Encore l'Esprit Mystérieux.

— Uriel, nul n'échappe à ceux qui gardent cette entrée.... Si quelque esprit d'autre nature comme tu dis, a franchi ces terrestres remparts, tu sais que des barrières matérielles peuvent difficilement arrêter une substance spirituelle ; mais sous quelque forme qu'il puisse être caché dans l'enceinte de ces jardins, je l'aurai trouvé avant que l'aurore suivante nous éclaire.

(MILTON, *le Paradis perdu.*)

Nous sommes forcés de revenir à la tourelle où nous avons laissé le bon chevalier du Rouvray et ses vassaux, cherchant le téméraire qui avait osé venir dans son château au milieu

de la nuit. Le vieillard fut bien désappointé en examinant avec attention l'intérieur de la tourelle : aucun être vivant ne s'y trouvait ; seulement, un des archers fit remarquer que la fenêtre n'était point fermée au verrou. Mais cette fenêtre, percée dans une muraille au pied d'un énorme fossé, se trouvait trop élevée du sol pour qu'on songeât à l'escalader. Du moins, telles furent les observations du vieux gentilhomme.

Cependant, c'était par cette fenêtre que la jeune dame avait pénétré dans la chambre de Stel, et cela sans moyens surnaturels.

Malgré les hauts cris que poussa dame Marienne, le vieux Rouvray, le lendemain matin, fit transférer Stelli dans une autre chambre du château où son fils adoptif ne courrait plus de dangers de la nature de celui qui l'avait menacé la nuit précédente. Quelques jours s'écoulèrent. La blessure du cavalier n'inspirait plus aucune crainte : elle se cicatrisait ; et les forces commençaient à revenir au jeune héros.

— Mais les blessures du corps ne sont pas souvent les plus dangereuses. — Le cœur, quand une fois il saigne, est difficile à guérir. — C'est une plaie profonde qui use l'homme, comme le ver use la plus belle fleur dont il a dardé le calice.

Ainsi l'amour méconnu de Stel pour Nysmi dévorait l'âme de l'intéressant orphelin.

Cependant il souffrait moins que dans les premiers jours de leur séparation. Il y a peu de passions assez fortes pour causer la mort de ceux qui aiment. Lentement, par degrés, Stelli bannissait de ses souvenirs l'amertume de son désespoir; il essayait, aux heures du sommeil, à repousser l'image enchanteresse de la belle Nysmi, et parfois elle ne venait plus, comme dans leurs jours heureux, se mêler à ses songes d'amour.

Une circonstance extraordinaire vint l'arracher entièrement à ses douleurs.

Il y avait peu de temps qu'il s'était endormi; la nuit la plus sombre étendait ses grandes

ailes noires sur le ciel ; tout à coup, une femme de haute stature, couverte d'un long voile, entra dans la chambre avec précaution ; elle portait à la main une bougie. A la voir si pâle, si oppressée, les yeux baignés de larmes, on eût dit une de ces apparitions funèbres qui s'échappent des tombeaux à l'heure où minuit sonne, pour ne rentrer dans leur couche glacée qu'au crépuscule, lorsqu'il annonce le lever du soleil.

Elle écarta les rideaux du lit et souleva le drap qui voilait la figure de Stel ; quand elle vit cette pâleur, sur ses traits si beaux, que les blessures physiques et morales avaient flétris, elle poussa un sourd gémissement.

— Encore une victime involontaire du cardinal, pensa-t-elle ; si jeune, et déjà souffrir ! Pauvre enfant ! Ne croirait-on pas qu'il porte sur son front le malheur de sa mère ?... Ange bien-aimé, peut-être seras-tu le seul qui partageras mes douleurs. Oh ! cher Stelli, étoile brillante de mon ciel, il m'en coûte de

t'arracher à ces solitudes pour te jeter dans une sphère plus élevée. Ici, tes chagrins te font verser quelques larmes : mais, là-bas ; c'est le sang qui expie les fautes ; c'est sur l'échafaud ! ! ! Grand Dieu ! ayez pitié d'une mère infortunée ; faites que les paroles de l'astrologue soient erreur et mensonge. C'est le dernier enfant de mon amour, c'est la consolation de ma vieillesse qui s'avance à pas de nuages... Mon Dieu, mon Dieu, recueillez les paroles de la pauvre mère ; envoyez un génie qui veille sur les jours de mon enfant. Puisqu'un destin impérieux m'a arraché les autres, daignez me conserver celui-ci pour qu'il puisse fermer mes yeux.

La dame, après ces paroles, se pencha sur le visage de Stelli ; elle l'accabla de caresses, de baisers et de larmes ; elle murmurait de douces paroles, attendant son réveil avec impatience, quand un coup de pistolet, tiré sous les murs du château, lui arracha cette exclamation :

— Déjà !

Alors, elle embrassa de nouveau le jeune homme, pressa sur son cœur sa tête endormie; puis, étendant vers lui ses blanches mains, elle partit en lui donnant sa bénédiction.

— Ah !.... fit Stelli laissant aller son haleine avec force, comme si depuis long-temps une puissance supérieure la lui eût comprimée; viens encore..... viens. De quel amour tu m'as enivré. J'étais au ciel !

Il s'éveilla tout-à-fait. Il sentit sur ses cheveux et sur sa figure des larmes qui n'étaient pas les siennes; la bougie brûlait encore sur la table... Il eut un frisson de surprise et d'effroi.

— Quelqu'un est entré ici, s'écria-t-il; ce n'était point un rêve; ces pleurs, ces baisers, cet amour; ah ! je suis donc aimé ! une âme a donc voulu essayer à comprendre la mienne. Joie indicible ! Mais quelle est cette femme mystérieuse? pourquoi se voile-t-elle à mes regards? que m'importe si elle m'aime? — Oh ! je vous aimerai, ange qui venez à moi dans mes douleurs, je me livrerai à vous comme un

esclave. — Peut-on jamais payer assez les voluptés célestes qu'une femme apporte en nous donnant son amour.

Après ce délire des sens, Stelli, enivré de bonheur, se berçant dans des songes d'espérance, et faisant des projets pour l'avenir, céda de nouveau au sommeil.

Le matin, quand le vieux seigneur du Rouvray entra dans la chambre de Stel, sa figure était inquiète, embarrassée ; dans la conversation, il jurait plus rarement, et, quand cela lui arrivait, il y mettait de la réserve, ou ne jurait que la moitié de sa bataille, — réticence qui annonçait une gêne peu ordinaire. En d'autres temps Stelli l'aurait remarqué, mais son aventure nocturne absorbait toutes ses pensées.

Stelli voulait seul approfondir le charme mystérieux qui l'entourait. Le véritable amour n'admet aucune confidence. Les femmes nous savent gré de ces attentions délicates, et la passion y gagne. Aucun être ne partage avec

vous, par la pensée, ces longues heures de délire, ces instans extatiques que ressentent deux âmes qui s'aiment. La divulgation ôte du prix et détruit l'illusion. On doit taire le nom de sa maîtresse; on doit garder ce beau secret dans le pli le plus impénétrable de son cœur, quel que soit l'orgueil ou l'amour-propre qu'on pourrait éprouver en le révélant.

Le jeune cavalier prit la résolution d'attendre des jours plus favorables. Une aventure superstitieuse, que racontaient les domestiques du château, le frappa vivement; il écouta, tant cela paraissait avoir d'analogie avec son histoire.

— Imagine, mon ami Philippe, disait un des archers à son camarade, que, une de ces nuits dernières, Bunos le braconnier, étant allé comme à son ordinaire, guetter les daims de notre maître dans la forêt, il entendit rudement sur la mi-nuit, un fameux coup de pistolet; et puis, voilà qu'il voit un grand spectre monter sur une jument noire, et au

moins une demi-douzaine de drôles aussi à cheval, qui suivaient le spectre.

— Quelle singulière histoire, repartit Philippe en ouvrant de grands yeux avec un intérêt mêlé de crainte; a-t-il du bonheur ce coquin de Bunos, il voit toujours des choses plus drôles qu'aucun de nous.

— Tu as raison, dit André; mais ce n'est pas tout : les bidets du fantôme étaient pas plus des bidets ordinaires que toi et moi. Du tout; c'étaient des diableteaux qui s'étaient fait bidets, et les grands gars qui montaient les bidets étaient des diables aussi bien que leurs bidets; car Bunos a dit qu'ils jetaient de la fumée et des flammes par les yeux et les narines.

— Ça devait être beau tout de même.

— Ne disons point cela à notre maître, reprit Philippe, il dirait que nous sommes des poltrons qui ferions mieux d'aller voir par nos yeux, et que chaque nuit, Bunos lui tuerait un daim de moins.

— C'est peut-être vrai ce que tu dis, mais Bunos n'en a pas moins vu deux fois le spectre.

— J'ai bien envie, repartit Philippe, d'y aller aussi, et si nous nous rassemblons une bonne douzaine, j'essaierai à envoyer au fantôme une balle d'arquebuse bénie par le chapelain.

— On dit que les balles bénites tirent du sang.

C'était au bas d'une terrasse où Stelli se promenait, qu'avait lieu l'entretien des deux archers; quand il entendit ces derniers mots, une sueur froide roula sur son front, il frissonna. Il y avait dans ces craintes des signes révélateurs qui arrivaient à son âme; il appela l'archer.

— Philippe, lui dit-il avec une émotion indéfinissable, je te défends de faire bénir des balles. — Je vous défends à tous deux de sortir du château après le coucher du soleil, — quelque chose qu'il survienne pour les braconniers,

je ne veux pas que vous vous en mêliez, et, s'il vous arrive d'enfreindre ces ordres, je vous ferai pendre tous les deux à la grande tourelle de l'Ouest.

Il paraissait évident au jeune cavalier que le spectre n'était autre que la femme qui l'était venue visiter. Mais comment entrait-elle au château si bien gardé? il fallait qu'elle eût des intelligences secrètes avec les plus influens. Dans ses suppositions, il ne songeait pas à aller jusqu'au vieux gentilhomme, tant l'invraisemblance eût été grande, et pourtant, le sire du Rouvray et son capitainier pouvaient seuls introduire des étrangers la nuit dans le château.

Il n'attendit pas long-temps.

La dame revint. Cette nuit-là Stelli ne dormait pas; quand il se sentit étouffé sous ces baisers de femme, quand de longues caresses vinrent l'enivrer de joie, il enlaça ses bras autour du cou de celle qui lui était si chère, et, l'étreignant avec force, il s'écria :

extraordinaires que j'ai eus dans mes nuits de mauvais sommeil, depuis ma blessure. Je ne vous ai pas dit que souvent il m'a semblé que des bras de femme m'étreignaient avec amour au milieu de ces rêves enchantés; que cette femme était au chevet de mon lit de douleur, m'arrosant le visage de ses larmes, me faisant boire avec volupté des caresses sans fin, des caresses suaves, voluptueuses, me prodiguant les noms les plus doux, murmurant à mon oreille endormie des mots du ciel, des hymnes d'une poésie sacrée; puis, au moment du réveil, la vision s'évanouissait, et le rêve avec elle. — Je ne vous ai pas dit tout cela, Rouvray!

— Mon enfant... par la b.... je ne suis pas astrologue, répondit le vieux gentilhomme en s'efforçant de sourire.

— Eh bien! s'écria Stelli dont les traits se couvrirent d'une pâleur effrayante, ce n'étaient pas des rêves, toutes ces apparitions, c'était la réalité, belle, extatique, la réalité à rendre fou! tu ne l'ignores pas, mon ami, cette

femme est à peine hors d'une portée de mousquetade ; c'est elle que tu viens de reconduire, — je le sais. Allons, mon vieux père, dis-moi qui elle est ?

— Par le diable ! je ne sais ce que tu veux dire, mon enfant. Je viens d'envoyer un message à mon vieil ami le baron de Guerpel, commandant la forteresse d'Honfleur ; un brave gentilhomme, sur mon âme ! qui perdit sa femme à Moncontour, et qui la retrouva à Coutras... en compagnie d'une cornette de M. de Joyeuse. — C'est une drôle d'histoire que je veux te raconter. — Mais rentrons au château, je ne suis pas entièrement vêtu, et, quoique mon bras gauche soit resté à Jarnac, un morceau de ma cuisse à Moncontour, et mon œil droit à quelque autre grande bataille, je ne veux pas que ce qu'il me reste ici de sain et de robuste courre le risque de s'enrhumer... d'ailleurs, mon corps est en trop bon état pour être enfoui dans un même endroit ; il faut que le vieux chêne soit tout-à-fait émondé pour plaire

à mon ami Fiardel... Nous irons en Italie, cher enfant; j'y laisserai une jambe après avoir estocadé une douzaine de rustres Toscans; et, à quelque bonne bataille comme celle de l'immortel Coutras, une mousquetade viendra me casser la tête, afin que les membres n'en soient pas jaloux. — Ah çà, ne trouves-tu pas qu'au jugement dernier je causerai à moi seul autant de peine pour rassembler mes os, que douze gaillards qu'une bombe de siége tue tout entiers... et il se mit à rire aux éclats.

Le vieillard espérait faire prendre le change à Stelli, mais la tête bouillante du jeune cavalier était trop exaspérée; il attendit patiemment que Louis du Rouvray eût fini ses longues facéties; alors, il s'approcha de lui, et couvrit ses épaules de son long manteau.

— Mais toi, mon enfant? dit le vieillard embarrassé.

— Ne craignez rien, mon père; je suis assez robuste pour résister à toutes les intempéries de l'air. — Quelle est cette femme?

— Mais, mon ami.....

— Il faut que je sache son nom; car je l'aime, — oui, je l'aime avec amour, avec frénésie ! Elle ne veut pas se faire connaître, sans doute, parce que je suis un orphelin, parce que je suis un bâtard!... Me direz-vous le nom de ma mère, au moins; car j'arrive à l'âge d'homme, et je ne puis dire sans rougir de honte que je n'ai pas de nom !

— Mon cher Stel, mais ce que vous me demandez est impossible, répondit le vieillard avec douleur.

— Alors, reprit Stelli d'une voix sourde, je saurai m'en faire un; j'irai trouver M. de Montmorency à l'armée d'Italie.....

Le vieux Rouvray devint pâle comme un suaire.

— Mon Stelli ! s'écria-t-il.

— Puisqu'on me refuse tout, je quitterai tout. Dans huit jours, je vous dirai un adieu éternel.

— Mon enfant..... mon Dieu !

Et le vieillard tomba dans une triste rêverie.

Deux ou trois heures après cette scène pénible, le jeune cavalier courait à cheval sur la route d'Orbec. Il alla trouver son ami Jean du Merle, lui confia sa résolution, et finit enfin par lui demander quelques pièces d'or à titre d'emprunt.

— J'ai cent nobles à la rose à ton service, mon cher Stelli, dit le sire du Merle; mais pourquoi parles-tu d'emprunt? je te les donne comme tu me les donnerais en pareille circonstance. Seulement, si tu fais main basse sur quelque bonne barque génoise, envoie-moi un ou deux tonneaux de vin d'Italie, — je serai largement payé.

Le sire du Merle festina son ami, après quoi, ils s'embrassèrent, et Stelli regagna tristement le vieux manoir.

Pendant son absence, le brave gentilhomme avait fait partir secrètement un messager du château qui se rendait en toute hâte à Paris.

Plusieurs jours se passèrent en préparatifs. Le jeune orphelin alla faire ses adieux à tous les gentilshommes du voisinage, et, la semaine accomplie, il résolut de partir le lendemain.

Le sire du Rouvray était dans une agitation difficile à décrire. Son cœur saignait, abîmé dans une vive douleur. Plusieurs fois pendant la journée, il était allé à cheval sur le chemin de Lisieux; et, chaque fois, en rentrant au château, ses traits étaient de plus en plus abattus.

C'était le second jour de sa vie peut-être que cet homme austère versa des larmes; mais elles étaient plus amères encore que celles qu'il avait répandues le jour de la blessure de Stelli. Sa vie s'était pourtant écoulée dans les dangers. Durant cinquante années de guerres, il avait subi toutes les privations; — huguenot, la Ligue et les persécutions de Luynes le harassèrent sur sa route pénible; — eh bien! il avait moins souffert de tout cela, qu'il ne souffrait en ce moment.

Il s'enferma dans sa chambre, et laissa éclater son chagrin profond :

— Mon Dieu ! s'écria-t-il, ne viendras-tu point à mon secours ?..... Après avoir traîné mon vieux corps mutilé pendant soixante-dix années, me laisseras-tu mourir ainsi abandonné ! Abandonné par Nysmi, la jolie fiancée... abandonné par mon enfant bien-aimé... par celui que j'ai arraché à tous les périls, celui que je voulais voir combattre sous mes yeux à sa première bataille... Par l'immortel Coutras ! entends les plaintes du vieillard ; envoie une pensée à mon Stelli qui le détourne de sa funeste résolution. — J'en mourrai de douleur ! — O maudit courrier, sois cent fois maudit ! Voilà la nuit qui vient, et personne. — Si Richelieu l'avait fait détrousser ? Oh ! non, c'est impossible, un homme si obscur. Mais descendons à l'office, il faut que j'envoie à Lisieux.

Le vieux Rouvray fit ce qu'il avait résolu, et ne fut pas peu surpris de trouver réunis

dans la salle du festin, les sires du Merle, de Fervaques, Louis de Guerpel, René de Beauvoir, Mathieu de la Poterie, et quelques jeunes gentilshommes des environs, invités par Stelli pour le souper d'adieu.

L'orphelin était silencieux. Sa belle physionomie italienne contrastait d'une façon étrange avec ces visages normands si animés par la joie.

Le vieillard le remarqua :

— Il souffre aussi, pensa-t-il ; mais, quelle que soit sa résolution, j'ai aussi la mienne ; et, par la bataille..... nous verrons, sambledieu !

Le souper dura jusqu'à près de onze heures ; il fut gai, grâce aux jeunes fous ; on chanta de nos vieux chants de guerre de Normandie, de ces cris de chevaliers et de hauts barons ; nobles chants de victoire qui électrisaient nos ancêtres.

Le jeune sire de la Poterie, après avoir embrassé son ami Stel, se leva au milieu de la

table, et chanta le cri de guerre des seigneurs de Montfort.

CHANT DE GUERRE DES BARONS DE MONTFORT.

Vieux *Lion des Montforts*, agite ta crinière,
Ouvre *ta gueule* aux larges dents.
Ecuyers, écuyers, déployez la bannière
Aux longs reflets sanglans.
Montforts, Montforts, voici l'orage !
Rappelez-vous Hastings, au terrible carnage !
Hastings où l'Anglais fut vaincu.
Ceignez la cuirasse et l'écu,
La guerre a pour vous tant de charmes.
Allons, cavaliers, point d'alarmes,
Montforts, nobles Montforts — aux armes ! ! !

Guerre ! guerre ! — Charles de France
Accourt avec ses bataillons.
Que chacun saisisse sa lance :
Le sang va rougir les sillons.
Couvrez la haute colline,
Bannerets, porte-étendards.
Qu'aucun gonfanon ne s'incline :
La mort, la mort de toutes parts !...

La guerre a pour vous tant de charmes.

Allons, cavaliers, point d'alarmes :
Montforts, nobles Montforts — aux armes !!!

Que la vieille Normandie
Fasse encor trembler les rois !
Ecoutez-la.... comme elle crie
Avec sa puissante voix :
Barons, archers, vassaux, plus de lance — l'épée !
L'épée est l'arme du vainqueur.
En avant, en avant ! Par la terreur frappée,
La France fuit — la France a peur !
Comme un torrent qui roule au fond de la vallée,
Montforts, chargez dans la mêlée ;
Renversez, écrasez les nombreux escadrons.
Le soleil luit sur vos bannières,
Lions, secouez vos crinières !
Normands, gagnez, vos éperons ! ! !

La guerre a pour vous tant de charmes,
Allons, cavaliers, point d'alarmes,
Montforts, nobles Montforts — aux armes ! ! !

Tous les jeunes seigneurs étaient enthousiasmés par ce chant de guerre. Le sire de la Poterie était devenu pâle, tant il avait mis d'âme à dire son épopée. Tous le félicitèrent. Le baron du Rouvray s'écria :

— Par la bataille de Coutras! voilà une ballade qui m'a rajeuni de vingt ans. Il m'a semblé en l'écoutant que mon œil droit et mon bras gauche m'étaient revenus. Avouons que nos ancêtres étaient de rudes hommes, mes jolis muguets! Allons, un verre de vieux vin de Calabre dont nos aïeux firent la conquête; et buvons au souvenir glorieux de la vieille Normandie!

— A la gloire passée de la vieille Normandie! répétèrent les gentilshommes.

— Et aux succès éclatans de notre ami Stel! reprit Mathieu de la Poterie.

Le bon jeune homme entoura de ses bras le cou de l'orphelin, l'embrassa comme un frère bien-aimé; et, retenant avec peine leurs larmes, ils se séparèrent.

— Philippe! s'écria tout à coup Stelli demeuré silencieux sous le manteau de la cheminée, il faut que mon cheval soit sellé au point du jour; — tu m'accompagneras.

Puis, il se retourna vers le vieux seigneur, qui fondait en larmes.

— Allons, mon père, lui dit-il, rappelez toute votre force d'âme. Adieu ; adieu ! nous nous reverrons un jour.

Il se mit à genoux en lui prenant les mains, qu'il porta respectueusement à ses lèvres.

— Votre bénédiction, mon père ; votre bénédiction !

— Je ne te la refuserai pas, mon enfant chéri. Mais ne crois point que je consente à t'abandonner ainsi à toi-même, si jeune, sans expérience ; non, mon fils, non. Je me suis décidé depuis deux heures..... je pars avec toi.

— Mais, reprit le jeune homme, vous ne songez pas à quelles fatigues vous vous exposeriez : votre âge..... vos blessures.....

— Celle que me ferait ton éloignement de moi serait plus cuisante que toutes les autres, elle me tuerait. D'ailleurs, je veux être à tes côtés le jour d'une grande bataille. Je veux

pouvoir dire que le noble sang n'a pas dégénéré.

— Et quel est donc ce sang noble dont je sors? s'écria Stelli avec pétulance; pour l'amour du ciel! dites-le-moi, mon père.

Le vieillard baissa la tête, confus de son indiscrétion; et, s'étant renfermé dans un silence obstiné, il engagea Stelli à s'aller mettre au lit pendant qu'il irait donner ses derniers ordres à dame Marienne, son majordome.

Le jeune cavalier, en proie aux douleurs que lui causait le mystère qui pesait sur sa naissance, ne put se disposer à goûter quelques heures de sommeil. Comme la nuit était fort noire, que la pluie tombait par torrens, il ferma sa fenêtre, et se jeta tout vêtu sur son lit.

D'autres que lui veillaient aussi dans le château. Le vieux gentilhomme, dévoré par de poignantes inquiétudes, avait allumé des feux sur la plate-forme qui dominait le pont-levis, et là, enveloppé dans son manteau, oubliant

qu'une pluie furieuse le pénétrait, il semblait attendre.

Bientôt, il crut distinguer d'autre bruit que le murmure du vent dans les sapins et le sifflement de la pluie. Il prêta l'oreille.

Des chevaux approchent, s'écria-t-il; grand Dieu! si c'était elle..... La nuit est si noire qu'on ne peut rien distinguer; oh! je serais le plus heureux des hommes. — Il faudra que tout s'éclaircisse; et je ne me séparerai pas encore de mon enfant bien-aimé..... Mais les chevaux ne marchent plus, — essayons le signal.

Il pressa la détente d'un pistolet; on ne lui répondit que par un cri à quelque distance :

— Au nom du ciel! ne tirez pas sur nous :— Je suis le sire de la Poterie..... Moi et mon écuyer, nous nous sommes égarés dans la forêt de Fervaques en sortant de chez votre maître. Abaissez le pont-levis, afin que je ne meure pas sous la pluie.

Louis du Rouvray aimait beaucoup ce

jeune homme, et pourtant il était évidemment contrarié de sa venue au château à cette heure de la nuit. Néanmoins, après qu'il eut grommelé quelques paroles brusques, il fit abaisser le pont-levis, et le chevalier entra.

Rouvray conduisit lui-même son hôte dans la partie la plus éloignée du château; il l'engagea à se mettre promptement au lit, et s'en revint à son poste.

Sept ou huit cavaliers étaient au bas du pont, quand il arriva sur la plate-forme. — On ne saurait peindre la joie qu'éprouva le bon vieillard; il les introduisit aussitôt, et vint avec respect saluer une dame qui se trouvait avec eux :

— Que le ciel nous préserve d'affliction, madame, lui dit-il; mais venez avec moi dans la petite salle; le feu pétille au foyer, et vous pourrez changer de vêtemens. — Je m'en vais conduire vos gens à l'office.

Rouvray se retira.

La dame voilée jeta à terre son long manteau

de voyage tout inondé de pluie ; et, s'étant approchée du feu, elle attendit pour toucher au léger repas qu'on lui avait préparé, que le vieux gentilhomme vînt la servir.

Il ne tarda pas. — La dame mangea quelques confitures, se fit verser une vingtaine de gouttes d'une liqueur qu'elle avait apportée, et pria Rouvray de lui raconter la vie de Stelli depuis sa dernière visite.

Le bon Rouvray n'omit rien ; il dépeignit toutes ses douleurs, la résolution qu'il avait prise de le suivre à Paris, et de là en Italie, et jusqu'au bout du monde si Stelli l'eût désiré.

— C'est bien, dit l'inconnue un peu piquée ; il m'oubliait déjà !

— Je ne crois pas, madame, reprit le vieillard ; il ne songeait qu'à acquérir un nom, de la gloire..... pour être plus digne de vous. Voilà ses paroles, madame.

— Pauvre enfant ! dit la dame voilée. — Restez ici à m'attendre, Rouvray, reprit-elle

après une minute de silence, je vais l'aller trouver.

Stelli, après avoir long-temps maudit sa naissance, était revenu à de plus douces pensées; il songeait à cette femme belle et mystérieuse qui semblait l'aimer avec tant d'amour; il s'abandonnait aux conjectures les plus extravagantes; il bâtissait mille chimères en s'éloignant davantage de la réalité.

Il murmurait des paroles sans suite, quand la dame entra. Elle parut presque effrayée de le trouver ainsi vêtu et armé; mais en voyant aux lueurs vacillantes de la lampe la douce figure du jeune homme, elle se remit aussitôt de ce trouble d'un instant.

— Stelli, Stelli! dit-elle d'une voix faible; me voici:

Il ouvrit les yeux, et son bonheur était si grand, ce qui se passait dans son âme était si indicible, qu'il ne put articuler que trois paroles:

— Ah! c'est vous.

— Oui, mon ami, c'est moi qui suis venue pour calmer vos douleurs; car vous souffrez, n'est-ce pas? A votre âge, on n'a pas encore assez de philosophie pour résister aux chagrins. Pauvre Stel!

La dame s'assit alors près du jeune homme, et s'empara d'une de ses mains qu'elle serra dans les siennes avec amour.

— Vous accusez le ciel de s'être appesanti sur vous, reprit-elle. Vous maudissez votre naissance; vous avez maudit cette jeune et belle Nysmi que vous aimiez autrefois, cet ange....

— Un ange! répéta Stelli avec colère; non, madame, non; c'est une femme perfide, ingrate!..... Mais à quoi sert de parler d'elle? Je l'ai oubliée. Quand je l'aimais, je ne vous avais pas vue, vous; je n'avais pas senti ces caresses que vous m'avez prodiguées; je n'avais pas entendu cette voix aimante qui me fait tressaillir les entrailles. Oh! non, madame,

c'est vous seule que j'aime, c'est vous seule que j'aimerai toujours!

L'inconnue sourit amèrement et attira la tête du jeune cavalier sur son sein.

— Tu m'aimeras toujours, Stelli, lui dit-elle. Oh! répète-le-moi encore; j'ai besoin de l'entendre. J'ai été trompée tant de fois, et trompée par ceux qui auraient dû m'aimer avec amour, que mon âme s'est un peu desséchée; mais toi, tu es si jeune, si candide, que le mensonge n'a pu arriver jusqu'à ton cœur; oh! oui, quand tu me dis que tu m'aimes, je le crois sincèrement.

— Oui, madame, je vous aime davantage que je n'ai aimé Nysmi, et pourtant Dieu sait où sa voix m'aurait entraîné. — Eh bien! mon amour pour vous est plus grand, plus saint: je vous aime, madame, comme j'aurais aimé ma mère, ou une place glorieuse au paradis!

— Oh! Stelli, vos paroles me tuent....

— Mais ce que je vous dis là, c'est mon âme

qui me l'inspire; ce sera un dévouement éternel que le mien; éternel comme mon amour. Qu'importe où vous m'enverrez, j'irai; je serai votre esclave, vous pourrez me briser comme on brise un frêle branchage; car mon cœur est à vous, madame, comme mon bras et ma bonne épée!

— Ton épée? s'écria la dame, émerveillée de ce courage; oui, je l'accepte cette épée; et tu ne la remettras dans le fourreau qu'après avoir renversé mon ennemi.

— Je le jure par le sang du Christ! madame; mais, au nom du ciel, qui êtes-vous?

L'inconnue releva son voile, et découvrit la pâle et belle tête de Marie de Médicis.

— La Reine! s'écria Stelli; la Reine!.... moi, aimé de la Reine!!

— Oui, reprit Marie, aimé et chéri de la malheureuse Reine de France,—de la victime de Richelieu!

— J'ai déjà juré sa mort, s'écria Stelli avec fureur; eh bien! il tombera.....

Une heure après cet entretien, Marie de Médicis, Stelli, le vieux Rouvray et les gentilshommes de la suite de la Reine, quittèrent le château et prirent la route de Paris.

XVIII

Deux Joies.

..... Après des jours d'orage,
Après l'angoisse d'un naufrage
Qu'il est doux de revoir le ciel !
(*La Marquise de Charny.*)

Sous Louis XIII, le quartier à la mode était le Marais. Ce fut dans la rue des Francs-Bourgeois, au coin de celle des Trois-Pavillons, que le sire du Rouvray et Stelli établirent leur

résidence. Il était nécessaire que le jeune homme, élevé en province, vît le beau monde de la cour, afin d'étudier les manières élégantes des cavaliers; puis, la marquise de Saint-Clair et Marion de Lorme habitaient la place Royale; et, comme le vieux gentilhomme avait accès dans ces deux maisons, il voulait y présenter son enfant d'adoption.

Mais Marie de Médicis avait des vues plus ambitieuses sur Stelli. Cette malheureuse mère, humiliée chaque jour par le cardinal, traitée presque avec mépris par le Roi son fils, machine aux ordres de Richelieu; mal secondée par Gaston d'Orléans, continuellement traqué lui-même par le premier ministre, cette mère chercha des moyens plus sûrs et plus violens pour abaisser le cardinal et regagner les faveurs de son fils.

On se rappelle la scène horrible qui provoqua la mort de madame de Miranio. Pendant une heure, le Roi et les courtisans crurent à

la disgrâce du cardinal-ministre; mais des courriers d'Italie étant arrivés avec de fâcheuses nouvelles, Louis reconnut son impuissance à réparer les désordres qui le menaçaient.

Ainsi Cazal, dans le Montferrat, où commandait le maréchal de Thoiras, était assiégée par le marquis de Spinola avec une armée de six mille chevaux et dix-huit mille fantassins. Le maréchal demandait cinquante mille écus pour payer la garnison qui murmurait déjà et voulait se rendre. — Les Allemands recommençaient à attaquer Mantoue qu'ils prirent. — L'armée des maréchaux de la Force et de Schomberg s'affaiblissait de jour en jour par les désertions, la famine et les maladies. Elle était sans cesse harcelée par les troupes du duc de Savoie qui finirait par l'anéantir. M. de Schomberg demandait du renfort.

Charles Emmanuel s'avançait en personne sur Savillan pour combattre l'armée française; il n'y avait pas de temps à perdre, si

l'on voulait repasser la frontière avec honneur.

Le pauvre Louis XIII, qui, depuis bien longtemps, ne s'occupait plus des affaires importantes de son royaume, sentit amèrement que la main qui avait soulevé tant de puissances et ordonné tant de guerres, pouvait seule détourner l'orage. Il chercha à se persuader que Richelieu n'était point aussi coupable qu'il l'avait cru d'abord.—On se plaisait si fort à le calomnier ce cher cardinal! Il oublia, ou il parut oublier tout. Il fit plus; sachant l'indisposition de Richelieu, il partit pour Ruel, après avoir assuré Marie de Médicis que le ministre serait disgracié aussitôt après la pacification de l'Italie; mais le cardinal, toujours si bien servi par ses espions, força le Roi de lui avouer l'entretien qu'il avait eu avec sa mère, et là, par violence, dans le silence du cabinet, il ressaisit avec plus de force que jamais le pouvoir qui avait failli lui échapper.

Mais l'Italie se pacifia; de nouvelles têtes de

grands seigneurs tombèrent sur l'échafaud; les parlemens effrayés ne rendirent plus d'arrêts que par la volonté du cardinal, — et le timide Louis XIII, perdant le souvenir de ce qu'il avait promis à sa mère et à Gaston d'Orléans, abandonna entièrement le sceptre à l'ambitieux, qui le rendit de fer pour frapper la monarchie au cœur, préparant ainsi le peuple, son rude continuateur, à pouvoir, cent soixante ans plus tard, la frapper à sa base jusqu'à ce qu'elle croulât!

Marie de Médicis, furieuse et ulcérée de douleur, voulut accomplir dans l'ombre ce qu'elle n'avait pu faire en agissant à force ouverte. Ce fut alors qu'elle eut recours au duc de Guise, au comte de Soissons, à M. de Bouillon, à Bassompierre, aux deux Marillac, à Stelli et quelques autres grands seigneurs.

Après la *Journée des Dupes*, cette journée si fatale aux princes et aux deux Reines Marie et Anne, Richelieu crut pouvoir tout oser. Madame de Combalet, sa nièce, ancienne

dame d'atours de Marie de Médicis, et devenue sa plus cruelle ennemie, s'était retirée, dans la belle saison, à un château qu'elle possédait près d'Evreux. Le cardinal, sachant que Nysmi était sœur naturelle du Roi, pensa que, grâce à sa puissance, on lui donnerait un apanage quand il le demanderait, la fit enlever secrètement de Paris et conduire chez la marquise, alors duchesse d'Aiguillon. On pourrait, pensait Richelieu, la marier avec quelques-uns de ses neveux, ou bien à un grand seigneur de son parti. Il donna l'ordre de surveiller continuellement ses démarches, d'intercepter ses lettres, si elle se hasardait à en écrire; enfin, la malheureuse Nysmi, n'ayant plus de parens qu'elle pût réclamer, ne sachant ce qu'était devenu Stelli et son vieux protecteur, ressemblait, dans le château de madame de Combalet, à un prisonnier d'Etat.

Quelquefois, madame de Combalet, dont l'humeur folle ne s'alliait guère au rigide caractère de geolier, faisait des excursions jus-

qu'au château de Navarre, situé aux bords ravissants de l'Iton, dans la vallée d'Evreux; et, chaque fois, elle emmenait sa captive avec elle, la laissant courir dans le parc et dans le vaste bâtiment, tous deux si isolés, si tristes: car la cour n'y venait jamais.

Un jour Stelli, qu'on nommait alors dans le monde comte d'Asvelo, à cause d'un petit domaine situé près de Florence, dont la Reine lui avait fait présent, Stelli trouva chez lui un petit billet qui l'invitait à venir, seul, à la nuit tombante, et bien armé, au-delà du village de Nanterre. Le billet ne contenait aucune signature, mais au bas était un scel de cire verte, empreint d'un chaton d'anneau que Stelli connaissait bien.

Au lieu indiqué, il rencontra Marie de Médicis dans son carrosse, où se trouvait aussi MM. de Soissons et de Bassompierre.

On parla fort peu. Tout, dans ces quatre personnages, annonçait quelque événement mystérieux et redoutable peut-être; le car-

rosse, traîné par six chevaux vigoureux, allait avec la rapidité de la flèche; et, le lendemain, le soleil n'était pas haut encore à l'horizon, quand ils arrivèrent à Navarre.

C'était un des jours choisis par la nièce du cardinal-duc. Dès le matin, avide de respirer l'air frais et le parfum odorant des bois qui couronnent la belle vallée, elle s'était fait suivre par ses dames, laissant Nysmi au château, un peu malade, occupée à lire le *merveilleux* roman de *Sylvandre*, de la Calprenède, sous la surveillance éloignée de deux ou trois domestiques sûrs.

Comme Marie de Médicis attendait dans la journée plusieurs autres seigneurs de haut rang, elle alla quitter son costume de voyage pour se vêtir d'habits plus somptueux. Le maréchal de Bassompierre, cet élégant suranné, ce fou de cinquante ans, voulut aussi imiter la Reine. Pour le comte de Soissons, il mit en réquisition les quelques domestiques du domaine royal, en envoya plusieurs à Evreux cher-

cher des provisions et s'occupa, sans aucuns scrupules, des apprêts du dîner.

Quant au jeune comte d'Asvélio, il s'en alla, triste et rêveur, promener ses vagues inquiétudes dans les immenses appartemens du château, songeant à sa naissance qu'on enveloppait d'un voile impénétrable, et qu'il croyait devoir lui porter malheur.

L'amour de la Reine, depuis qu'il la connaissait, était resté au même point. Elle avait toujours pour lui des bontés infinies. Son affection était pleine de tendresse; mais il fallait à l'impétueux Stelli des caresses plus ardentes, des paroles moins cérémonieuses: il voulait de l'amour! Lui aussi, dans son cœur, quand il venait à scruter ses sentimens, n'y trouvait pas ces émotions suaves, ces jets brûlans de flamme qu'il avait autrefois ressentis pour Nysmi. C'était, comme il l'avait dit lui-même à Marie, un amour plus saint, plus épuré;— une puissance d'attraction supérieure et respec-

tueuse, l'attirait vers cette noble femme, lui commandait de l'aimer, de se dévouer tout entier à elle. Et il le faisait sans calcul, jouant sa tête, peut-être, contre une pensée de la Reine. — Mais que lui importait?

Puis, quelquefois, il se rappelait Nysmi, cette candide et belle enfant qu'il avait tant aimée; il essayait dans son âme à lui pardonner ses torts: mais l'abandon dans lequel elle l'avait laissé s'élevait aussitôt comme une barrière infranchissable, et venait arrêter la pensée du pardon.

— Si encore, disait-il, après sa fuite de Lisieux, elle m'avait écrit le lieu de sa retraite? — Est-elle en Espagne, en France, à Paris? — J'aurais essayé de la revoir; mais non; elle m'a abandonné!

Il marchait à grands pas, traversant les salles, les galeries, voulant arriver à l'aile qui, à cette époque, donnait au sud-est sur les bois. Comme il entrait dans une vaste pièce tout or-

née de peintures et de sculptures, le bruit qu'il fit en ouvrant la porte causa un tressaillement de crainte à une jeune et belle dame qui lisait à la fenêtre. Elle se retourna, fixa ses grands yeux bleus sur le comte d'Asvélio; et, jetant son livre à terre, elle accourut au-devant de lui en s'écriant, avec une joie où se mêlait la terreur :

— Stelli! mon Stelli!! ah! c'est Dieu qui vous envoie....

Elle poussa un faible cri; ses yeux se voilèrent; sa tête pâle tomba languissamment penchée sur le sein de Stelli, qui la reçut dans ses bras, et la déposa sur les coussins de brocart jetés au fond de l'appartement. Nysmi n'était pas évanouie; l'émotion seule avait causé cette angoisse d'organes, cette crise douloureuse et rapide auxquelles les femmes sont sujettes par leur sensibilité d'âme.—Elle rouvrit les yeux avec un doux sourire que le regard sec du jeune homme, debout devant elle à la contempler, fit expirer sur ses lèvres; et,

comme Stelli se disposait à sortir de la salle, Nysmi revint de sa stupeur et l'arrêta par son manteau :

— Au nom du ciel ! qu'avez-vous ? Que vous ai-je fait, Stel ? Pourquoi me quitter ainsi ? Quand on s'aime, doit-on se livrer à d'injustes soupçons et se créer de nouvelles tortures ? Ne vaut-il pas mieux unir nos âmes pour nous consoler ? J'ai été si malheureuse !

Il y avait une douleur si grande dans cette exclamation, qu'elle arracha des paroles et des larmes au jeune comte.

— Mais pourquoi êtes-vous ici.... madame ? Pourquoi ne point m'avoir écrit votre retraite ?

— Pourquoi ? s'écria Nysmi, en joignant ses blanches mains et en levant les yeux au ciel ; parce que je suis prisonnière ici.... oui, la prisonnière du cardinal de Richelieu ! parce que j'ai sans cesse dix espions sur mes pas ; parce que toute ma vie s'écoule dans les angoisses du malheur ; n'est-ce point assez ?

— Est-il possible, ô mon Dieu! dit Stelli.

— Oui, mon ami, repartit la jeune fille avec véhémence, depuis la mort horrible de ma mère, ce misérable cardinal m'a livrée à madame de Combalet, en attendant sans doute qu'une nouvelle occasion surgisse pour me livrer à une entière ignominie!... Mais toi, toi, Stelli, ta venue ici est-elle un événement imprévu, ou le cardinal t'a-t-il aussi choisi parmi ses nombreuses victimes? Il y a si long-temps que nous ne nous sommes vus, mon bien-aimé! si tu savais combien j'ai pleuré sur ta blessure! combien j'ai souffert depuis cette nuit affreuse où je te vis sanglant, pâle, mourant, dans cette tourelle où je risquai deux fois ma vie...

— C'était toi, ange, s'écria Stelli; toi, ma belle amie; et moi qui t'accusais, ô mon Dieu! c'était elle! et mon âme ne l'avait pas devinée!... ma douce Nysmi, toi, la joie de mon ciel.

Et, oubliant ses erreurs passées, son amour

pour la Reine, il se jeta aux genoux de Nysmi, couvrit ses mains de baisers, l'étreignit dans ses bras avec de chastes caresses, écoutant la jeune fille avec ravissement se justifier de sa froideur le jour de la séparation du couvent; lui racontant comment elle avait séduit dame Marienne, leur ancienne gouvernante, afin qu'on le transportât dans la tourelle, où elle pourrait le voir la nuit de son départ; puis la mort de madame de Miranio, et les infâmes persécutions du cardinal.

— Oh! le misérable, s'écria-t-il; et cet homme est *ministre-roi* de France! et tout plie sous lui; et quand les plus nobles têtes tombent sous sa main débile en apparence, pas une n'ose se dévouer pour le frapper en songeant que demain, peut-être, ce sera son tour. Eh bien! j'accumule dans mon âme ces nouvelles haines; il faudra qu'il périsse; oui, ma chère fiancée, il le faut; car j'ai pressenti que la vie de cet homme sera toujours un obstacle à notre bonheur....

— Ne parle pas si haut ici, répliqua la jeune fille; aime-moi toujours, et laisse passer les événemens sans vouloir les interrompre.

— Oh! oui, je t'aimerai toujours, chère enfant, comme on aime une belle fleur dont la tige s'est lentement élevée et est devenue belle sous vos yeux; — car je t'ai vu grandir comme cela, moi: la même part du ciel a été réservée pour tous deux; le même ange a présidé à nos destinées, chère Nysmi; oui, je t'aime....

Il était toujours aux pieds de mademoiselle de Miranio, oubliant la reine Marie, qui entrait en ce moment dans la salle.

Le jeune comte d'Asvélio releva la tête, et, d'une voix sourde, pleine d'effroi, il laissa tomber ces mots :

— Je suis perdu! la Reine!...

— Ayez pitié de nous, madame, s'écria Nysmi, espérant que la Reine l'arracherait des mains de Richelieu.

— Je suis un malheureux, reprit Stelli, la

tête basse aux genoux de Marie de Médicis ; je ne mérite pas votre pitié....

La Reine s'avança vers les deux amans, enlaça ses bras autour de leur cou et dit, avec un doux sourire :

— Restez ainsi, mes enfans, vous êtes si beaux, si bien faits l'un pour l'autre ; pauvres jeunes gens ! Mais comment se fait-il que vous soyez ici, mademoiselle de Miranio ? On m'avait assuré que le cardinal vous avait renvoyée en Espagne.

La jeune fille raconta à la Reine tout ce qui s'était passé antérieurement, et finit en la suppliant d'avertir le Roi des souffrances qu'elle avait endurées.

— Je ferai davantage, reprit la Reine, qui savait, par le vieux Rouvray, l'histoire des deux amans ; je vous emmenerai avec moi à Paris. — Mais allez nous attendre dans le grand salon royal ; mesdames d'Eu et d'Elbeuf viennent d'y arriver, nous ne tarderons pas à aller vous y rejoindre.

Nysmi sortit, tandis que le jeune comte, ne sachant à quoi attribuer le calme apparent de la Reine, frissonnait de se trouver seul avec elle. Pourtant ce fut lui qui le premier rompit le silence.

— Pardonnez-moi, madame, s'écria-t-il en versant des larmes, pardonnez-moi de vous avoir trompée; j'ai été si long-temps malheureux, qu'un instant d'erreur ne doit pas être regardé comme un crime. J'aimais cette jeune fille depuis mon enfance; à quinze ans, nous avons été fiancés; elle devait être mon épouse... puis on nous sépara. Je vous vis alors, et je vous aimai; — vous aussi, peut-être... Mais il faut que je vous le confesse; puisque j'ai eu la force de vous offenser, j'aurai assez de courage pour me défendre. Je vous aime encore, je suis prêt à vous obéir comme par le passé; mais deux affections se partagent mon âme: à vous l'amitié, le respect, mes plus douces et plus saintes pensées; à Nysmi, tout mon amour.

— Mort !

— Oui, mort sous la hache de Richelieu !

— Oh ! s'écria Stelli avec rage, voilà donc la source de cette horrible haine que j'ai vouée depuis si long-temps au cardinal. — Il était l'assassin de mon père, c'est lui qui m'a privé de ses caresses, de ses conseils, — de son nom ; — car je n'ai pas de nom ! Mais j'userai de représailles avec lui, je lui infligerai la peine du talion ; il mourra comme il a fait mourir mon père..... — assassiné ! ! — Mais, reprit-il après un instant d'un silence farouche, ma mère, quel nom puis-je porter ?

— Aucun, malheureux enfant, s'écria la Reine en se cachant le visage avec ses mains ; et pourtant Dieu sait que cet amour était légitime ; mais d'impérieuses circonstances, et la puissance orgueilleuse de ce monstre qui commande à la France en ont rendu la publicité impossible ; il n'y a plus que moi sur la terre qui sache cet événement : le prêtre n'est

plus ; et, si un jour la fatalité l'exigeait, voici où tu trouverais les preuves de ta naissance.

Elle sortit de son sein une petite boîte d'or à secret qu'elle ouvrit, et montra au jeune homme deux papiers pliés avec le plus grand soin (1).

— Voilà tout, dit-elle.

— Et le nom de mon père sera toujours un secret pour moi? répliqua Stelli avec amertume.

---

(1) J'ai entendu dire à voix basse, il y a bien quinze années, à un gentilhomme de haut lieu, que madame la Reine-mère avoit contracté un mariage secret avec un noble duc qu'on ne nommoit pas.

(Manuscrit du père BLAISOT, bénédictin.)

Du reste, si quelques puritains historiques trouvaient ce mariage secret de Marie de Médicis avec un grand seigneur, une chose impossible, nous pourrions citer vingt exemples pour étayer notre assertion..... Ainsi Marie d'Angleterre, troisième femme de Louis XII, épousa, après la mort de ce bon prince, un simple gentilhomme, Charles de Brandon, que le roi d'Angleterre fit duc de Norfolk, après avoir privé la maison de Pole de ce duché.

Ainsi Marie Stuart, après avoir été reine de France, d'Ecosse et et d'Angleterre, épousa Henri d'Arnley.

Puis, ce qui doit militer davantage en notre faveur, c'est un fait qui s'est passé sous les yeux de toute l'Europe, de nos jours ; c'est une impératrice, Marie-Louise de France. La femme qui porta le plus de couronnes, la femme du plus grand homme du monde.... qui a épousé un simple officier de ses gardes !

— Peut-être. Mais, surtout, il faut que c'en soit un pour le cardinal, car il toucherait aussi au rejeton; puis, je ne veux pas que l'histoire en soit instruite un jour. J'ai appris à réfléchir après mon malheur, et certains noms ne doivent pas s'échanger.

— Eh bien ! ma mère, s'écria Stelli d'une voix solennelle, je vous jure sur cette boîte d'or qui renferme mes destinées, et que je regarde comme une relique sainte, d'engager, à partir de cette heure, une lutte sanglante avec le cardinal-ministre; si je parviens à en délivrer la France, on bénira ma mémoire, et l'on ne me refusera plus un nom. Si je succombe... ma pauvre et noble mère, vous aurez une tête de plus à pleurer !...

Ils entendirent alors sous les fenêtres de l'appartement un bruit confus de voix folles et rieuses; Marie de Médicis se pencha sur le balcon et reconnut au milieu de cinq ou six dames, la nièce de Richelieu qu'elle avait autrefois chassée de sa présence.

—C'est une honte ! s'écria la Reine. Faudra-t-il que je sois toujours poursuivie et bravée par la Combalet. Non, *veramente*, non ; restez ici, Stel, je vais l'aller recevoir et la chasser ; car il y aurait peut-être de l'imprudence à lui laisser voir mes gentilshommes.

La Reine descendit rapidement le grand escalier du château, se fit accompagner par M. le comte d'Eu et un gentilhomme obscur des environs, et alors, appelant à voix haute un valet, elle lui ordonna d'amener à l'instant même le carrosse de la duchesse d'Aiguillon et les chevaux des dames de sa suite.

Quelques minutes après, l'ordre était exécuté.

Marie de Médicis attendait toujours sous le péristyle l'arrivée de la nièce du cardinal : celle-ci, ignorant la présence de la Reine, courait sur les pelouses des jardins jusqu'à l'heure du dîner, qui allait sonner. Enfin, la duchesse arriva joyeuse avec ses favorites en

même temps que Nysmi revenait trouver la Reine.

Lorsque dans un grand orage on arrête ses regards sur la nue, il arrive souvent qu'un brillant éclair, décrivant avec rapidité ses jets de flamme, inonde l'horizon de lumière et vous éblouit en vous frappant de stupeur. — Telle la présence de Marie de Médicis frappa madame de Combalet; elle balbutia quelques paroles, des mots sans suite, et finit par garder entièrement le silence, cherchant à deviner l'accueil que lui réservait la Reine.

— Je ne croyais pas, s'écria tout à coup Marie avec une hauteur insultante, que M. le cardinal, malgré sa toute-puissance sur l'esprit de notre bien-aimé fils et Roi, pût disposer à son gré des châteaux de la couronne. Il devrait au moins avertir de ses empiétemens de chaque jour, M. le cardinal! On ne risquerait pas à courre le cerf à deux, car je viens à la chasse, madame de Combalet....

Et la Reine appuya fortement sur le mot de

chusse pour lui faire sentir le jeu de mots.

Madame de Combalet devint pâle ; ses poings se serrèrent ; elle ressemblait à une tigresse blessée qui va s'élancer sur le chasseur.

Marie de Médicis continua :

— Il ne faut pas que deux meutes et deux cors étrangers puissent se heurter et se rencontrer dans la forêt. Marie de Médicis est ici la Reine ! — Monsieur le gentilhomme, faites avancer le carrosse de madame, elle l'attend pour partir...

Il n'y avait point à répliquer. La duchesse d'Aiguillon, confuse, humiliée, voulut cependant étaler un peu du caractère tenace de son cher oncle le cardinal-duc ; elle dit à la Reine, en fixant ses regards sur Nysmi :

— Cette jeune fille fait partie des dames de ma suite, veuillez...

— Je ne veux rien entendre, s'écria la Reine en l'interrompant, allez, madame, vous devriez avoir honte de servir d'instrument de tortures envers une personne de votre

sexe, envers une pauvre orpheline qui, par son malheur, aurait dû exciter votre compassion à défaut d'intérêt ou d'amitié; dites à M. de Richelieu que mademoiselle de Miranio est désormais au service de la Reine Marie, et qu'il prenne garde de trop aigrir la lionne, car sa robe rouge de cardinal ne le garantirait pas de la colère et de la rage qu'il a tant de fois provoquées. — Messieurs, dit-elle en se tournant vers ses gentilshommes, suivez-moi.

Et Marie de Médicis rentra dans le château de Navarre.

La duchesse d'Aiguillon, courroucée, méditant des projets de vengeance, se retira en abandonnant la proie du cardinal, tandis que la Reine-mère, sous le simulacre futile d'une partie de chasse, réunissait au château tous les seigneurs et bourgeois influens de la province.

L'assemblée était pour minuit. Plusieurs courriers avaient été envoyés dans toutes les directions aux gentilshommes sur lesquels on

pouvait compter ; il en vint un grand nombre. Il s'y trouvait aussi des ecclésiastiques notables, entre autres l'évêque d'Evreux, le prieur de la célèbre abbaye du Bec-Hélouin et l'*évêque-comte* de Lisieux, l'ami et le protecteur d'enfance du jeune d'Asvélio.

Marie de Médicis, comme on a pu le remarquer souvent dans le cours de cet ouvrage, avait une âme supérieure, que les dangers surtout élevaient davantage encore ; elle se leva au milieu de l'assemblée, réclamant un silence absolu ; et, promenant son regard fier sur cet auditoire immense, elle parla ainsi :

« MESSEIGNEURS,

« La vigilance que vous avez apportée à vous rendre à notre simple appel, me semble d'un heureux présage. En France, il y a de l'union dans la noblesse quand il s'agit de la monarchie. — C'est qu'en effet, messeigneurs, tout son avenir est assis avec sa base. Du jour

où ses fondemens seraient attaqués, il n'y aurait plus de noblesse; — la noblesse religieuse y perdrait davantage encore; — on s'attaquerait moins vite à l'épée qu'à la crosse épiscopale ou abbatiale. Ainsi, messeigneurs, resserrons-nous tous autour du trône qu'une main infâme mine chaque jour; arrivons jusqu'à cette main de fer; séparons-la de son œuvre; neutralisons ses coups jusqu'à l'heure où, soulevant un levier plus fort que sa pensée, nous pourrons anéantir ce colosse en le frappant au cœur. Oui, messeigneurs, les temps arrivent où il faudra frapper; chacun envisage avec effroi la position intérieure de la France. Que de nobles veuves ont pleuré sous des échafauds! que d'orphelins ont à déplorer la perte de leurs pères! que de fiancées, jeunes et belles, ont eu pour présent de noces une tête ensanglantée! Voilà, messieurs, où en est la France. La Bastille ne suffit plus pour les prisonniers d'État. — Blois, Amboise, Caen, Toulouse, Lisieux, Rouen, ont aussi les bastilles du car-

dinal ; chaque jour la France pleure sur le rejeton d'une famille qui date du règne de Charlemagne ; il est temps de se réunir pour engager une lutte acharnée ; car le monstre, ne trouvant pas de frein à sa rage, finirait par tout dévorer.

On entendit alors de nombreuses marques d'approbation dans l'auditoire. — La Reine continua ainsi :

— Il faut qu'une adresse soit envoyée à Louis XIII ; elle ne lui sera remise qu'au moment de la chute du cardinal, tant nous devons nous défier de la faiblesse de l'agneau et de la cruauté du tigre. —Et maintenant, messeigneurs, je n'ai plus qu'à vous prier, autant que la cause vous paraîtra digne de votre dévouement, d'arriver à Paris d'ici à trois jours ; après quoi, nous agirons au nom de la France.

— Nous irons tous, s'écrièrent les gentilshommes ; mort au cardinal !

— Dans trois jours donc, messeigneurs, re-

prit la Reine avec joie ; à neuf heures du soir, maison des Tournelles.

L'assemblée se sépara.

Marie de Médicis et sa suite repartirent pour Paris.

Pendant qu'une conspiration se tramait ainsi dans l'ombre, madame de Combalet, furieuse de l'affront qui lui avait été fait, expédia un courrier au cardinal de Richelieu.

XIX

La Conjuration.

ISRAEL BERTUCCIO.

Rendez-vous à vos postes ; soyez fermes et vigilans ; pensez à l'oppression qui pèse sur nous et aux droits que nous défendons. Ce jour et cette nuit auront vu nos derniers périls.... Ecoutez le signal, et mettez-vous aussitôt en marche....

(*Marino Faliero*, lord BYRON.)

C'ÉTAIT dans l'après-midi du troisième jour depuis la secrète assemblée du château de Navarre. Un grand nombre de gentilshommes étaient arrivés à Paris par différentes portes,

afin de ne point éveiller les soupçons. D'ailleurs, le roi Louis XIII donnait le lendemain à la cour une fête superbe, et les espions de Richelieu ne pouvaient avoir de craintes ni porter l'alarme, tant cela paraissait naturel en ces jours néfastes.

Le cardinal, tout-puissant alors, avait voulu assister à la fête pour humilier davantage Marie de Médicis, en partageant avec le Roi les hommages des plus grands seigneurs. On l'attendait de Ruel à chaque instant, les réjouissances devant commencer le lendemain au lever du soleil.

Quatre gentilshommes s'entretenaient à mi-voix dans une des salles du Louvre; c'étaient MM. de Marillac, l'un maréchal de France, et l'autre garde des sceaux; M. le comte de Bassompierre et le duc de Guise, tous, agens principaux de la grande conjuration de Marie de Médicis. Ils étaient graves, sévères dans leurs propos; chaque parole semblait réfléchie, mûrie dans leur tête; Bassompierre

seul laissait parfois errer un sourire sur ses lèvres et percer sa bonne humeur :

— Parbleu ! disait-il à M. de Guise, on dirait que la vieille écrevisse sent la main du pêcheur. Est-ce que nous n'aurons pas l'honneur de la voir étaler sa belle robe rouge à la fête ? Ah ! si vous sortez une fois de dessous votre houle, commère, vos pattes ne vous permettront pas de courir assez vite pour la regagner. — Vive Dieu ! Bestein creverait dix chevaux de bataille avant de lui laisser effectuer sa retraite.

— Quand nous le tiendrons une fois, reprit le maréchal de Marillac, la robe de cardinal sera une mauvaise cuirasse pour le préserver des coups d'épée.

— Voici le soleil qui s'abaisse à l'horizon, dit le duc de Guise avec une sourde colère, et il ne vient pas ! Prenons garde, messieurs ; il sourit chaque fois qu'il a une pensée de mort dans le cœur. Prenons garde.... songez que,

dans une heure, il faudra nous rendre au quai des Tournelles.

Ils continuèrent ainsi à s'entretenir du cardinal. Celui-ci, averti par le message de madame de Combalet du voyage de la Reine-mère à Evreux, avait conçu quelques soupçons. Laissant donc son carrosse auprès des Tuileries, il s'achemina vers le Louvre à pied, sans suite, et déguisé en cavalier (1).

Il s'informa, près de l'officier de service, si le maréchal de Bassompierre était au Louvre.

— Oui, monseigneur, reprit l'officier, M. le maréchal est dans la petite bibliothèque de sa Majesté, avec monseigneur de Guise et MM. de Marillac.

Le cardinal eut peine à réprimer sa joie. Un cabinet de travail donnait à côté de la bibliothèque : les doubles tablettes chargées de livres

(1) C'était son habitude. Il sortait souvent les nuits, quand il allait en aventures amoureuses, ou pour surveiller lui-même les menées de ses nombreux ennemis.

(*Manuscrit du père Blaisot.*)

servaient de cloison. Ce fut là que Richelieu se rendit par un des petits escaliers.

— La pendule va marquer huit heures et demie, s'écria le duc de Guise à voix haute; préparons-nous, monsieur de Bassompierre.

— Il nous le paiera cher, le maudit cardinal, repartit le maréchal de Marillac.

— Ah çà! dit Bassompierre en riant, quand nous aurons enchaîné le vieux renard, qu'en ferons-nous?

— Nous avons le temps de songer à cela, répondit le garde des sceaux.

— Ma foi, j'insiste pour le savoir dès aujourd'hui; plus tard, nous pourrions être embarrassés de notre victoire; et vous n'ignorez pas, messieurs, qu'on a vu des généraux gagner une grande bataille, puis, le lendemain, devenir captifs de leurs vaincus de la veille, parce qu'ils n'avaient pas su profiter sur-le-champ des avantages qu'ils avaient obtenus.

— Eh bien! il faut délivrer la France de ce monstre, s'écria le maréchal de Marillac; trop

de nobles têtes ont péri sur l'échafaud. — Je vote pour sa mort !

Le cardinal s'agita dans le cabinet; une sueur glacée vint mouiller son front; mais il réprima vite ce mouvement, et prêta l'oreille avec plus d'attention encore à travers les tablettes mal jointes.

— Vous allez un peu loin, Marillac, dit le duc de Guise; je ne voudrais que son bannissement à perpétuité du royaume de France et la confiscation de ses grands biens.

— Moi, repartit Bassompierre, je le laisserais dormir en paix à la Bastille pour la rémission de ses fautes, jusqu'au jour où monseigneur de Lucifer viendrait le réclamer.

— Alors ce ne serait pas long, murmura sourdement Marillac.

— Non, messieurs, ajouta le garde des sceaux avec force ; c'est un scélérat qui mérite les galères : — là, du moins, il aura le soleil du midi pour le réchauffer.

Le cardinal fit alors entendre sa toux sèche, comme s'il eût craché du sang...

Les quatre grands seigneurs devinrent pâles d'effroi; leurs yeux fixes laissèrent deviner sur leurs visages qu'ils se croyaient perdus; la porte s'ouvrit, et le maréchal de Marillac, plus audacieux que les autres, porta la main à la garde de son épée.

Mais au lieu du terrible cardinal qu'ils s'attendaient à voir paraître au milieu de ses hallebardiers, ce fut un jeune page du comte de Soissons.

Il remit un billet à M. de Guise, qui ne contenait que ce peu de mots :

« Le rendez-vous pour la comédie est remis « à demain six heures du soir : tout est dis- « posé; ce sera mieux. »

Comte de S...

— Fasse le ciel, messieurs, dit le duc de

Guise à voix très basse, qu'il ne soit point trop tard.

La porte latérale qui donnait dans l'antichambre du Roi s'ouvrit, et un officier des gardes vint leur dire que sa Majesté attendait ses gentilshommes.

Il fallut obéir.

Pendant ce temps, Richelieu écrivait de sa longue et peu lisible écriture sur le dos d'une dépêche en se dictant à mi-voix :

— M. de Marillac. — La mort..... Imprudent !

— M. le duc de Guise, le bannissement de France, et la confiscation de mes biens. — C'est un peu plus humain... — Vous mourrez en exil, monsieur de Guise.

— M. de Bassompierre. — Une prison éternelle à la Bastille. C'est un peu dur. — M. de Bassompierre ira là faire le bel esprit. Au moins, il ne se ruinera plus pour porter des habits chamarrés de perles.

— Les galères ! les galères, monsieur le garde

des sceaux. — Ah ! monsieur mon collègue...

— Eh ! bien, vous subirez tous la peine du talion ! s'écria-t-il avec fureur.

Et, serrant avec soin sa dépêche annotée, sa figure reprit sa sérénité habituelle, et il entra rayonnant chez le Roi. Après avoir fait ses doléances à Louis XIII, il salua avec amabilité le duc de Guise, fit une petite moue et un sourire à Bassompierre, et ne regarda aucunement les deux Marillac, feignant de ne les pas apercevoir.

Le cardinal tint religieusement la sentence qu'il avait prononcée : au point du jour, M. de Launay vint, au nom du Roi, arrêter le maréchal de Bassompierre (1). Les deux Marillac

(1) M. le comte de Vigny, dans son beau roman de *Cinq-Mars*, sans doute pour arriver à des scènes plus dramatiques ou plus enjouées, a fait quelques graves anachronismes qu'on nous reprocherait assurément à nous qui n'avons pas la réputation brillante de l'auteur de *Cinq-Mars*. Ainsi M. de Vigny a fait un vieillard de Bassompierre au moment de son arrestation, un vieux radoteur vêtu à la mode de la cour de Henri IV, quand nous l'avons fait jeune encore et fat, mais fat suranné. M. de Vigny le fait arrêter à Chaumont-sur-Loire, en 1641, lorsqu'il était depuis *plus de dix ans* à la Bas-

furent conduits au Châtelet, et le duc de Guise, redoutant la violence du cardinal, se sauva à Florence, où il mourut « exilé de « France, ayant perdu ses gouvernemens et « ses biens ruinés (1). »

La vengeance de Richelieu fut terrible, éclatante. Le maréchal de Marillac eut la tête tranchée; son frère fut jeté dans les cachots de Pontoise, où de misérables subalternes lui firent tourner la roue comme un forçat jusqu'au jour de sa mort, et le maréchal de Bassompierre resta douze ans à la Bastille, n'ayant

---

tille. — Il fut arrêté, à Paris, par M. de Launay dans les premiers mois de 1631.

Ce n'est point une vaine morgue de science historique qui nous force à relever ces erreurs. M. de Vigny sait l'histoire du règne de Louis XIII aussi bien que personne, on ne peut en douter; mais on aurait pris son livre pour arbitre, et l'on nous aurait, d'après lui, infailliblement jugé.

Il en est de même à l'égard du père Joseph du Tremblay, nous n'aurions pas eu ce caractère si atrocement vrai, décrit avec tant de force, si l'histoire n'avait point été faussée. Le père Joseph mourut en 1638, trois ans avant le commencement de la *Conjuration de Cinq-Mars*.

(1) Mémoires du maréchal de Bassompierre.

pu obtenir sa liberté qu'à la mort du cardinal-duc.

Cependant la fête royale ne fut aucunement troublée par ces arrestations, présages certains que l'échafaud allait s'élever encore une fois, pour abattre des grands vassaux de la couronne. Tout cela s'était fait avec tant d'habileté et de calme, qu'un très petit nombre de seigneurs en étaient intruits; encore, ceux-là se taisaient, tant la colère du cardinal était à craindre.

Paris, aux environs du Louvre, était illuminé avec profusion. Depuis la nuit sanglante de la Saint-Barthélemy, on n'avait pas vu dans les rues autant de peuple armé de torches et de flambeaux; seulement, cette fois, il était ivre de vin et non de sang!

Des troupes de bateleurs, de comédiens ambulans, des faiseurs de tours italiens venus de leur beau pays à la suite de nos armées ultramontaines, charmaient gratis, pour cette fois, la bonne population de la grande cité.

Louis XIII avait fait disposer cela pour le mieux.

Une collation magnifique était servie au Louvre. Le cardinal-duc se promenait dans les salles, escorté par deux ou trois cents gentilshommes qui se disputaient l'honneur de l'approcher de plus près. Quel triomphe pour lui! Tandis que Marie de Médicis et Anne d'Autriche, toutes les deux assises au haut bout d'une table, n'avaient pour courtisans qu'une vingtaine de dames et trois fois autant de grands seigneurs.

Les ballets ne devaient commencer qu'à dix heures, et *le grand bransle* (1) par trois ou quatre seigneurs, à minuit.

Marie de Médicis se pencha à l'oreille de la duchesse d'Elbeuf, fit placer près de cette dame et de la comtesse du Fargis mademoiselle de Miranio, et, profitant de l'absence momentanée de Richelieu, disparut aussitôt des salons.

(1) Danse de l'époque, fort animée.

Au milieu de la collation, un concert d'instrumens commença.

A cette même heure, une chaise à porteurs fort simple, mesquine presque, s'arrêta au coin de la rue Payenne. Une femme, enveloppée d'une grande mante noire, en sortit, et se dirigea avec assez de vitesse rue des Trois-Pavillons. Là, elle ouvrit une petite porte communiquant à de vastes jardins, les traversa, semblant parfaitement les connaître; et, parvenue à leur extrémité où se trouvait une jolie maisonnette, elle frappa légèrement.

Cette femme était la Reine.

Ce fut Stelli qui vint lui ouvrir. Le jeune homme la salua avec le noble cérémonieux du temps, en la priant d'entrer dans l'appartement; mais Marie de Médicis l'arrêta.

— Il faut que vous me suiviez à l'instant même, lui dit-elle.

— Seul, madame?

— Seul.

— Et mon vieux Rouvray, madame? Il est sorti pour quelques heures. A son retour, quand il ne me trouvera pas, sachant mon peu d'expérience et de connaissance de cette vaste cité, l'inquiétude s'emparera de son âme.

— Vous avez raison, dit la Reine.

— Je vais lui écrire quelques lignes, reprit Stelli.

— Non. — Le temps est précieux. Mettez cet anneau sur sa table, il sera délivré de toute crainte. — Maintenant, suivez-moi.

La Reine prit familièrement le bras de Stelli, qui osait à peine respirer, quoiqu'il n'ignorât point que Marie de Médicis fût sa mère; mais cette chose était pour lui si extraordinaire, qu'il croyait toujours être la proie d'un songe. Ils se dirigèrent vers le quai, traversèrent l'île Saint-Louis, et parvinrent à une vieille et haute maison isolée du quai de la Tournelle, quartier qui, autrefois, avait eu aussi la vogue sous François Ier, Henri II et Charles IX.

A cette heure peu avancée de la nuit, il était complétement désert. Les réverbères n'étant pas encore inventés, lui donnaient un aspect de tristesse et de désolation; seulement, on voyait dans le lointain, à travers les légers nuages de brouillard qui s'élevaient de la Seine, la flamme vacillante et terne d'une lampe dans la direction de Notre-Dame, ou, le long de quelques maisons, la torche de résine enfumée, placée dans de grossiers candelabres en bois au-dessous d'une niche de Vierge ou de saint, et due à la vénération religieuse des corporations de la Cité.

Marie frappa d'une façon toute particulière, et la porte s'ouvrit.

Un homme, qu'à ses vêtemens bruns et peu somptueux on reconnaissait pour un domestique, conduisit les nouveaux venus à travers de longs corridors, de longues salles, leur fit monter plusieurs escaliers étroits jusqu'aux gradins élevés d'un amphithéâtre, et s'arrêta.

— C'est ici, dit-il à voix basse, en ouvrant avec précaution la porte d'un petit cabinet.

La Reine et le jeune d'Asvélio y entrèrent pendant que l'homme se retirait.

Un spectacle étrange attira les regards de Stelli.—Une vaste rotonde était sous ses pieds, éclairée d'en haut par une grosse lampe qui jetait de lugubres et sombres lueurs. — Dans le cirque, plus de deux cents gentilshommes armés, couverts de longs manteaux bruns ou noirs, s'agitaient violemment. Une estrade avait été disposée en face la tribune de la Reine, et là, autour d'une table couverte de quelques papiers, cinq seigneurs semblaient tenir des fauteuils de juges criminels.

La Reine-mère ouvrit en entier les rideaux de brocart qui voilaient sa tribune, et pencha sa tête pour saluer la noble assemblée.

La joie et la confiance animèrent aussitôt toutes les figures des conspirateurs; ils se croyaient plus forts, et plus sûrs de réussir dans leur entreprise, ayant avec eux une

Reine, et surtout une femme aussi active que l'était Marie de Médicis.

Un jeune seigneur d'environ trente ans, à l'air fier et audacieux, se leva du banc des juges, et réclama le silence. C'était Louis de Bourbon, comte de Soissons, déjà compromis dans la conspiration du marquis de Chalais.

— Messeigneurs, dit-il d'une voix grave, c'est ici que vont se jouer les destinées de la France. Avant une heure, il faut que cette grande entreprise s'accomplisse. Mais, pour détruire ce que les préjugés pourraient laisser de doute au fond des cœurs, nous allons mettre en accusation le criminel destiné à périr.

Alors, le comte de Soissons déploya un carré de parchemin qu'il lut à voix haute :

— Un homme a donné à la couronne de France une puissance unitaire. Il a suivi une voie effrayante, semée de crimes et de hontes, pour préparer un pouvoir despotique et niveler les hiérarchies sociales. Cet homme,

notre ennemi à tous, c'est Richelieu. Cédant à son ambition démesurée, il n'a reculé devant aucune pensée sanglante pour arriver à la plus infâme domination. Chaque jour de son règne est marqué par un assassinat; — chaque jour, il brise un des fleurons héréditaires de la couronne. Il a exhumé des premiers âges monarchiques l'odieuse fonction de *Maire du palais*. Il est temps d'arrêter ce cruel démolisseur, Messieurs; car une fois la noblesse décimée, abattue, sur quelles bases la monarchie sera-t-elle assise? et le peuple, voyant un homme porter la main sur ceux qu'il avait regardés jusqu'alors comme ses maîtres, pourrait peut-être un jour se lever menaçant comme un orage, et venir, ardent, innombrable et courroucé, jusqu'aux pieds du trône réclamer des franchises trop illimitées. Et si l'honneur du monarque s'opposait à ce qu'on accordât ces franchises, s'il refusait, qui vous dit que le peuple ne porterait pas la main au trône?

Il se fit un mouvement étrange dans l'assemblée.

— Eh bien! Messeigneurs, poursuivit le comte de Soissons, voilà la route dans laquelle cet homme nous pousse. Le précipice se creuse chaque fois qu'une noble tête tombe; et, hier encore, j'ai reçu la nouvelle que le marquis d'Asley, cet Italien si dévoué à Louis XIII, cet allié qui nous a rendu de si grands services dans la guerre du Montferrat, a été assassiné d'un coup de pistolet en sortant de sa tente. Le comte du Rouvrey a subi le même sort à Cazal. Eh bien! on reconnaît partout la main terrible du cardinal. Ces infortunés avaient osé blâmer la conduite ténébreuse du ministre dans les guerres d'Italie. — Cela méritait-il un assassinat, Messeigneurs?... Et le maréchal d'Ornano! il est mort empoisonné dans la Bastille! — Ce n'est pas tout encore : quatre des principaux d'entre nous manquent dans cette enceinte; — la voix appellerait en vain les deux Marillac, le ma-

réchal de Bassompierre et monseigneur le duc de Guise.....

— Ce matin, s'écria le duc d'Elbeuf, le cardinal a dit au Roi que le marquis d'Asley et Rouvrey étaient morts sur le champ de bataille. Oh ! trahison infâme !

Tous les conjurés se levèrent avec effroi.

— Oui, Messieurs, reprit le comte de Soissons avec une voix émue, nos nobles amis nous sont à jamais enlevés. Ils sont au Châtelet et à la Bastille, on ne sait pourquoi ; et s'ils sortent de ces sombres voûtes, ce sera pour aller à la mort !

— Nous les délivrerons ! s'écrièrent les gentilshommes en agitant leurs épées ; mort au Cardinal !

La Reine mit sa main sur la bouche de Stelli caché dans l'ombre, afin de l'empêcher de mêler sa voix à celles de la multitude.

— Eh bien ! Messeigneurs, dit le comte accusateur, tel est l'homme que nous devons juger.

— Il mérite la mort! crièrent les seigneurs.

— La mort!

Alors, le comte de Soissons se découvrit la tête, et dit d'une voix solennelle :

— Nous, représentans de la grande noblesse de France, avons voulu délivrer le Roi et la nation de l'homme qui voulait l'asservissement de l'un et de l'autre; en conséquence, déclarons Armand-Jean Duplessis, seigneur et cardinal de Richelieu, coupable des crimes de lèse-nation et de lèse-majesté.

Ceux d'entre les conjurés qui avaient eu jusqu'alors quelques scrupules pour l'accomplissement de cette grande mission, sentirent dans leur âme une haine profonde remplacer ces agitations continuelles. Les crimes du cardinal étaient trop avérés pour supporter davantage sa puissance de fer.

La sentence de mort fut prononcée.

Mais qui se chargerait de l'exécuter, cette sentence? Quand Richelieu sortait, il avait

toujours pour cortége ses compagnies de hallebardiers, prêtes à frapper quiconque s'approchait trop près du carrosse de son éminence. — Il n'y avait qu'à la cour, lorsqu'il paraissait au Louvre, qu'une tentative pourrait réussir; mais le frapper sous les yeux du Roi, avec l'épée, inspirait de la crainte, et entraînait les plus graves dangers.

Le duc d'Elbeuf proposa de miner le Palais-Cardinal, et de le faire sauter; mais cela fut rejeté.

Tous les seigneurs délibéraient sur cette question terrible, lorsque Stelli, se penchant avec rapidité sur l'enceinte, s'écria d'une voix retentissante :

— C'est moi qui le tuerai, Messeigneurs; quant à l'arme, ce sera le poignard. — Pour l'assassin, il faut se servir d'une arme d'assassin !

Et avant que Marie de Médicis fût revenue de la terreur que lui inspirait cette frénésie

enthousiaste, le jeune comte d'Asvélio lança son poignard sur l'estrade, et répéta :

— Voici l'arme !

— Malheureux enfant ! dit la Reine, qu'as-tu fait ?... N'y avait-il pas d'autres bras que le tien ? Tu veux donc que j'aie à pleurer sur le sang du père et sur celui du fils ?

— Ma mère !..... il me faut un nom, vous dis-je, et ce nom doit être écrit avec le sang du cardinal.

Tous les regards se portèrent vers la tribune de la Reine pour voir le visage du jeune inconnu, et l'on entendit dans la foule plusieurs voix s'écrier :

— Quel est ce gentilhomme ? qui nous répondra de lui ? — Nous ne le connaissons pas.

— Je le connais, moi, répliqua Wordester, le chevalier anglais, et je réponds de lui sur ma tête.

Mais lui-même était peu connu dans l'assemblée ; excepté le maréchal de Bassompierre et le comte de Soissons, qui savaient son se-

cret, tout autre ignorait jusqu'à son nom. Il garda le silence pour ne point éveiller de soupçons, songeant encore que la conjuration pouvait échouer.

Stelli, après quelques vives interpellations, descendit dans l'enceinte, et s'écria :

— Je suis le comte d'Asvélio, ami des maréchaux de Marillac et de Bassompierre. Monseigneur le duc d'Elbeuf, que j'aperçois à l'extrémité du cirque, peut dire qu'il me connaît.

— Ce gentilhomme faisait partie de l'assemblée d'Évreux, repartit le duc.

— Messeigneurs, reprit Stelli, je peux invoquer un noble garant, si vous avez des craintes.....

Et le jeune comte adressa un regard d'angoisse à la tribune de la Reine; il pâlit : Marie n'y était plus.

Les conjurés devinèrent sa pensée. Il y eut quelques instans d'un silence profond; alors, la Reine, qui voyait que ses terreurs et son opiniâtreté nuiraient à la grande cause qu'elle

avait si avidement embrassée, apparut tout à coup aux côtés d'Asvélio, et s'écria avec une émotion douloureuse :

— Messieurs, je vous réponds de ce gentilhomme !

— Alors, s'écria Louis de Bourbon avec enthousiasme en serrant la main de Stelli, bénie soit notre cause !

Wordester pressa son ami dans ses bras.

— Messeigneurs, dit Stelli d'une voix calme, je ne vous dirai point que je vais nous venger tous du cardinal avec joie, sans réflexion ; je sais le danger qui menace ma tête, aussi je compte sur votre appui pour m'aider dans ce projet périlleux. Sous ces longs manteaux bruns, vous portez vos vêtemens de fête, eh bien ! rendez-vous à l'instant même au Louvre. C'est là, au milieu de cette fête que je veux le frapper et venger mon... nos injures et la France. Sa majesté la Reine me fera danser un *branle*... Il le faut, madame ; c'est à genoux que je vous en conjure. — Et, lorsque j'aurai

deux fois fait lentement le tour de l'immense salle, je reviendrai en bondissant une troisième fois avec la dame, j'aurai mon poignard dans mon pourpoint, et tout finira...

Chacun applaudit à l'inspiration soudaine de d'Asvélio. Il poursuivit :

— Quand il sera là, dans les convulsions de l'agonie, à murmurer ma sentence de mort, faites-moi un rempart de vos corps, protégez ma fuite, car on m'assassinerait sur-le-champ, et je veux pouvoir venir le lendemain demander au roi Louis la récompense du service que j'aurai rendu à la couronne. Précédez-moi au Louvre, Messieurs.

Chacun se sépara. Tous les gentilshommes s'interrogeaient pour savoir quel motif de haine ce jeune cavalier pouvait avoir contre le cardinal; eux, avaient tous à déplorer la perte d'un ami, d'un parent, ou le malheur de la France; mais lui, aventurier, Italien.... Ils se perdaient dans leurs conjectures tout en s'applaudissant du courage insigne de leur auxiliaire.

La fête du Roi devenait de plus en plus brillante. A chaque instant, des dames et un grand nombre de seigneurs arrivaient au Louvre ; on se pressait, on s'écrasait pour parvenir à la grande salle où Louis XIII et le cardinal s'entretenaient avec assez de familiarité, en attendant le délicieux bransle que devait danser le duc de Longueville avec mademoiselle de Praslin.

Tout à coup l'extrémité de cette salle, près de la porte, s'encombra des plus grands seigneurs de la cour ; ils refluèrent jusque dans une galerie qui se trouvait à peu près déserte : elle aboutissait aux escaliers.

Louis, qui reconnut dans cette foule plusieurs de ses amis, leur sourit avec bonté ; les gentilshommes y répondirent par des salutations pleines de joie ; et, comme le cardinal était tout près du roi, son incroyable orgueil alla jusqu'à croire que ses anciens ennemis mendiaient son affection ; il les salua avec beaucoup de courtoisie et d'affabilité.

S'il avait su combien on le jouait en ce moment, le grand faucheur de têtes!

Enfin, le quatrième bransle arriva.....

Un jeune cavalier, vêtu d'un pourpoint de velours noir, brodé d'or, orné de crevés de satin, relevés par quelques rangs de perles, ayant une longue fraise en dentelles au cou, une écharpe bleue brodée d'argent, nouée négligemment autour du corps, entra dans la salle avec la duchesse d'Elbeuf.

Ce jeune seigneur était Stelli.

Il s'éleva parmi les dames un murmure flatteur pour le comte : sa physionomie méridionale semblait plus belle encore, rehaussée par l'éclat de ses vêtemens somptueux; il salua le Roi avec grâce, sourit mélancoliquement à Nysmi, dont l'âme était heureuse de le voir si beau, et fit le tour de la salle avec la duchesse d'Elbeuf.

Son regard demeura calme lorsqu'il passa devant le front des conjurés : ils augurèrent un triomphe assuré de cette fermeté d'âme. Il

baissa la tête en passant devant Richelieu, qui, s'entretenant avec Louis XIII, ne le remarqua pas.

— Quel est donc ce gentilhomme de bonne mine ? demandait le Roi au cardinal. Savez-vous, mon cousin, qu'il semble fait pour attirer nos regards : il me plaît avec sa figure d'Italien ou d'Espagnol.

Le ministre regarda fixement le jeune comte, et parut étonné de ne le point connaître.

— C'est un gentilhomme de la Reine, dit madame de Rohan.

— Ha ! reprit le Roi, notre auguste mère fait preuve de bon goût : n'est-ce pas, monsieur le cardinal ?

— Oui, Sire, cette fois du moins en apparence, répondit Richelieu de sa voix mielleuse ; pourvu que les qualités de l'âme répondent aux dehors, car la reine-mère n'est pas heureuse en favoris.

Le Roi fut piqué de cette repartie ; et, sans

tourner ses yeux vers le cardinal, il lui lança une épigramme sanglante :

— Vous oubliez assurément, monsieur de Richelieu, que vous avez été le sien.

Le grand ministre n'avait songé qu'aux d'Ancre et à M. D'Espernon.

Alors Marie de Médicis entra, et s'en vint occuper un fauteuil placé près de celui d'Anne d'Autriche.

La musique commençait à préluder pour la danse ; Marie se pencha vers le Roi, et lui dit à voix basse :

— Monsieur mon fils, accordez-moi un instant d'entretien, il y va du salut de la couronne de France.

Louis XIII, effrayé par ces paroles, et surtout par l'altération des traits de sa mère, consentit à la suivre dans un cabinet situé derrière l'estrade où se trouvaient placés les fauteuils du roi, des reines et des princes.

Richelieu conçut quelques soupçons, mais il était loin de s'arrêter à celui qui le menaçait.

Le branle commença.

La malheureuse mère, après la scène du quai des Tournelles, était rentrée au Louvre avec de cruelles angoisses dans le cœur. Elle haïssait bien le cardinal jusqu'à vouloir sa mort, mais elle aurait voulu la lui voir donner par un autre que son fils; le danger auquel s'exposait Stelli la torturait; tant de têtes étaient tombées sur l'échafaud, pensait-elle, qu'une de plus ne coûterait rien. Elle prit la résolution d'arrêter l'assassinat.

— Eh bien, ma mère, dit le Roi avec crainte, au nom du ciel! qu'y a-t-il?

— Louis, reprit Marie de Médicis, vous m'avez promis autrefois l'exil de Richelieu lorsque les affaires de l'Italie seraient pacifiées; elles le sont. Des défenseurs du trône, de ces grands barons que vous auriez dû rallier autour de vous pour prévenir des jours de crise, ont disparu avec leur vieil attachement et leur bonne et pesante épée...

— Hélas ! dit le Roi, je le sais.

— La postérité vous imputera ces crimes atroces...

— Non, ma mère ; non, ne le croyez pas.

— Eh bien ! reprit Marie, il est temps que cela finisse. La France s'est enfin lassée ; ce qu'il reste de grands seigneurs attachés à votre cause se sont unis par des sermens solennels. On veut l'exil du ministre.

— C'est impossible, madame, impossible !

— Voulez-vous donc que je sois plus longtemps exposée à ses outrages, mon fils ; savez-vous qu'on humilie la mère du roi de France ? dites, le savez-vous ? Ce n'est pas tout encore : mes moindres démarches sont épiées, mes gentilshommes, le peu qu'il m'en a laissé, sont continuellement traqués par les assassins de ce misérable ; est-ce là le rôle qui convient à la veuve de Henri-le-Grand ? — Le mépris et la honte tuent comme la hache de l'exécuteur ; seulement la mort vient moins vite, et

laisse du temps aux tortures pour commencer l'œuvre : voilà le supplice qu'il m'inflige à moi, votre cardinal ; voulez-vous signer son exil ?

— Non, ma mère... vous vous méprenez... il n'est pas si coupable...

— Voyez-vous donc les larmes de chaque jour qu'il me fait répandre ? savez-vous qu'il a fait déshonorer, par ses libellistes, votre malheureuse femme ? savez-vous tout cela ? Il me faut son exil, vous dis-je.

— Non ! s'écria le roi avec une douleur concentrée, non !

— Quoi, repartit Marie, préférer un valet à sa mère ! êtes-vous bien le Roi de France ? mais cela est infâme à penser. Trembler ainsi devant un bourreau que toute l'Europe accuse ! et reculer quand il ne s'agit que d'un mot. Louis ! Louis ! songez qu'une parole de vous peut empêcher le dénoûment d'un drame sanglant. Songez que je vous supplie...

Quoi ! du silence en cette heure de crise..... quoi ! pas une parole dans votre bouche glacée ! rien, rien ! ! Ah ! si je n'étais votre mère, je vous dirais que vous êtes un bâtard, oui, un bâtard ! que vous n'êtes pas fils de Henri-le-Grand, car c'est mentir au noble sang des Bourbons que faire preuve de cette lâcheté insigne !

— Madame ! s'écria le Roi en sortant de sa stupeur, vous oubliez...

— Ah ! reprit la Reine, j'aime mieux vous voir en colère ; car cela suppose quelque courage, et vous en avez besoin. Le cardinal va mourir !

— Quoi, mourir !

— Oui, oui, entendez-vous cette musique harmonieuse ? eh bien, c'est son chant de mort ; un poignard est caché sous un habit de fête, et celui qu'on croit le plus fou, parce qu'il danse, c'est celui-là qui frappera !

— Oh ! ma mère, par pitié !

— Vous n'en avez pas eu pour moi, vous! c'est votre délivrance que nous voulons tous. Mais, écoutez; voici le commencement du troisième tour; encore quelques minutes, et la France quittera son long deuil.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, ma mère! s'écria Louis en se jetant à genoux, je l'enverrai en exil,... où vous ordonnerez;... mais, par pitié! ne le tuez pas.

— Jurez donc sur ce crucifix, dit la Reine avec effroi, car le temps presse; la musique devient plus bruyante... il n'y a pas un instant à perdre... jurez!... les pas des danseurs deviennent lourds... allons, Louis... jurez!

Le faible Roi étendit le bras, jura, et tomba évanoui.

Marie de Médicis le quitta avec une vitesse extrême; elle passa derrière les fauteuils comme une ombre rapide. Richelieu, peu attentif à la danse, parce qu'il dédaignait le jeune cavalier, causait avec le duc d'Estrées. Stelli, la

main dans son pourpoint, atteignait son poignard.

Marie lui arrêta le bras et jeta ces mots :

— Continue... il est exilé !

Et la Reine-mère s'assit sur le premier fauteuil de l'estrade.

Les deux cents seigneurs s'avançaient déjà, la main à la garde de leurs épées, quand ils virent Stelli passer devant le cardinal sans frapper. Le mouvement du jeune homme avait cependant été remarqué par la plus grande partie d'entre eux qui l'épiaient avec des yeux ardens. Il s'arrêta au milieu de la salle, comblé d'éloges par la duchesse d'Elbeuf et les autres dames ; puis la musique cessa.

Le jeune d'Asvélio se perdit dans la foule, et arriva au comte de Soissons qui le cherchait.

— Le Roi exile le cardinal, lui dit-il.

— Cela vaut mieux qu'un assassinat, mon jeune ami ; je n'admire pas moins votre dé-

vouement : quand vous aurez besoin d'une bonne épée, vous n'appellerez pas en vain Louis de Bourbon.

Ils se serrèrent la main avec affection et disparurent dans la foule.

— L'exil vaut mieux, pensèrent les conjurés.

Pour Marie, après la danse, elle s'approcha de Richelieu, qui causait toujours avec le duc, tandis qu'Anne d'Autriche, séparée de ses dames par les fauteuils du Roi et de la Reine-mère, n'avait personne à qui elle pût adresser la parole. Sa figure prit une expression de hauteur mortifiante, et, d'une voix dure, elle dit à Richelieu :

— En l'absence du roi votre maître, monsieur le cardinal, il me semble qu'il est de votre devoir, comme *sujet*, d'entretenir la conversation de la reine pour lui éviter des ennuis. C'est ainsi que les courtisans de Henri IV gagnaient les bonnes grâces de leur souverain.

Richelieu demeura confus ; le regard triom-

phateur de Marie de Médicis l'avait foudroyé.

Elle songeait à aller porter secours à son fils, quand il reparut pâle et chancelant.

Telle fut la fin de cette brillante fête.

XX

L'Amour.

Je donne à Bruell aulx doux yeux
Gracieux,
Par sa grâce, bien savoir
Celle des hommes avoir,
Et des dieux.

(*Estrenne de Clément Marot.*)

Aben-Hamet reparut la troisième année, comme ces oiseaux voyageurs que l'amour ramène au printemps dans nos climats.

(CHATEAUBRIAND, *le dernier Abencerage.*)

Nous avons légèrement indiqué une pensée de Richelieu, — celle qui avait pour but de marier Nysmi de Miranio à quelque gentilhomme de sa famille. Son ambition démesurée

le poussant à tout dominer, et voyant les obstacles que lui opposaient ses nombreux ennemis, il cherchait à s'allier à de puissantes familles, puissantes de fait, afin de résister un jour aux tempêtes qui s'élevaient, si son génie ne pouvait parvenir à les empêcher d'éclater.

Nysmi, après avoir échappé à la surveillance de madame de Combalet, fut confiée par Marie de Médicis à la duchesse d'Elbeuf, une des plus ardentes ennemies du cardinal. Mais Richelieu, pour qui tout s'aplanissait, alla trouver le Roi le matin de sa fête; et, lui présentant le marquis de Saint-Amand, un de ses arrière-neveux, spadassin de la plus redoutable adresse et tout dévoué à monseigneur; il sollicita pour lui la main de mademoiselle de Miranio. Louis XIII, se trouvant dans la joie, donna son consentement avec un riche apanage.

Pauvre Nysmi, qui songeait alors au bonheur d'être bientôt à son cher d'Asvélio, que

de larmes elle répandra quand le cardinal viendra la réclamer!

Le Roi étant allé à Lyon, y était tombé dangereusement malade d'une *apostheme dans le mésenterre.* On désespérait de sa vie, et Paris s'agitait violemment.

La duchesse d'Elbeuf, qui cabalait toujours contre le ministre, de concert avec la princesse de Conti, la duchesse d'Ornano et madame du Fargis, reçut tout à coup, au moment où elle croyait jouir de son triomphe, l'ordre de quitter Paris pour se retirer dans ses terres. Ce même ordre portait que mademoiselle de Miranio étant nommée par le roi dame d'honneur de la reine Anne d'Autriche, elle devait être conduite à la duchesse d'Aiguillon, afin que cette dame l'eût sous sa surveillance jusqu'au jour où l'on disposerait d'elle.

Madame du Fargis et Wordester se trouvaient chez la duchesse quand le messager royal arriva. L'inquiétude s'empara de leurs

esprits; non seulement ils voyaient les deux jeunes amans qu'ils chérissaient séparés pour toujours, mais aussi des craintes se manifestaient pour l'avenir.

— La reine-mère nous a perdus, dit Wordester; si elle n'eût point arrêté le bras de Stelli, la France respirerait après son long rêve de sang!

— Qui sait si le roi signera? repartit la duchesse d'Elbeuf. Sa Majesté m'a promis un courrier pour ce soir.

En ce moment on annonça la duchesse d'Ornano :

— Bonjour, mes chères amies, dit-elle en entrant avec précipitation; je viens de recevoir des nouvelles de Lyon. *Senel, médecin du Roi*, et *du Val*, ont prédit la mort (1).

— S'il en était ainsi, dit madame d'Elbeuf,

(1) Ces deux infortunés médecins, parce qu'ils avaient désespéré des jours du Roi, furent condamnés par le cardinal de Richelieu à mourir aux galères.

je mépriserais l'ordre ; mais, après tout, un retard de deux ou trois jours ne sera pas un crime : ils n'oseraient pas m'envoyer à la Bastille : — une faible femme !

— Voyez ce qu'ils font pour une pauvre jeune fille, reprit la comtesse du Fargis avec amertume : — cette enfant est-elle coupable ?

— Je vais envoyer chez la Combalet, dit madame d'Elbeuf avec mépris ; elle nous dira peut-être l'énigme sur Nysmi.

En effet, madame d'Aiguillon ne fit aucune difficulté ; elle avoua l'alliance projetée de mademoiselle de Miranio avec le spadassin.

— Vous verrez, mesdames, dit la comtesse du Fargis, que cet excellent cardinal mariera quelque jour une de ses parentes avec le *juge-bourreau* Laffemas, afin de l'encourager ; mais la plaisanterie doit cesser quand deux existences sont ainsi compromises ; il faut avertir Nysmi.

— Si la mort du roi ne se confirme pas, s'écria la duchesse d'Elbeuf, il faudra se dire

adieu ! Donc, mes chères amies, et vous, messire de Grandmesnil, je vous invite à souper ; c'est à minuit que le message de la reine-mère doit arriver; nous l'attendrons avec moins d'impatience.

— Et ce pauvre jeune d'Asvélio, dit madame du Fargis avec intérêt ; est-ce que nous ne lui procurerons pas un dernier entretien avec sa belle Espagnole ?

— C'est une pensée qui ne vient qu'à ceux qui aiment et qui sont aimés, dit la duchesse avec un charmant sourire ; oui, rendons-les heureux un instant.

— Il demeure tout près d'ici, ajouta-t-elle, rue des Trois-Pavillons : Wordester, allez le chercher, mon ami.

— Vous me donnez de la joie à l'âme, madame, répliqua le chevalier anglais ; et, par saint Georges ! je vous jure que, s'il ne fait pas une boutonnière de trois doigts au pourpoint de Saint-Amand, ce ne sera pas ma faute.

Il sortit.

La soirée était belle. Le crépuscule commençait à s'élever à mesure que les dernières banderolles de pourpre s'effaçaient au couchant. L'air était doux, la nature toute calme : madame d'Elbeuf proposa à ses conviés d'aller attendre l'heure du souper dans ses jardins qui étaient immenses. Ils ressemblaient à un parc. Là, c'étaient des bois de haute futaie ; plus loin, des bosquets enchanteurs, des massifs de verdure, des grottes ; enfin, tout annonçait la puissante aristocratie nobiliaire, et pas encore le besoin d'agrandissement de Paris.

Nysmi connaissait son malheur ; elle s'était séparée des dames, et cherchait dans le silence et dans les larmes un adoucissement à ses douleurs. Combien elle regrettait sa vie d'enfance si pleine de charmes, les jours qu'elle avait passés à Lisieux dans la tristesse du cloître, tristesse qui n'était pas dépourvue de bonheur, puisque Stelli et le vieux Rouvray venaient là voir deux fois par semaine ! — Elle songeait à

tout cela quand, au détour d'une sombre allée, elle aperçut Stel et Wordester.

Le chevalier anglais, n'ayant pas voulu annoncer le premier à Stelli le malheur qui le menaçait, s'éloigna, tandis que son ami accourait au-devant de sa fiancée.

Depuis la scène du château de Navarre, les jeunes gens ne s'étaient vus que deux fois à la cour, et, chaque fois, ils n'avaient pu qu'échanger un sourire, tant les circonstances les avaient peu favorisés.

— Nysmi !

— Stelli ! s'écrièrent-ils à la fois.

Et les deux amans s'embrassèrent.

— Mon adorée, disait d'Asvélio, que je suis heureux de pouvoir te presser sur mon cœur ! c'est la seconde fois depuis trois années... Que tu me sembles belle ! Oh ! c'est à toi qu'on aurait dû donner mon nom : — *Stella dell' Oriente — amor mio!* Une heure de joie avec toi me serait plus douce qu'une éternité en paradis ! car, vois-tu, ange, c'est sur la terre

qu'est le bonheur et la peine, et bientôt, pour nous, il n'y aura que du bonheur.... Ah! de quel amour je t'entourerai alors; par quels soins je paierai ta tendresse. Nous serons libres de nous aimer; — libres de s'aimer toujours! oh! c'est à rendre fou cet avenir de félicité. Être aimé de toi, t'avoir sans cesse à mes côtés, répondre à tes sourires par des sourires, à tes chants par d'autres chants, et quand on a dans l'âme une pensée d'amour, se la dire et entendre répéter : Moi aussi, j'avais cette même pensée d'amour! — Nysmi, ma bien-aimée; Nysmi, ma perle, mon astre... tiens, regarde au ciel, là-bas, à l'orient, vois-tu cette étoile lumineuse qui scintille au dôme éblouissant? eh bien! divine, c'est ton image chérie; autrefois, c'était à elle que je m'adressais quand j'avais une pensée pour toi, et je la voyais me sourire comme tu souriais enfant, — comme on sourit à sa mère!... car l'amour d'une mère est saint... Mais je t'ai attristée, Nysmi; pardonne, pardonne-moi!

Il tomba à ses genoux, se trompant sur la cause de ses larmes. La jeune fille était en proie à de si douloureuses angoisses, qu'elle ne put l'interrompre.

— Allons, reprit-il, sèche ces pleurs; car les poètes ont tort de dire qu'ils rendent la femme plus belle : j'aime mieux voir tes yeux brillans de joie. Ecoute-moi, Nysmi; j'ai déjà songé à notre existence : tu choisiras. Si tu veux, nous irons habiter la vieille Normandie qui m'est chère, parce qu'elle nous a vu grandir, et que de fidèles amis nous y attendent; et là, sur les bords orageux de l'Océan, nous assisterons à ces grands combats du ciel et de la terre; — ou bien, si tu veux un ciel plus calme, beau comme toi, nous habiterons l'Italie, à qui j'ai emprunté un nom! Nous voguerons sur les ondes de la mer bleue, de cette Méditerranée enchanteresse, où la brise est parfumée et fraîche comme une parole de ta bouche.... et les soirs, nous confiant à quelque voile latine, glissant sur les flots brillans, nous

irons rêver d'amour en écoutant les chants du Tasse ! (1)

— Eh ! ne trouves-tu pas ces pensées d'avenir bien conçues? Moi-même je chanterai, quand tu le désireras, des chants de guerre ou des chants d'amour, — comme celui qui te charmait tant aux jours de ton enfance, ce chant si plein de poésie que m'avait appris le seigneur italien Asley.

— Qu'il était doux à entendre ce chant, dit Nysmi, en essayant en vain de sourire ; dis-le-moi encore.

Et la fille des Espagnes perdait ses jolis doigts dans la longue et noire chevelure de Stelli, assis à ses pieds.

Il chanta :

---

(1) En Italie, autrefois les gondoliers, les pêcheurs, les patrons de barques chantaient les versets de la *Jérusalem délivrée*. Un de mes amis m'a assuré avoir entendu, il n'y a pas dix années, en Corse, des indigènes qui s'étaient réunis le soir, réciter, en forme de Mélopée, la *Gerusalemme liberata*.

I.

— La vague d'azur se soulève. La brise fait jaillir de la cime des flots des reflets argentés. Le couchant a des banderolles de feu, et le levant est diaphane comme un voile de fiancée.

Saint Marc, saint Marc, voilà Venise!

II.

— Patron, à la rame! bien — comme les palais de marbre s'enfuient. Ainsi de la jeunesse et des illusions de l'homme! Patron, arrête, je vois Bianca sous ce portique sombre; elle est blanche comme Diane — elle ressemble au lys de la montagne. Bonsoir, ma douce Bianca, bonsoir. — Patron, au large...

Saint Marc, saint Marc, loin de Venise!

III.

— Amour à toi, ma bien-aimée... appuie ta belle tête sur mon cœur — car l'homme doit protéger la femme qui est faible; comme l'âme, cette intelligence divine doit soutenir le corps dans les tortures de la vie. — Qu'il serait beau de mourir ainsi, enlacés l'un à l'autre! — Tels, deux météores

s'embrasant dans la nue, s'éteignent après un trajet lumineux....

Saint Marc, saint Marc, encore Venise!

IV.

— Patron, l'Adriatique! — Je n'aime que ce qui est grand et beau — c'est pour cela que je t'aime, Bianca, Bianca ma Vénitienne, toi qu'on nomme la dernière quand on a nommé les plus belles femmes des sénateurs.... Comme les flots nous bercent avec mollesse; comme ils enflent la voile avec élégance! Un baiser.... encore.... encore, *dolce reyna.* Oh! toi, toujours toi, rien que toi, et le ciel!

Saint Marc, saint Marc, plus de Venise!

V.

— La mer! — la mer et ses vagues bondissantes, voilà l'image des passions de l'homme... elles ont aussi leurs tempêtes; et plus d'une âme humaine fut engloutie dans le naufrage... Oh! regarde, Bianca, regarde : ce firmament silencieux et sublime, avec ses myriades étincelantes, c'est l'image de notre amour. — Rien n'est comparable à la solitude, pour se dire des paroles de volupté.

Saint Marc, saint Marc... à Venise!

VI.

— La Nuit accourt, et déploie son manteau sombre. Il ondule dans la nue et sur les flots. C'est l'heure des rêves enchanteurs ou des transports de l'ivresse. Heureux celui qui dort la tête penchée sur le sein d'un ange adoré. C'est tout le bonheur de la vie. — La brise est glacée comme le cœur d'un avare. — Patron, la rame, la rame! Voici le palais. Adieu, Bianca, *bella anima*, adieu. A demain, et tout ton amour, demain.

Saint Marc, saint Marc et Venise!

— Que ta voix me charme avec ces paroles harmonieuses! s'écria Nysmi en relevant sa tête qu'elle avait penchée sur le cou du jeune homme; pourquoi nos amours ne ressemblent-ils pas à ceux du jeune Vénitien et de Bianca? Hélas! si nous avions la liberté, nous irions aussi voir l'Adriatique; mais nous ne sommes ni heureux, ni libres....

— Ni heureux, ni libres! répéta Stelli en pressant la jeune fille sur son cœur. — Mais, tu pleures... Nysmi!

—Je le vois, dit-elle, c'est à moi qu'était réservée la douleur de t'apprendre le danger qui nous menace : eh bien! ce chant m'en a donné le courage. Écoute-moi, Stel; car ce sont peut-être les dernières paroles que tu recueilleras de ma bouche. — Le cardinal me poursuit encore : un ordre du Roi, envoyé à la duchesse, la force à s'éloigner de Paris....

—Eh bien! s'écria d'Asvélio haletant.

—Eh bien! l'on me donne de nouveau à madame de Combalet jusqu'au jour où je deviendrai marquise de Saint-Amand.

—Toi, ma Nysmi, la femme de ce misérable spadassin, Oh! cela ne se peut. — On n'allie pas ainsi l'or pur avec le plomb. Toi, marquise de Saint-Amand! non, cela ne sera pas, non, tant que j'aurai dans le cœur une goutte de sang qui le fera palpiter. — Un Saint-Amand! Ah! je reconnais bien là M. le cardinal.... Ecoute-moi à ton tour, Nysmi, poursuivit d'Asvélio d'une voix sombre; il faut que tu te refuses à aller chez la

Combalet;... d'ici à demain... entends-tu bien? Nous sommes fiancés depuis long-temps, il ne faut plus que la bénédiction du prêtre. Demain verra tout s'accomplir..... Le veux-tu, dis? Et après, quand tu ne seras plus ma sœur, quand tu seras mon épouse, je te conduirai en un lieu sûr où tu pourras attendre des temps plus prospères, le veux-tu?

— Hélas! tant qu'il y aura de l'honneur en toi, repartit la jeune fille, ma pensée sera la tienne... Mais — je songe, ce Saint-Amand, il te tuera!

— Ne crains rien, Nysmi, Dieu n'abandonne pas toujours les nobles causes; il protégera mon cœur et donnera de nouvelles forces à mon bras.

— Eh bien! s'écria-t-elle avec force, j'aime mieux te savoir mort pour m'arracher au péril qui me menace, que de te voir insouciant sur mon sort. Si tu succombes, Stelli, le cardinal pourra inscrire de nouveau deux victimes dans ses archives sanglantes!

— Oh ! ma bien-aimée, c'est une pensée sublime que celle-là ; oui, sachons résister à l'orage, et s'il éclate, qu'il nous écrase ensemble. Nous serons toujours unis sur la terre et au ciel. — Mais j'entends la voix de Wordester, on nous cherche, adieu ; un baiser... le dernier ; adieu !

— Ad... ieu, ad... fit la jeune fille avec un long soupir de joie où perçait la douleur...

Et l'un et l'autre se rendirent au salon de la duchesse.

Le souper dura peu. On attendait le courrier avec des transes inexprimables ; madame d'Elbeuf suivait les aiguilles de sa pendule, elle se levait à la moindre agitation ; on ne parlait plus. — Minuit moins un quart sonna.

— Un quart d'heure encore ! s'écria-t-elle.

Mais, à peine avait-elle achevé ces mots, que le courrier qui avait fait une très grande diligence entra dans l'appartement.

La lettre qu'il apportait ne contenait que trois lignes.

« Le Roi va plus mal.—Je fais revenir Gaston à Paris. Veillez de près notre ennemi cruel. »

— Je ne m'exile pas, dit la duchesse avec joie ; ah ! monsieur de Richelieu, nous verrons !

— Il est temps de laisser madame la duchesse, reprit Wordester d'une voix grave ; les fatigues et les émotions de cette journée, réclament quelques heures de sommeil.

Et la compagnie se sépara.

Le chevalier anglais, qui demeurait chez la comtesse du Fargis, alla reconduire cette dame.

— Ne nous quittez pas, d'Asvélio, lui dit-il.

Le jeune homme devina sa pensée.

Arrivés rue Saint-Louis, à l'hôtel de la comtesse, Wordester prétexta un entretien avec son ami, et l'emmena.

— Nysmi vous a sans doute instruit, dit Wordester.

— Je sais tout.

— Alors suivez-moi.

Ils marchèrent sans prononcer une seule parole, à travers les sombres galeries de la

place Royale, longeant les rues, les carrefours jusqu'à ce qu'ils arrivassent à la rue des Barres. Ils s'arrêtèrent devant une maison de fort mauvaise apparence, sale, lézardée, ignoble. La porte basse était éclairée par une lampe grossière ; on entendait des cris, des rires et des trépignemens qui partaient de l'intérieur. Wordester monta les degrés en disant à Stelli :

— C'est là qu'est votre homme.

— Tant mieux, dit Stelli.

Ils entrèrent dans ce lieu infâme ; c'était un tripot où l'on volait, où l'on jouait, où l'on s'assassinait.

D'Asvélio recula épouvanté.

Des basochiens, des Allemands, des gentilshommes de province à demi ruinés, des aînés de bourgeoisie singeant les nobles, des spadassins prêts à prendre cause pour le plus riche, des courtisanes demi-nues, des mendians qui gardaient les manteaux et le plus souvent les emportaient : tel fut le spectacle offert à Stelli.

—Et Nysmi serait la femme d'un misérable qui fréquente de pareils lieux ! pensa-t-il amèrement au fond de son cœur.

Wordester demanda M. le marquis de Saint-Amand.

Le spadassin accourut à la hâte ; sachant combien son adresse était en renom, il supposait déjà qu'un *oison de campagne*, — c'est ainsi qu'il appelait les jeunes gentilshommes nouveaux-venus à Paris, — avait sur les bras quelque mauvaise affaire, et qu'il implorait son secours pour l'en débarrasser.

—Eh sarpedieu, mon maître, c'est vous qui m'avez fait demander, je crois ? dit-il avec un son de voix crapuleux qui convenait parfaitement à ses manières. Eh bien ! est-ce qu'on a appelé ce jeune baron, muguet ou blanc-bec, ou sarpedieu ! lui aurait-on volé quelques pistoles ?

— Nous voulons vous parler, monsieur, répliqua Wordester avec impatience ; mais sortons d'ici, car j'ai honte pour mon ami et

pour moi du peu d'instans que nous y sommes restés. J'aurais cru vous trouver en meilleure compagnie, monsieur.

Saint-Amand fronça les sourcils, et jura son sarpedieu. A un signe qu'il fit à deux de ses acolytes, on les vit prendre leurs manteaux pendant que lui descendait l'escalier.

Arrivés dans la rue, Stelli vint se placer en face de Saint-Amand, et lui dit, les dents serrées :

— On doit vous marier avec la jeune comtesse de Miranio, mais elle ne peut être à vous; depuis cinq ans, elle est fiancée à un autre.

— Que m'importe à moi, répliqua le marquis, on lui donne un riche apanage, on la dit fort convenable, et je l'épouse.

— Je vous ai dit qu'elle était fiancée.

— On levera tous les obstacles, je suis parent du cardinal.

— C'est une parenté qui lui fait beaucoup d'honneur, dit Wordester avec ironie.

— Vous m'insultez, sarpedieu ! s'écria le spadassin, et vous m'en rendrez raison.

— Ecoutez-nous jusqu'au bout, monsieur, reprit Stelli d'une voix sourde, — c'est moi qui suis le fiancé de mademoiselle de Miranio ; je suis aimé d'elle, je l'aime, elle ne peut être à vous.

— Ah ! voilà qui devient plaisant, mon petit baronneau ; elle est riche, je m'inquiète peu qu'elle m'aime quand elle sera ma femme : d'ailleurs, nous la forcerons de nous aimer, quand il nous en viendra la fantaisie.

— Morale de spadassin ! répliqua Wordester, qui voulait l'insulter, connaissant le péril auquel Stelli serait exposé en se mesurant avec lui.

Saint-Amand jura, et porta la main à la garde de son épée espagnole.

— Je vous haïssais, monsieur, avant de vous connaître, dit Stelli avec une fureur concentrée ; aujourd'hui, je vous méprise autant que le mérite votre dégradation.

— Voilà qui me touche peu, répondit-il.

— Eh bien, s'il faut que mon gant vous porte le défi à la figure, il ne se fera pas attendre ; mais écoutez-moi encore : voulez-vous une somme d'argent pour renoncer à cette alliance ?

—De l'argent, de l'argent ! eh ! pour qui me prenez-vous ? l'apanage de la petite à qui le roi veut du bien, je ne sais pourquoi, est estimé cent cinquante mille écus : — en avez-vous deux cent mille à me donner, hein ?

— Il vendrait sa mère, sa sœur et son épouse, le misérable, dit Wordester.

— Lâche ! s'écria Stelli en lui jetant ses gants au visage, tu ne posséderas cette jeune fille qu'après m'avoir assassiné.

— De tout mon cœur, dit le duelliste, souffrez que je garde vos gants, ils pourront demain vous servir de charpie.

— Prends garde, s'écria Wordester avec une sanglante ironie, que ton pourpoint d'em-

prunt ne soit pas rendu au fripier. — Si tu as quelque argent ce soir, je te conseille de le lui envoyer, car il pourra fort bien devenir ton drap funéraire.

— Quand j'aurai expédié ton ami, monseigneur, dit Saint-Amand, je te couperai la langue ; — mais à quelle heure, demain ?

— Au point du jour, dit Stelli, sur le bord de la rivière, près de Charenton.

— Et quelles armes? demanda Saint-Amand.

— L'épée !

— L'épée est cependant bien noble pour un homme comme monsieur, répliqua Wordester. Mais soit, l'épée. Vous n'aurez qu'un témoin, marquis.

— J'aurai Laffemas.

Il l'appela à voix haute, c'était un de ceux qui avaient pris leurs manteaux ; il parut sous la porte voûtée.

— Laffemas, tu seras mon second demain, au point du jour.

— Il suffit, dit Laffemas.

— Non, cela ne suffit pas, répliqua Wordester avec une hauteur insultante; c'est déjà beaucoup que ce gentilhomme et moi nous consentions à nous battre contre vous, monsieur de Saint-Amand. Mais je ne croiserai pas l'épée avec le fils de l'intendant de Champagne, le digne fils d'un des bourreaux de votre cher parent le cardinal!

Le jeune Laffemas, qui savait tout l'odieux des crimes de son père, ne chercha point à relever sa réputation, et se retira.

— J'en trouverai un autre qui vous vaudra, messieurs, reprit le duelliste avec orgueil; pourtant dites-moi qui vous êtes, afin que je ne me trompe point une seconde fois.

— Je suis le comte d'Asvélio, dit Stelli, que cela vous serve pour tous deux.

— Ah! le beau gentilhomme de la reine! dit le marquis en riant. — Noble adversaire, ma foi. — A demain.

— A demain.

Saint-Amand rentra dans le tripot, tandis

que les deux amis regagnèrent chacun leur hôtel.

— Vous avez eu tort de choisir le bord de la rivière pour le lieu du combat, dit Wordester, qui se rappelait la malheureuse issue pour Stel de celui de la prairie de Mailloc.

D'Asvélio sourit.

— Cette fois, dit-il, la partie sera plus égale, nous serons fer contre fer !

XXI

Le Duel.

MERCUTIO.

Malédiction! je suis blessé! me voilà expédié....

ROMÉO.

Prends courage, ami, ta blessure ne peut être bien dangereuse.

MERCUTIO.

Non, elle n'est pas aussi profonde qu'un puits, ni aussi large que le portail d'une église; mais elle est passable; elle fera son effet... Je suis poivré, j'en réponds, et je puis dire adieu à ce monde.

(SHAKSPEARE, *Roméo et Juliette.*)

UNE heure avant que le jour parût, d'Asvélio, dont les esprits agités n'avaient pu céder au sommeil, s'arma complétement et s'en alla chez son vieil ami, l'évêque de Lisieux. Ce

bon prélat, sincèrement dévoué à la cause royale, et particulièrement à Marie de Médicis, souffrait des persécutions inouies que Richelieu lui faisait endurer. Affilié aux secrets des conjurés, il n'avait pas voulu quitter Paris avant la chute du cardinal, prévoyant sans doute au fond de son âme, que si une crosse archiépiscopale devenait vacante par suite du renversement de monseigneur de Richelieu, il serait tout prêt à la recevoir. — Il y a peu de désintéressement absolu dans la vie humaine. On aime mieux avoir pour ami un homme puissant qu'un pauvre diable; quoi qu'en dise l'Evangile, il tombe toujours des miettes de la table du puissant.

L'évêque et comte de Lisieux, avec cette petite dose d'ambition commune à tous les hommes, et un grand amour de la bonne chère, n'en était pas moins un saint vieillard, tout dévoué à la cause qu'il avait embrassée et aux personnages qu'il appelait ses amis.

Ce fut chez lui que d'Asvélio se présenta une heure avant son duel.

— Eh ! sainte Vierge ! dit l'évêque en écartant les amples rideaux de soie qui tombaient sur son lit ; pourquoi si matin, mon enfant ?

— Une affaire de la plus haute importance, mon noble ami, repartit d'Asvélio.

— Quoi ! le cardinal serait-il mort.... ou au moins arrêté ?

— Non, mon père, rien de tout cela ; il ne s'agit que de moi.

— Tant mieux, mon enfant ; et si c'est quelque petit service, comme une cinquantaine de pistoles.... ou plus même ; dis seulement un mot : tu n'ignores pas combien j'ai toujours eu d'attachement pour toi.

Stelli remercia le bon évêque, et lui raconta une partie de la scène de la veille au soir.

— Je voudrais, mon père, ajouta Stelli en finissant, que vous vous rendissiez à neuf heures ce matin chez la duchesse d'Elbeuf : vous avez eu le courage de conspirer contre le

cardinal ; eh bien ! il faut aussi que vous ayez celui de sanctifier mon alliance avec mademoiselle de Miranio.

— Mais.... mon enfant, dit l'évêque embarrassé.

— Songez que c'est vous qui nous avez fiancés.

— Oui, sans doute.... mais.... si le cardinal revenait sur l'eau, adieu mon évêché de Lisieux... Je n'ai que dix mille écus de rentes de patrimoine, et.... je me fais vieux. Cet exil de monseigneur de Richelieu vient bien lentement.

— Le roi est à toute extrémité, dit Stelli ; madame d'Elbeuf a reçu cette nuit un message de la reine-mère.

— Est-il bien possible, sainte Vierge ?

— J'étais présent, dit d'Asvélio.

— Ah ! — On dit que l'archevêché de Tours va se trouver vacant. Sainte Vierge ! le beau, l'excellent pays que la Touraine, mon cher enfant. On nage dans les délices ; tout ce qui peut flatter la sensualité s'y trouve ! Oh ! le bon

pays!... Je ne voudrais plus dire la messe que le dimanche.

— Mon père ! s'écria Stelli avec impatience.

— Eh bien, tu voulais donc que je sanctifiasse ton mariage? Mais cela peut se faire, très bien se faire : oui, mon enfant, j'irai à neuf heures du matin chez madame la duchesse d'Elbeuf.

— Vous me rendez la vie et le courage, mon bon père : adieu !

Et Stelli s'en alla à la hâte trouver Wordester qui l'attendait.

Ils partirent. Un léger brouillard s'élevant de la rivière, les empêchait de voir si leurs adversaires étaient les premiers venus au rendez-vous. Arrivés sur le lieu choisi, personne ne s'y trouvait encore.

— C'est étonnant, dit Wordester; des coquins de la trempe de ceux auxquels nous aurons affaire vous reprochent toujours votre lenteur; mais, en les attendant, essayons nos épées; cela prépare.

Les deux amis se mirent en garde, et marquèrent l'un et l'autre des coups très dangereux, Wordester surtout.

— Vous présentez trop la poitrine, Stelli; Saint-Amand vous tuerait : — bien : — regardez cette pointe que je vous destine ; regardez, et réservez-la-lui.

La pointe de l'épée semblait frapper la figure ; par la feinte, elle allait droit au cœur.

— Maintenant, ajouta le chevalier anglais, suivez mes conseils : vous ne vous occuperez d'abord que de la défensive : sondez bien la force de votre cruel adversaire, et alors, s'il se présente trop près, soyez sans pitié.

Ils bretaillaient encore, lorsque Saint-Amand et le chevalier de Saint-Aubin, gentilhomme qui valait beaucoup mieux que lui, accoururent.

— Sarpebleu ! messieurs, attendez-nous donc un instant ; nous allons être de la partie. Quel diable vous trotte par la cervelle ?

— Nous vous attendions, dit Wordester avec hauteur : allons, dégaînez la rapière.

Le chevalier de Saint-Aubin salua très poliment Wordester et Stelli, qui lui rendirent son salut avec courtoisie.

C'était un tout jeune homme de vingt ans, aux longs cheveux châtains, rosé, un enfant qui sortait des bras de sa tendre mère; Saint-Amand l'avait rencontré, le connaissant à peine; et, de gré ou de force, il se trouvait son second.

La physionomie du jeune homme éveilla un sentiment d'intérêt dans l'âme de Wordester, ce redoutable cavalier : il songea qu'envelopper ce gentilhomme dans une querelle toute particulière et le tuer, ce serait un assassinat. Il vint à lui :

— Monsieur, dit Wordester, vous n'ignorez pas que l'usage des duels exige que les seconds tirent l'épée.

— Oui, monsieur, repartit Saint-Aubin; cependant, je désirerais savoir pourquoi nous allons nous battre; car mon compagnon ne m'en a point instruit.

voyant à découvert, il lui porta la pointe à la tête, et l'épée, descendant rapidement, vint couper deux doigts au marquis en le blessant légèrement à la poitrine.

Saint-Amand savait le coup de Wordester.

Stelli, alors oubliant le conseil de Wordester, s'arrêta pour imposer des conditions à son ennemi blessé, quand celui-ci, au mépris de l'honneur, frappa de son épée Stelli à la poitrine. Le malheureux jeune homme tomba sans pousser un cri.

— Infâme assassin! s'écria Wordester avec fureur, en venant sur lui l'épée haute; lâche! lâche comme ton parent le cardinal! assassin ténébreux!

Saint-Amand souriait avec le sourire du crime; mais quand il eut reconnu la force de son nouvel adversaire, son assurance le quitta; c'était, comme lui, un maître en l'art de l'escrime; et de plus, il avait un poignet de fer. Deux fois Wordester fit jouer son épée jusqu'à sa figure sans pouvoir l'atteindre; mais

la troisième fois elle glissa si rapidement, qu'elle entra de trois doigts.

Saint-Amand tomba sur un genou.

— Merci, dit-il.

— La merci pour toi est un second coup d'épée, s'écria Wordester en le lui donnant. C'est la peine du talion rendue au cardinal.

Saint-Amand roula tout entier à terre en poussant un cri de rage.

— Malédiction ! dit Wordester en soulevant d'Asvélio avec Saint-Aubin ; il est mort !

— Non, monsieur, répliqua le jeune homme, il n'est qu'évanoui : l'épée a fracturé une des côtes fort heureusement ; la blessure est peu profonde : voyez ; mon mouchoir est parvenu à l'étancher.

— Oh ! mon Dieu ! j'aurais dû provoquer ce misérable sans l'avertir, lui, le pauvre enfant : ah ! il ouvre les yeux : Stelli ! parle, parle....

— Je souffre peu.... mon ami. J'ai soif : emportez-moi.

Les deux gentilshommes le mirent sur les

trois épées qu'ils réunirent, et le portèrent jusqu'à une petite maisonnette qui se trouvait près de là.

— Monsieur de Saint-Aubin, dit Wordester, je vous supplie de ne pas quitter le blessé; madame d'Aumont doit être au faubourg, à sa maison d'été, je cours lui demander son carrosse.

L'Anglais s'arrêta devant le cadavre du spadassin, déjà froid, et l'examinant avec un sourire indéfinissable :

— Il est bien mort! dit-il.

Son pied le heurta avec violence et il passa outre...

Cependant le bon évêque se rendit à neuf heures chez madame d'Elbeuf, où l'on avait tout préparé pour la célébration des noces; Nysmi était parée, sa longue robe blanche la rendait plus belle encore, mais un nuage de tristesse était répandu sur sa physionomie; mesdames d'Elbeuf et du Fargis, au contraire, étaient rieuses et comptaient sur un nouveau message

de la reine, plus favorable que le premier ; elles se tenaient sur le balcon de la rue, épiant l'arrivée des gentilshommes. Enfin on aperçut un carrosse traîné lentement par deux chevaux ; bientôt on put distinguer par les portières ouvertes Wordester soutenant dans ses bras d'Asvélio mourant. Nysmi poussa un cri d'angoisse inexprimable.

— Quel sanglant hyménée ! dit madame du Fargis.

— Au moment de notre triomphe, et quand ils auraient pu être si heureux ! ajouta la duchesse.

Un courrier à cheval arriva porteur d'un ordre où étaient écrit ces mots :

« Madame la duchesse d'Elbeuf quittera Paris « dans une heure.

« Cardinal de Richelieu. »

Elle demeura anéantie.

XXII

La Disgrâce.

Entre la Cherante et la Touvre
Dedans un séjour écarté
J'ai plus d'heur et de liberté
Que le Roy n'en a dans le Louvre.
(*Boisrobert.*)

O malheur est-ce que d'estre Roy!
(*Anthoine Héroët.*)

Le lendemain de la fête de Louis XIII, pendant que le cardinal méditait à Ruel l'abaissement de la famille royale, Marie de Médicis, retirée dans son appartement du Louvre,

cherchait parmi les notables de la cour un homme d'état capable d'occuper la place de Richelieu. — Elle chercha long-temps : c'était difficile.

Le roi, soit pour éviter de rompre en visière avec son ministre, soit pour échapper aux poursuites dont sa mère ne manquerait pas de l'accabler, partit avec la cour pour le midi de la France. Arrivé à Saint-Jean-de-Maurienne, il tomba malade; l'air étant trop fort pour lui, il se fit transporter à Lyon, où la maladie empira tellement, qu'on désespéra de ses jours.

— Ce fut alors que Marie de Médicis entretint avec ses dames d'honneur la correspondance si active qui avait pour but le renversement du cardinal.

La maladie du roi, venue très vite, s'en alla de même; mais comme il était d'une faiblesse excessive, la reine-mère, par prudence ou par ménagement, ne voulut pas faire revivre encore la question d'exil.

La cour quitta Lyon et revint à Paris.

Louis XIII se rétablit entièrement. Mais si le Roi de France était allègre et bien dispos, son royaume saignait au cœur. Marie de Médicis choisit l'heure du repas du soir pour frapper enfin son grand coup et cicatriser la plaie.

Louis venait de congédier les seigneurs ses convives; il se disposait à se retirer, lorsque la reine-mère entra dans l'appartement. Ils se saluèrent avec réserve et passèrent dans le cabinet royal.

— Nous sommes bien fatigué, madame et honorée Reine, pour parler d'affaires, s'écria le roi, en se laissant tomber avec nonchalance sur un énorme fauteuil; — car je présume, ajouta-t-il, que c'est cela qui vous amène chez nous à cette heure avancée. — Je suis horriblement torturé de corps et d'esprit, madame et chère mère; je voudrais dormir, et je ne puis. Tantôt, comme j'étais au balcon du Louvre, j'ai aperçu deux petits mendians qui dormaient au soleil; et, le croiriez-vous?

j'ai envié leur bonheur... Oh ! que la couronne est lourde et nuit au repos d'un homme ! que de peines et que de malheurs !

— Est-ce bien là le fils de Henri-le-Grand ? pensa Marie de Médicis.

— Allons, madame, reprit-il, je me sens mieux ; parlez-moi de ce qui vous a fait venir. — J'écoute : ah ! je commence à m'assoupir.

La reine se leva, frémissant de colère.

— Vous allez dormir quand je vous parle, mon fils, s'écria-t-elle : eh ! savez-vous ce qui m'amène ici ? savez-vous qu'il s'agit de votre couronne ? Ah ! vous allez dormir quand la révolte, semblable aux cratères des volcans de ma patrie, est prête à faire irruption ; quand le poignard est levé nuit et jour sur des têtes puissantes ! — Et vous alliez dormir ! Ecoutez-moi, Sire ; je viens réclamer une promesse que vous m'avez jurée de votre parole royale sur le signe glorieux et sacré du Christ. Vous n'avez pas oublié, sans doute ?

— Je ne sais pas, ma mère, dit Louis avec une extrême insouciance.

— Allons, mon fils, ne jouons pas l'oubli tous les deux : vous devez vous rappeler la nuit de cette brillante fête, quand un poignard allait nous priver de notre ennemi commun ; quand, par bonté d'âme ou par crainte peut-être, vous jurâtes, devant la croix de Dieu, que vous signeriez la sentence d'exil, afin qu'on ne le fît pas mourir... Vous l'avez juré, Louis, et le parjure d'un roi est plus grand que celui des autres hommes.

— C'est vrai, ma mère, dit Louis XIII.

— La voici, cette sentence d'exil, reprit la reine, en déployant un parchemin sous ses yeux, voilà ce qu'il faut signer. C'est toute la France qui parle en ce moment par ma voix.

— Hélas ! dit le roi, toute la France veut donc me faire mourir ; car Dieu sait que l'*homme* est nécessaire à la conservation du royaume.

— Eh ! Sire, croyez-vous qu'il n'y ait pas d'autres seigneurs capables de vous aider à porter le sceptre? Soyez roi une fois, et vous en verrez surgir : celui qui vous opprime les retient dans l'ombre, afin que votre vue ne puisse s'arrêter sur eux.

— Vous avez peut-être raison, ma mère : c'est un homme rusé que M. le cardinal.

Un éclair de joie brilla dans les yeux de Marie de Médicis.

— Oui, dit-elle, c'est un misérable qui a dans les veines du sang de tigre, de chat et de vipère. Son regard est mortel. Il vous emporte chaque jour une parcelle de vie. O mon fils ! rappelez l'énergie que vous a donnée votre père ; songez qu'il y va de notre salut à tous.

— Oui, ma mère, vous avez raison.

Le Roi prit la plume que lui présentait Marie.

— Mais, dit-il, on ne lui fera aucun mal à notre cousin le cardinal-duc. Malgré ses défauts, il nous a rendu quelques bons services ; je

serais désespéré qu'on n'eût pas pour lui les plus grands égards.

— Soyez assuré, mon fils, repartit la reine avec impatience, qu'on aura les égards dus à son rang; il choisira son lieu d'exil hors de France; et, une heure après, M. de Soissons et deux compagnies de vos gardes lui serviront d'escorte.... Mais, au nom du ciel, signez, mon fils!

La reine était là, haletante, éperdue. Une signature, et son cruel ennemi disparaissait pour toujours du sol de la France qu'il avait rougi de sang.

— Ah! dit le Roi, c'est M. de Soissons que vous avez choisi pour le conduire?

— Oui, s'écria la reine; mais qu'importe? signez!

— Cela importe, ma mère. Etes-vous bien sûre du jeune comte? C'est un esprit remuant: s'il allait mettre le cardinal à la tête d'un parti; le cardinal essaierait peut-être à me détrôner! Il est puissant aussi M. de Richelieu.

— Mais c'est dans votre cabinet qu'il vous détrône, Sire. Chaque jour il vous arrache un fleuron de la couronne et fait glisser le sceptre. Voici la plume : signez !

— Allons, puisque vous le voulez.... Mais si le peuple et le clergé allaient murmurer?

— J'étoufferai tout, moi ! s'écria Marie demi-morte de rage ; encore une fois, mon fils, ne craignez rien. Avez-vous donc oublié l'arrestation du prince de Condé? Allons; Henri, votre père, ne tremblait pas ainsi quand il signa l'arrêt de mort du maréchal de Biron, qui avait été son ami.

Le Roi prit la plume, et commençait à signer quand le cardinal entra.

Ce fut un coup de foudre....

Marie de Médicis froissa le parchemin avec rapidité, le cacha dans sa main et demeura pâle, immobile, les yeux étincelans de colère, tandis que le pauvre roi, sachant là son ministre, frissonnait d'épouvante.

Le cardinal s'inclina légèrement.

— Vous auriez dû, monsieur le cardinal, dit Marie les dents serrées, respecter davantage les convenances : quand la reine est avec son fils, on devrait faire en sorte de ne pas l'interrompre.

— Sans doute, madame..... repartit Richelieu ; mais, quand il y va du salut de la France ?

— Le salut de la France ! répéta la Reine avec un mépris ironique ; cela vous inquiète peu, monsieur le cardinal. — Le Roi n'est-il pas votre sauve-garde ?

— Ah ! madame.

— Allons, monsieur de Richelieu, le temps de la feinte et des larmes est passé avec moi : cela glisse sur mon cœur. « Vous avez des pleurs et des sourires à volonté : tout à l'heure, demi-mort, et dans un instant, terrible et cherchant la vengeance (1). C'est un masque d'hypocrisie qu'il faut dorénavant déposer devant moi. Les

(1) Paroles de Marie de Médicis.

souffrances que vous m'avez fait endurer sont trop récentes encore pour que j'aie pu les oublier. Nos caractères sont incompatibles, et nous ne devrions pas demeurer ensemble.... dans le même appartement.

Le cardinal, à qui rien n'échappait, jugea qu'il y aurait pour lui du péril à céder la place. Aussi sembla-t-il n'avoir pas compris les derniers mots de la reine.

Richelieu sortit de sa robe une petite liasse de papiers qu'il déroula ; puis, il alla s'asseoir derrière le fauteuil de Louis XIII, ayant pris la résolution d'attendre que la reine, lassée de sa ténacité, quittât l'appartement.

Il ne s'était pas trompé. Marie de Médicis, malgré son inquiétude, crut qu'en restant davantage, elle confirmerait les soupçons du cardinal ; elle se pencha vers Louis XIII, et lui dit ces mots que seul il entendit :

— Demain matin, au lever du jour, vous signerez : songez que vous l'avez juré sur le Christ.

Le roi baissa la tête avec humilité, tandis que la reine-mère sortit de l'appartement.

— Enfin, s'écria Richelieu, en se levant brusquement, nous voici libre encore une fois, Sire.

— Chut! monsieur le cardinal, ne parlez pas si fort.

— Et pourquoi, Sire, quand on vous trompe?

— Si je croyais chacun de vos rapports, il se ferait que nous me tromperiez tous, dit le roi en souriant.

— Ah! fit le cardinal.

— Vous jouez bien un peu avec mon sceptre, monsieur de Richelieu, reprit le Roi, le regard penché vers la terre; car Louis XIII, quand il s'essayait à braver son ministre, n'osait pas arrêter ses yeux sur la pâle figure du cardinal.

— Ce sont mes ennemis qui vous disent cela, Sire; et Dieu sait combien ils sont nombreux et perfides! Ils ressemblent aux sables de l'Océan: si je regardais en arrière, ils fini-

raient par m'engloutir... Mais tout à l'heure, Sire, votre mère les représentait....

Le roi fit un mouvement brusque qui n'échappa point au cardinal. — Richelieu poursuivit :

— Des conspirateurs s'élèvent menaçans : si une main de fer ne surgit pas pour arrêter leurs entreprises, ils arriveront jusqu'au trône.

— Vous allez trop loin, monsieur le cardinal, s'écria le roi en l'interrompant; oui, je sais qu'il y a eu quelques réunions....

—Une réunion de trois cents gentilshommes au quai des Tournelles, Sire.

— Je le sais très bien, dit Louis XIII; mais on n'en voulait pas à ma vie.

— Pourtant, reprit l'artificieux ministre, on a juré votre mort sur un poignard et un crucifix.

— Ce n'était pas la mienne! s'écria le roi avec vivacité.

Le cardinal eut dans les yeux un éclair de joie sinistre.

— Et quelle autre mort que la vôtre pouvait provoquer un semblable appareil, dit Richelieu avec l'air du doute; celle de votre mère? Non, on n'assassine pas une femme.

— C'était la vôtre, monsieur le cardinal, repartit le Roi impatienté, et j'ai arrêté le poignard.

— C'était moi! s'écria Richelieu consterné, et je ne l'ai pas su! Et vous, Sire, qui devriez ne point avoir de secrets politiques pour votre premier ministre, vous l'avez laissé ignorer tout cela? A qui dois-je donc me fier maintenant? Le roi de France aussi devient mon ennemi, je le vois bien; il faut que je me retire, et que je laisse peser sur son front le poids de sa lourde couronne (1).

Il marchait à grands pas dans le cabinet royal, exhalant quelques exclamations de co-

(1) « Voyant la foiblesse du Roy à se laisser aller au dernier vent, je pris la résolution de me retirer de la cour, et j'en informay le Roy, ce que mes ennemis applaudirent, et luy refusa.

(*Manuscrit inédit du cardinal.*)

lère, tandis que le pauvre Louis, tremblant d'avoir offensé son ministre, oubliait déjà la promesse qu'il avait faite à sa mère.

— Je vais me retirer de la cour, Sire, reprit le cardinal.

— Hélas! mon pauvre Richelieu, c'est un grand plaisir que vous ferez à beaucoup de seigneurs. On me le demande avec instances.

— Ah! fit-il avec épouvante.

— On voudrait plus même.

— On voudrait plus! répéta Richelieu avec force. Que leur faut-il donc, Sire? n'est-ce pas assez d'avoir usé ma vie à votre service, pour faire prospérer votre cause? et qu'est-ce donc?

— Mais ne parlons plus de cela, monsieur le cardinal, j'ai besoin de repos. Quant à cette conspiration, ne vous en inquiétez pas; si c'était tout ce que vous aviez à me dire, vous pouvez vous retirer; il me faut quelques heures de sommeil.

— Mais, Sire, songez qu'il y va de ma vie, peut-être!

— Non, mon cher cardinal, aucunement.

— Eh bien, Sire, puisqu'il en est ainsi, je romps le traité commencé avec Gustave-Adolphe et les princes de la Ligue protestante, qui avait pour but d'abaisser l'Autriche, votre orgueilleuse et puissante rivale ; il est temps que je travaille à ma sûreté personnelle, et non à rendre mes ennemis plus redoutables.

Il déchira en vingt morceaux un papier qu'il remit dans sa robe.

— Maintenant, Sire, vous pouvez appeler Roger, votre valet de chambre, et souffrez que je prenne congé de vous.

— Vous êtes fou, cardinal, s'écria le Roi effrayé, en quittant son fauteuil, je vous ai dit que vous ne courriez aucun risque... on voulait votre exil.

— Mon exil ?

— Oui... mais je n'ai pas signé.

Ce fut un rayon de lumière pour Richelieu.

Il se rappelait la présence embarrassée de la reine-mère et la frayeur du roi quand il les avait surpris ensemble.

— Vous n'avez pas signé, s'écria-t-il avec colère, mais vous alliez le faire si je n'étais venu vous interrompre; et demain, au lever du soleil, des soldats de vos gardes seraient venus, avec l'ordre du Roi, arrêter son premier ministre, et, sans doute, poussés par des chefs aveugles, ils auraient terminé l'œuvre par un assassinat... Oui, ils l'auraient fait, j'en suis convaincu. Et voilà comme vous récompensez mes services ! toujours flottant dans une éternelle incertitude, vous abandonnez ma tête à celui qui la demande. Il faut que cela finisse, Sire ! Et savez-vous à qui vous m'alliez livrer ? savez-vous que, pendant votre maladie, des astrologues et des médecins étaient consultés nuit et jour, afin de savoir à quelle heure vous cesseriez de vivre pour proclamer Gaston d'Orléans Roi de France ? Dois-je vous retracer l'amour de la reine-mère pour

Monsieur ? mais non, ce serait en vain ; je préfère me retirer pour n'être pas témoin des calamités qui vous menacent, et qui feraient saigner mon cœur si dévoué à votre personne royale. Adieu, mon prince, ajouta-t-il avec une émotion toujours croissante ; adieu ! et puissiez-vous avoir quelquefois un souvenir pour votre vieux serviteur !

Il voulut mettre un genou en terre pour baiser la main du roi, mais le faible Louis, ému jusqu'aux larmes par cette hypocrisie, l'arrêta, et sentit s'évanouir ce qui restait de fiel dans son cœur.

— Oublions tout cela, mon cher cardinal ; que voulez-vous, nous autres rois, nous ne savons lequel croire : ma mère a des paroles qui persuadent, les vôtres me font pleurer. Pourquoi aussi ne pas rester mes deux amis ?

— C'est impossible, Sire, ne m'avez-vous pas dit que sans vous on m'aurait assassiné ? et

la reine était l'âme des conjurés. Mais quel est l'homme courageux qui aurait accepté cette noble mission? qui donc guidait son bras?

— Ah! ma foi, mon cher cardinal, reprit le roi avec insouciance, je n'ai rien demandé de tout cela. On a parlé des danseurs; mais n'y pensons plus, vous me restez, et votre vie est aussi sacrée que la mienne.

— Les danseurs, murmura tout bas Richelieu..... Ah! je songe; il y avait ce gentilhomme de la reine-mère, ce beau cavalier qui m'était inconnu..... ce ne peut être que lui..... je vous veillerai de près, monsieur d'Aslio.... d'Asglio.... il me faut savoir ce nom.

— N'est-ce pas que vous me restez, monsieur le cardinal? dit le Roi avec sollicitude.

— Sire, vos moindres caprices sont pour moi des ordres; mais cette fois j'y mettrai des conditions. Je vous ait dit que la couronne

était menacée; les cabales de la reine-mère et des seigneurs entretiennent un feu qui finira par embraser toute la France. La faction des femmes, dans laquelle on compte mesdames d'Elbeuf, d'Ornano et du Fargis, devient de plus en plus audacieuse; l'exil de la première a excité parmi les autres un acharnement qu'il faut réprimer. Je suis persuadé que la reine Marie ne songe qu'à me perdre, et qu'elle ne guérira jamais de cette passion. — Le duc d'Orléans, votre frère, sera de son parti tant qu'elle croira réussir, et le mal deviendra si grand qu'il ne sera plus possible d'y remédier. A la moindre maladie de votre Majesté, les mécontens pourront se saisir de votre personne, et se rendre maîtres de l'Etat, sans que « vos plus fidèles serviteurs puissent espérer une récompense, parce qu'on adore toujours le soleil levant (1).

— Les remèdes faibles irritent les grands

(1) Manuscrit du cardinal de Richelieu.

maux, ajouta le cardinal avec véhémence, mais les remèdes violens les guérissent ou les retranchent entièrement. Ainsi, il n'y faut pas toucher, ou il faut y appliquer le fer et le feu ! Chassez-moi, Sire, chassez votre ministre, sans remords, sans crainte, ou priez la reine, votre mère, de s'éloigner quelque temps de la cour où sa présence fait naître des troubles.

Profitant ensuite de la peur et de l'irrésolution du roi, Richelieu lui peignit avec de sombres couleurs la situation de la France. On ne pourrait, disait-il, faire la paix avec les puissances étrangères pendant ces divisions terribles, parce qu'elles s'en prévaudraient, et, par-là, on se verrait peut-être forcé d'abandonner les alliés de l'Etat. Il tint le même langage au sujet de Gaston d'Orléans, dont les favoris et les nombreux partisans se montreraient insatiables. Et, quant à Marie de Médicis, il la peignit si dissimulée, si vindicative, et sortie d'un pays et d'une maison où l'on par-

donnait si rarement, que la réconciliation devenait une chose impossible. (1)

— Maintenant, Sire, poursuivit Richelieu, consultez votre cœur, voyez s'il est plus avantageux pour vous, et pour la France, de m'envoyer en exil, afin de vivre en paix avec votre famille qui me hait cruellement, ou d'éloigner les seigneurs qui aigrissent votre mère. Mais il faudrait savoir si ces mécontens seraient satisfaits de ma seule retraite. Qui sait s'ils n'iraient pas plus loin, Sire? le sceptre est une puissance dont chacun voudrait s'emparer...

Louis trembla; il se sentait incapable de se faire craindre sans le despotisme du cardinal.

— La reine-mère, continua-t-il, gouvernerait plus absolument que jamais s'il n'y avait plus de frein à opposer à ses passions; il faut anéantir ses cabales, et la prier elle-même

(1) Discours, tom. III. — Le continuateur de Mézeray.

« de se retirer un peu loin de Paris, en la pri-
« vant des personnes qui lui donnent de mé-
« chans conseils. (1)

Après ces paroles et ces insinuations perfides, Louis XIII se détermina sans peine à bannir la reine-mère de sa cour.

Mais Marie de Médicis était chérie des seigneurs, des bourgeois et de toute la populace de Paris autant que le cardinal en était détesté (2). Il fallait un prétexte, celui-ci le trouva :

— Sire, dit-il, ordonnez au Parlement de s'assembler à Compiègne; vous y attirerez la reine, et, une fois là, nous la dirigerons où bon nous semblera.

— Alors, monsieur le cardinal, repartit le roi, soyez ici au point du jour et transmettez

(1) Le continuateur de Mézeray.

(2) Mém. hist. sur l'hist. de France.

Quelques historiens et plusieurs biographes ont déchiré Marie de Médicis, et le peuple, son contemporain, celui dont les affections sont ordinairement motivées sur une tout autre base que celle de l'intérêt, la chérissait comme une mère.

ces ordres. Nous partirons deux heures après le lever du soleil. Retirez-vous.

Richelieu baisa la main de Louis XIII et sortit du cabinet.

— Roger, Roger, s'écria le roi, viens me mettre au lit. Tous ces gens-là m'ont horriblement fatigué !

XXIII

La Rencontre.

— J'aimerais mieux avoir rencontré le diable que cet homme ; au moins, j'aurais pu m'en débarrasser avec la garde de mon épée, bénie par Guillaume de Tyr.

Ecbert. — Par le tombeau du Christ! La meilleure chose que tu puisses faire, c'est de communier, car cet homme était bien le diable.

(La Marquise de Charny, *le Siége d'Antioche.*)

En quittant Louis XIII, le cardinal passa dans un cabinet de travail qu'il avait au Louvre. Il se débarrassa de sa longue robe rouge et parut vêtu en élégant cavalier. Après cette

transformation, il monta en carrosse et se fit conduire jusqu'à l'hôtel Soubise, situé rue Vieille-du-Temple. Arrivé là, il congédia son cocher, puis, sortant du fourreau une dague richement damasquinée et longue d'un pied et demi, son excellence s'engouffra dans les nombreuses rues du Marais.

Le cardinal s'en allait gaiement à ses amours, débitant quelques tirades langoureuses de *Mirame* ou de ses autres tragédies ridicules, songeant aussi avec délices à la victoire qu'il venait de remporter sur l'esprit du roi. Marie de Médicis allait donc devenir enfin sa proie. Oh! comme il savourerait sa vengeance, comme il la ferait longue! Et la pauvre Marie qui préparait des chants de victoire à la France pour le lendemain!

Au coin de la rue des Francs-Bourgeois, le cardinal vit s'arrêter une chaise à porteurs. Une femme, d'une taille élevée, élégante même, quoiqu'elle fût un peu chargée d'embonpoint, en sortit et s'achemina seule le long

de la silencieuse rue. Richelieu était en belle humeur, il la suivit ; la dame tournait alors la rue des Trois-Pavillons et semblait hâter encore sa marche déjà précipitée. Richelieu arriva près d'elle en lui disant quelques fades paroles. La lune donnait à plomb sur le côté occidental où se trouvaient ces deux personnages : la dame, visiblement effrayée par la voix étrange et l'importunité du cardinal, mit promptement la clef dans la serrure d'une petite porte percée dans la mur et lui échappa ; mais la voix de cet homme l'avait pénétrée jusqu'à l'âme ; elle fixa ses yeux sur lui en tournant la tête.

Tous les deux se reconnurent :

La dame était Marie de Médicis !

Aucune parole ne fut prononcée ; et Richelieu, tout fier de cette rencontre, continua sa route avec vitesse jusqu'à la maison de Marion de Lorme. (1)

(1) Le cardinal n'était pas très heureux dans ses amours. J'ai lu

Marion attendait sans doute son illustre amant, car elle était seule, chantant, en accompagnant sa voix des sons d'une guitare, quelques petits vers que lui avait envoyés le *grand* Scudéri.

— J'en étais aux mœurs de la chevalerie, s'écria Marion dès qu'elle vit le cardinal, je me comparais aux châtelaines délaissées dans leurs castels et qui exhalaient leurs plaintes ou leur amour sur le théorbe en attendant le retour de leur chevalier. Mais, puisque le voici, au diable la guitare et les élégies, vive la joie

---

dans des mémoires contemporains, un passage assez naïf sur sa liaison avec Marion de Lorme et madame de Fruges. « Monseigneur eut quelques douces faveurs de la belle Marion et aussi de madame de Fruges, mais c'estoient des restes, et des restes de l'Espienne, de Saint-Clair et de Buckingam. — Le bon contemporain aurait pu ajouter : et les *restes* de d'Alais de Saint-Chaumont, de Porte, de Desbarreaux et d'une soixantaine d'autres seigneurs.

Vittorio Siri, dans ses Mémoires italiens, traite aussi le cardinal fort plaisamment au sujet de la passion que lui inspira la duchesse de Chevreuse. Il rapporte les mots de cette belle dame dans une lettre qu'elle écrivait à Chateauneuf, garde des sceaux, son rival. — « *Di culo fracido* » Richelieu bannit une seconde fois madame de Chevreuse, et l'on sait comment il se vengea du malheureux Chateauneuf.

et la bonne chère ! grand Richelieu, tu ne sais pas ? on m'a appelée aujourd'hui *Marion-cardinal.*

Richelieu sourit.

— Hé bien ! cela m'a fait plaisir, reprit Marion de Lorme ; c'est que je vaux quelque chose si j'enchaîne celui qui enchaîne les autres.

— De la flatterie et de l'esprit, ma petite Marion, prends garde ! dit le cardinal de Richelieu.

— Est-ce que je vous crains, moi ! répliqua la célèbre courtisane, je vous aime, voilà tout. Mais j'ai un délicieux souper qui nous attend.

Et tous deux ils passèrent dans la salle à manger, où Marion fit honneur aux flacons de vins capiteux.

— Dis-moi donc, Marion, demanda Richelieu vers la fin du repas, et s'apercevant de la joyeuse humeur de sa maîtresse, quel est l'habitant de cet hôtel situé au coin de la rue des Trois-Pavillons ?

— Un hôtel? repartit Marion. Ah! cette maison qui donne sur des jardins?

— C'est cela...

— Qu'avez-vous donc à y voir, mon petit cardinal? dit-elle avec des yeux où brillait l'ivresse.

— Les jardins m'ont paru beaux, voilà tout, et je ne sais qui l'habite.

— Au fait, comme il n'y demeure pas de femme, je peux vous le dire sans crainte.

— Eh! sans doute, ma petite Marion, ne sois pas jalouse, répartit Richelieu.

— Ce sont deux gentilshommes de mes amis qui y résident, un vieux baron qui a juré autant de fois, par je ne sais plus quelle bataille..., que j'ai dit je t'aime, à toi... et à d'autres seigneurs!... un vieux fou, qui n'a jamais parlé d'amour à une femme, et qui toute sa vie s'est fourré sous les cotillons. C'est comme vous, monseigneur de Richelieu, avec votre air grave et votre robe rouge, mais je ne vous connais pas dans ces momens-là, moi,

quoiqu'on m'appelle Marion-cardinal. Apporte donc un jour ta robe, mon cher seigneur, que je l'essaie. Ah ! la France en verrait de belles alors ! — Je ferais toutes les femmes cardinales, et moi je me ferais papesse, vrai Dieu !

— Tu jures comme un templier, Marion, dit le cardinal que ce verbiage impatientait.

— Et je bois comme un moine, s'écria-t-elle en vidant un verre de vin de Malvoisie.

— Tu n'as pas achevé l'histoire de ton vieux gentilhomme, reprit Richelieu, qui voulait à tout prix savoir quels étaient ces deux seigneurs.

— Vous croyez qu'on achève une histoire sans reprendre haleine, repartit Marion ?

> — Va-t'en en chercher, messire,
> Des historiens comme cela,
> Moi je veux chanter, boire et rire
> Entre tous les *et cætera.*
> L'histoire s'en trouve meilleure.

Ainsi, j'en étais au vieux gentilhomme qui

s'est fait le gouverneur de l'autre, et cet autre est le plus joli cavalier de la cour ; oui, il est plus beau que toi, mon petit Richelieu, mais il ne fait pas de vers, et je n'aime que les poètes. — A ta santé, cardinal !

Et la bacchante, se livrant à une gaieté folle, provoquait de plus en plus l'impatience de Richelieu.

— Si tous tes académiciens n'étaient pas de vieux barbons, reprit Marion en riant de plus belle, je me ferais couronner déesse des quarante ! mais ma foi, Chapelain sent mauvais, il porte un habit qui doit avoir appartenu à quelque sergent à verges du règne de Charles IX ; et Colletet n'a pas de rubans. J'aime mieux les gentilshommes et mon grand cardinal !

— Et le beau cavalier de la rue des Trois-Pavillons ? ajouta Richelieu en souriant.

— Il est bien en état d'aimer, ma foi, le pauvre jeune homme, si son cœur n'était déjà pris. Ne s'est-il pas avisé de se battre en duel

avec un grand coupe-jarret de marquis, un ornement de potence, qui l'a frappé traîtreusement d'un coup d'épée quand l'autre lui offrait sa merci.

— N'était-ce pas Saint-Amand? s'écria Richelieu à qui l'histoire de son parent n'était pas entièrement inconnue, et qui voyait déjà dans cette affaire une double proie.

— C'est justement le nom de son assassin.

— Mais Saint-Amand fut trouvé percé de trois coups d'épée! reprit le cardinal avec force.

—Chut, chut! dit Marion de Lorme, d'une voix éteinte par le sommeil et l'ivresse... il y a là-dessous une histoire d'ami que la belle comtesse du Fargis ne raconte pas... l'assassin aura reçu la peine du talion, et ma foi, ce n'était pas trop venger ce pauvre d'Asvélio qui...

— D'Asvélio! s'écria Richelieu en se parlant à lui-même... d'Asvélio! et il bondissait comme un tigre; Ah! c'est cet homme sur qui s'assument tant de choses. Un duel avec mon parent! Vous ne savez donc pas que le

comte de Boutteville a péri sur l'échafaud pour s'être battu avec Beuvron ? eh bien ! je vous en ferai ressouvenir, d'Asvélio ! La reine-mère l'allait visiter. Mais que peut-il donc être à Marie de Médicis ? Elle est vieille, elle a trop de pensées ambitieuses pour songer à l'amour. Il y a quelque pacte... quelque grand secret à approfondir... Je le saurai. Oh ! si le voyage du roi pouvait se retarder d'un jour ? mais non, non ! le levier a commencé l'ébranlement du colosse, il faut achever de le mettre en ruines.

Le cardinal porta ses regards sur Marion de Lorme ; elle s'était endormie, demi-morte, sous une complète ivresse.

— Laissons-la dormir, dit-il ; cela me facilitera des moyens d'évasion, et il faut qu'un espion soit attaché à cet homme jusqu'à mon retour.

Après ces paroles, Richelieu prit son épée, sa dague, et, s'enveloppant d'un ample manteau, il regagna le Louvre.

Pendant que des dangers menacent le comte

d'Asvélio, Marie de Médicis, effrayée de l'apparition du cardinal, combine dans son cœur de mère tous les moyens qui peuvent sauver Stelli. Elle sait trop bien que Louis XIII sera désormais inflexible pour les duels (1), et Saint-Amand était le parent du cardinal. Puis, que pensera le ministre de cette visite nocturne? jusqu'où ses suppositions ne peuvent-elles pas aller?

— O mon Dieu! dit Marie, inspire-moi une voie de salut pour mon enfant bien-aimé; car il serait perdu si demain.... demain, répéta-t-elle; mais c'est demain que Louis signe l'exil de cet homme cruel; que son pouvoir expire, et que je ressaisis le sceptre.... Cependant, il y a au fond de cette pensée quelque chose qui me glace... S'il me trompait encore! oh! mais cela ne se peut : il a juré sur le crucifix.

(1) Louis XIII résista aux larmes et aux prières de toute la noblesse de France prosternée à ses pieds, demandant la grâce du comte de Boutteville. Il fut décapité en 1627.

(Chateaubriand, *Annal. de l'hist. de France.*)

Après ces réflexions, Marie de Médicis parut dans l'appartement où se trouvaient réunis le vieux Rouvray, Wordester et d'Asvélio.

Comme il s'était écoulé plusieurs jours depuis le duel et que la blessure n'était pas dangereuse, d'Asvélio entrait en convalescence. A demi couché sur son lit, il jouait aux dés avec Wordester.

Les trois gentilshommes saluèrent la reine avec respect, et chacun d'eux remarqua l'altération de ses traits.

— Vous paraissez souffrir, ma.... madame, dit d'Asvélio avec une tendre sollicitude.

— Oui, en effet.... mais....

Elle arrêta ses regards sur le chevalier anglais, déguisé alors d'une autre manière. Elle ne put retenir un léger sourire en le voyant ainsi accoutré.

Il était vêtu en Feuillant.

— J'échappe à toutes les recherches, madame, lui dit-il, et je ferai encore plus pour votre cause, quand votre Majesté l'ordonnera.

— Merci, merci, noble Wordester. Comment va la comtesse? Est-elle ici?

— Non, madame; elle est pour quelque temps en Normandie avec la duchesse d'Elbeuf.

La belle comtesse était enceinte; et, pour échapper aux médisances de la cour, elle avait suivi son amie en exil.

— Messieurs, dit la reine, j'ai besoin de vos conseils: un grand danger nous menace... mais ne touchez point à la garde de votre épée, Rouvray; il n'est pas temps encore.

— Par la bataille de Coutras! madame, à défaut de tête, j'ai encore un bras.....

— Écoutez-moi. Je viens d'être rencontrée ici par le cardinal, déguisé lui-même; nul doute qu'il ira s'enquérir sur les habitans de cette maison : le duel se découvrira, bien d'autres choses peut-être, et je ne sais quel moyen....

— S'il en est ainsi, dit Wordester, il faut quitter Paris sur-le-champ.

— Quoi, fuir! s'écria Rouvray avec rage....

n'avoir jamais reculé d'un pouce devant les ennemis de la France, et se voir forcé de courir devant une maudite écrevisse !

— Elle a des serres cruelles, ajouta Marie avec douleur ; mais, sir Wordester a raison : quoique j'y eusse déjà songé, je n'osais en faire la proposition.... Mon pauvre enfant, pensa-t-elle au fond de son cœur, me séparer encore de lui !

— Allons, dit Rouvray, je vois que le moins dangereux pour nous serait de rentrer derrière mon vieux pont-levis.

— Ce serait une imprudence, repartit la reine ; Richelieu ne manquera pas d'y envoyer. Il faut aller à Lille, chez la bonne comtesse de Duras.

— Lille ! s'écria Rouvray.

— Il le faut, répéta Marie. Quant à vous, mon cher Rouvray, consentez à vous séparer un instant de Stelli : la bravoure qui vous a fait mutiler ainsi aiderait à découvrir la retraite momentanée du comte.

— Ah ! par la bataille de Coutras ! s'écria le vieillard en jetant sur son corps un regard douloureux, je n'avais jamais eu occasion de déplorer mes blessures ; mais aujourd'hui combien je regrette d'être ainsi mutilé !

— Sir Wordester, dit la reine avec sollicitude, comptant sur l'amitié qui vous unit au comte d'Asvélio, j'ai disposé de vous sans vous consulter. — Cependant, vous êtes libre.

— Il m'a sauvé la vie, madame, repartit Wordester avec chaleur, je le suivrai partout aux dépens de la mienne.

— Eh bien ! faites vos dispositions pour partir ; car une heure de retard vous perdrait peut-être.

Le chevalier anglais sortit de l'appartement, et, se faisant aider par le seul domestique du vieux gentilhomme, une chaise fut apportée jusqu'au seuil de la maison. De son côté, Rouvray fit la valise de Stelli, plaça parmi les effets une assez forte somme en or, et laissa la reine avec son fils.

Cette scène de séparation fut cruelle, déchirante. D'un côté, une mère tendre craignant pour les jours de son fils ; puis, ce fils laissant sa mère engagée dans une lutte terrible avec Richelieu, l'*esprit sanglant*, le glaive fait homme, et cette femme perdant sa meilleure et sa plus forte protection.

— Adieu, mon enfant, disait la reine, adieu ! Espérons que nous serons bientôt réunis..... et triomphans : tes désirs alors seront comblés. Je veux voir célébrer ton hymen avec Nysmi ; je veux le bénir, oui, mon fils chéri.... Adieu !

— Adieu, adieu, ma mère !

Wordester entra tout effaré dans l'appartement.

— J'ai entendu plusieurs voix dans la rue, dit-il ; un bruit d'épées se mêlait à ces voix : cependant le cardinal n'a pu avoir assez de temps pour aller au Louvre.

Ce ne peut être rien de fâcheux pour nous, reprit la reine ; le cardinal sera allé jusque

chez Marion de Lorme, où il restera quelques heures... Mais il serait prudent de s'assurer...

Wordester arma ses pistolets, et courut à la petite porte qu'il ouvrit avec précaution. A quelque distance, la clarté de la lune lui fit apercevoir un chevalier qui se défendait avec courage contre deux hommes. Le bruit qu'ils faisaient pouvait attirer les sergens du roi et nuire à la fuite de d'Asvélio. Wordester tira son épée du fourreau, et vint à la défense du gentilhomme, dont il reconnut aussitôt la voix.

— C'était le jeune Saint-Aubin.

Les assaillans s'enfuirent dès qu'ils aperçurent le chevalier anglais : celui-ci se trouva fort embarrassé de la présence du jeune homme à cette heure de crise.

— Ces coquins m'auraient fait un mauvais parti sans votre secours, mon cher seigneur, disait Saint-Aubin, et cela pour le bon plaisir de mademoiselle de Lorme. Je devais passer la

nuit chez elle, et voilà que tout à coup il lui vient une fantaisie....

— Une fantaisie de cardinal, mon cher Saint-Aubin, dit Wordester. Mais je suis aussi en amourette, et vous ne trouverez pas mauvais que je vous quitte.

— Quoi ! en amourette sous cette robe de moine ? ah ! la charmante aventure.

— Oui... Adieu.

— S'il vous plaisait de me prêter vos pistolets jusqu'à demain, dit Saint-Aubin, ils ne me seront peut-être pas inutiles pour arriver sain et sauf chez moi.

— Allons, je le veux bien ; adieu.

— Adieu. Je les remettrai à votre hôtel.

Et ils se quittèrent.

— Ce n'était rien, dit Wordester en rentrant, mais, partons.

Stelli monta dans la chaise ; et le chevalier et le domestique, soulevant les brancards, l'emportèrent jusqu'à la rue Saint-Louis, d'où ils partirent en carrosse au lever du soleil.

Marie de Médicis s'en retourna au Louvre, et à peine s'était-elle éloignée de la rue des Trois-Pavillons, que l'agent de Richelieu y arriva. Deux jours entiers cet homme rôda inutilement dans les environs.

Le lendemain matin, la reine, entendant un grand bruit dans le palais, en demanda la cause; les équipages roulaient dans les cours, les chevaux piaffaient; les écuyers, les seigneurs de la maison du roi se heurtaient dans toutes les directions. Ces apprêts de voyage inopiné firent trembler Marie; elle se présenta chez son fils, mais Louis XIII ne voulut point la recevoir.

— Je verrai ma mère à Compiègne, lui fit-il dire par un de ses gentilshommes.

Et la cour partit.

XXIV

Compiègne.

O mère! ô femme! ô reine admirable et digne d'une meilleure fortune, si les fortunes de la terre étaient quelque chose! Enfin, il faut céder à votre sort: vous avez assez soutenu l'état, qui est attaqué par une force invincible et divine; il ne reste plus désormais sinon que vous teniez ferme parmi ses ruines.

(Bossuet, *Oraisons funèbres.*)

Marie de Médicis se trouvait dans une position désespérée. Plusieurs fois elle avait en vain sollicité une entrevue secrète avec Louis XIII; l'inexorable Richelieu se trouvait toujours là,

barrière infranchissable contre qui elle devait venir se briser.

Alors, cédant à des instans de colère et de fureur, elle maudissait tout; elle s'accusait avec un repentir amer d'avoir arrêté la main qui allait frapper son ennemi; quelquefois même, oubliant la dignité de son rang, oubliant qu'elle était femme et mère, elle songeait à poignarder le cardinal; pensée toute florentine, qui lui souriait. Mais bientôt cette pensée s'évanouissait comme elle avait surgi. Marie méprisait trop Richelieu; — et les grands caractères historiques qui sont descendus jusqu'à l'assassinat, avaient pour leurs victimes une haine furieuse, et non du mépris.

Cependant le dévot et superstitieux Louis XIII avait des remords; sa conscience lui reprochait la cruauté inouie avec laquelle on le forçait à traiter sa mère. Les hommes faibles, tout en ordonnant de sanglantes missions, craignent le mal, parce qu'ils regardent au fond de leur âme; ils accomplissent leur tâche

pénible avec la même indifférence que si une main forte et bienfaisante s'était trouvée sur leur route, et l'eût semée de joie et de bonheur, au lieu de malédictions et de taches de sang !

Louis XIII n'avait donc une volonté qu'avec le plus fort. Si Marie de Médicis eût pu l'approcher à ces heures de combats entre la crainte humaine et sa conscience, le cœur de la mère aurait prévalu sur la tête politique : mais que sont les prévisions humaines comparées avec le destin !

Le roi, à l'instigation du cardinal, fit assembler son conseil étroit ; Richelieu y parla longuement, en termes injurieux pour Marie ; des délibérations furent prises, délibérations, dit le continuateur de Mézeray, par lesquelles le lâche Louis XIII *déshonorait sa mère*. Enfin, le cardinal-ministre conclut à ce que le roi quitterait Compiègne secrètement ; ce qui eut lieu, en effet, vers le milieu de la nuit du 23 février.

Richelieu resta pour accomplir son œuvre

de vengeance si cruellement méditée. Il voulait braver la reine-mère et jouir de sa douleur qui deviendrait plus poignante à mesure que sa puissance, à lui, s'accroîtrait davantage.

Huit heures du matin venaient de sonner; Marie de Médicis était à sa toilette. Elle avait pris la résolution d'aller chez le cardinal; et, de gré ou de force, pénétrer jusqu'à l'appartement du roi.

Ce fut alors que Richelieu se fit annoncer. Marie, quoique très surprise, congédia ses femmes et reçut le cardinal.

Il salua la reine avec une sorte de condescendance fière: ce salut lui coûtait; Marie le remarqua.

—D'étranges choses se passent ici, madame, dit Richelieu debout; mais bientôt j'espère que la France s'applaudira de la résolution extrême qui a été prise.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, reprit la reine avec impatience, mais néanmoins alarmée de ce début.

— Au fait, madame. Il faut lever à tout jamais les scrupules, les craintes. Le royaume est las de toutes ces guerres intestines, de ce foyer de fermentation, de ces cabales de femmes...

— Monsieur de Richelieu ! s'écria la reine en se levant : *veramente*, croyez-vous pouvoir m'insulter impunément ? Les temps n'en sont pas encore là, j'espère.

— Ecoutez-moi, madame, repartit le cardinal d'une voix irritée, je vous ai dit que le roi et le royaume étaient las de ces troubles qui nous poussent vers l'abîme ; mais ce n'est pas tout, il faut qu'un de nous deux soit sacrifié à l'autre.....

— Est-ce que je dois marcher de pair avec vous ? s'écria la reine avec hauteur ; la fille des Médicis, la Reine de France, la veuve de Henri-le-Grand, avec un Richelieu ! ! !

— Les temps sont venus, répliqua le cardinal avec non moins de hauteur.

— Etes-vous donc le maître pour parler

ainsi, monsieur? je vais avertir mon fils de ce qui se passe : retirez-vous; je vous l'ordonne.

— Pas encore, madame ; j'ai quelques ordres à vous transmettre.

— Des ordres? à moi! dit Marie de Médicis furieuse, en se pendant à la sonnette de son appartement.

Des gardes du régiment d'Estrées parurent à la porte ; la reine s'écria :

— Qu'on jette cet homme hors d'ici!

— Vous êtes prisonnière, madame, repartit Richelieu avec force; vous n'avez plus de gardes, et le roi est sur la route de Paris.

— Trahison infâme! s'écria Marie; trahison! honte éternelle sur mon fils et sur vous! Ah! quelle lâcheté! Je vous reconnais bien, monsieur le cardinal; vous faites braver les puissans hommes d'épée par des bourreaux, et les femmes, vous vous les réservez. — Oh! c'est digne de vous, monsieur de Richelieu : vous êtes grand!

— Trève d'injures, madame, reprit l'inflexible ministre; on dit que j'aime la vengeance, et.... qui sait.... si je n'ai pas de quoi la satisfaire?

— Vous?

Mais les paroles lentes et dures de Richelieu l'avaient fait frissonner; elle songea à Stelli.

— Avez-vous oublié, madame, dit le cardinal, certain duel entre le marquis de Saint-Amand et votre... et le jeune comte d'Asvélio?

— Non, je ne l'ai point oublié, car votre parent assassina lâchement le comte quand il lui offrait sa merci.

— Et cependant le marquis fut trouvé assassiné par trois coups d'épée, madame.

— Wordester l'a tué en combat singulier, s'écria-t-elle.

— Wordester? dit le cardinal avec une joie cruelle, tandis que la reine pleurait de rage de l'indiscrétion qui lui était échappée.

— Wordester? ah! c'était ce moine! il est donc vrai qu'il n'est pas mort.... Non, ma-

dame; vous essaieriez en vain de me détromper; il existe, j'en suis sûr; il paiera ses griefs, le chevalier anglais.

Les craintes maternelles revenant dans l'âme de Marie de Médicis, son courage et sa fierté l'abandonnèrent.

— Il faut, reprit Richelieu, que vous consentiez à vous éloigner de Paris, très loin : cela est nécessaire à votre sûreté et à celle de quelques autres personnes.

— D'autres! ah! ne faites pas ainsi le tigre, cardinal; ils ne sont plus en France.

— Vous vous trompez, madame : d'Asvélio est blessé; on ne peut aller qu'à petites journées....

— Au nom de la Vierge mère! s'écria la reine, ne les faites pas arrêter, car ils mourraient, je le sais, rien ne sait vous toucher. — Les hommes de votre génie n'ont pas de remords, et je ne pourrais les venger. Hélas! ils ne vous ont rien fait ces infortunés!

— Et la nuit de la fête, madame, dit Ri-

chelieu avec une feinte colère, qui donc a levé un poignard sur ma tête?

Le cardinal était resté haletant, semblant vouloir aspirer la pensée de Marie. Elle le regarda et le comprit.

— Un homme obscur, dit-elle. Le secret de la malheureuse mère s'était arrêté sur ses lèvres.

— C'était.... le comte de Soissons, avouez-le, madame.... le roi me l'a dit.

— Le roi ne le savait pas, s'écria la reine tout-à-fait rassurée.

— Qu'importe? Il faut que vous juriez de vous éloigner, madame, reprit Richelieu, ou je fais arrêter les deux chevaliers.

— Eh bien! oui, je me retirerai, j'irai à Moulins ou plus loin encore; mais qu'ils ne soient pas troublés durant leur voyage : voilà mes conditions.

— On les respectera, madame ; on fera plus : comme nous sommes alliés de l'Angleterre, on ne donnera pas de notes à l'ambassadeur.

Le cœur de la pauvre mère eut un instant de joie. — Ils sont sauvés, pensa-t-elle ; il ne sait pas la route qu'ils ont prise.

Alors, elle congédia le cardinal.

— Non, je ne partirai pas, dit la reine quand il se fut éloigné ; le misérable ! il venait pour m'arracher mon secret. Je veux rester ici, près de Paris ; il faut que je puisse encore agir et tenter un dernier effort. Le sort de d'Asvélio doit être assuré.

Marie de Médicis envoya aussitôt des ordres à Gaston d'Orléans et à plusieurs des seigneurs de son parti. Gaston, après *la journée des Dupes*, s'était retiré dans son gouvernement d'Orléans, où il semblait vouloir résider ; mais, ayant été averti que Louis XIII se dirigeait sur cette ville, il en sortit, traversa la Bourgogne, et s'arrêta à Besançon, dans la Franche-Comté.

Le roi, par le conseil de Richelieu, fit déclarer à Dijon criminels de lèse-majesté le comte de Moret, les ducs d'Elbeuf, de Rouannez et de Bellegarde, le Coigneux, Puylaurens,

Monsigot, le père Chanteloube, et les autres gentilshommes qui se trouvaient avec Gaston. (1)

Alors le duc d'Orléans envoya au Parlement une déclaration qui fut écoutée. C'était, avec le roi, le grand pouvoir législatif de la France, et les parlemens défendaient la nation contre l'oppression des rois. La magistrature fit acte de courage en ne voulant rien enregistrer sans délibération, selon l'ordre du Roi. Le cardinal, outré de cette justice qui le blessait, alla à Paris avec Louis XIII, qui envoya l'ordre à la compagnie de se rendre *à pied* au Louvre.

C'était déjà un affront.

Ensuite, le roi se fit apporter le registre, et déchira violemment la feuille où l'arrêt avait été écrit; puis, il y fit substituer l'arrêt de son conseil à lui, « par lequel on faisait défense à

(1) Le continuateur de Mézeray.
Mémoires hist. sur l'Hist. de France.
Mémoires du cardinal de Richelieu.

« la cour de Parlement de délibérer sur les « déclarations concernant les affaires d'Etat, à « peine d'interdiction des conseillers, et de « plus grandes choses encore, si on le jugeait « à propos. (1) »

Ce fut le premier coup arbitraire porté à la monarchie élective et aux *pairs du Roi*, représentés dans la personne des membres du parlement, et qui devait préparer le règne despotique et absolu de Louis XIV.

— Alors, Monsieur envoya une requête au parlement « dans laquelle il déclarait être sorti du royaume à cause de la persécution du cardinal de Richelieu, qu'il disait avoir fait une entreprise sur sa personne et sur celle de la reine-mère, pour attenter ensuite sur celle du roi et de se rendre maître de l'Etat. Il s'opposait aussi à la déclaration du roi et demandait acte de son opposition, aussi bien

(1) Arrêts du parlement.
Mémoires historiques.

que de ce qu'il se rendait partie contre le ministre ; mais le roi, par un arrêt du conseil, ordonna que cette requête serait supprimée comme calomnieuse, et fit donner encore un autre arrêt contre le procureur du duc d'Orléans qui l'avait présentée. (1) »

De son côté, Marie de Médicis ne restait pas silencieuse envers le Parlement dont elle avait déjà obtenu de si grands services. Elle lui adressa aussi une requête dans laquelle elle exposait que, sans avoir rien fait contre le roi et l'Etat, on la retenait à Compiègne sous une étroite garde. Elle accusait Richelieu de toutes les divisions du royaume, et terminait par la demande d'un acte qui lui permît de se porter dénonciatrice du cardinal-duc.

Le parlement, effrayé de la violence de Louis XIII dans l'affaire de Gaston d'Orléans, *n'osa pas méme ouvrir le paquet de la Reine* et l'envoya tout cacheté au roi.

---

(1) Le continuateur de Mézeray.

Enfin, après plusieurs mois de pourparlers infructueux, Marie de Médicis s'enfuit de Compiègne avec madame du Fargis qui l'était venu rejoindre. Elle fit avertir Vardes, gouverneur de la Capelle, place forte de la frontière de Picardie, qui promit de la recevoir.

Mais Richelieu guettait sa proie : et la Reine devint sa victime.

Le vieux seigneur de Vardes, homme tout dévoué au cardinal-duc, et qui avait été autrefois gouverneur de la Capelle, partit de Paris, et arriva dans la soirée à son ancienne résidence. Il se fit reconnaître des soldats de la garnison, de quelques notables de la ville, et, allant trouver son fils, bien accompagné, il lui ordonna de sortir sur-le-champ de la Capelle. Le jeune gentilhomme, pénétré de douleur, vint avec la comtesse de Moret et M. de Besançon au-devant de la reine pour lui offrir ses services; Marie, effrayée de cet événement imprévu, se dirigea sur Avesnes où elle s'arrêta un jour; et, craignant pour sa liberté, elle

prit la résolution d'aller à Bruxelles demander un asile aux Espagnols.

Ainsi Marie de Médicis fut forcée d'aller chercher un toit pour reposer sa tête chez les ennemis de la France! On l'accabla d'honneurs, de caresses; mais cela ne suffisait pas à son grand caractère; il lui semblait trop cruel après sa puissance si glorieuse, d'implorer les secours amers de l'étranger. Ce fut alors qu'elle entama des négociations avec son fils pour obtenir son rappel à la cour.

Richelieu régnait! !

FIN DU DEUXIÈME LIVRE.

LIVRE TROISIÈME.

XXV

Quelques Années d'Histoire.

La chronologie rapide est une chose merveilleuse pour lier ensemble les faits de l'histoire et les conceptions brillantes de l'imagination.

(Le président Hénault.)

La puissance du cardinal s'était accrue avec une rapidité effrayante ; tout pliait sous sa dénomination ; l'infortuné maréchal de Marillac, condamné par des juges prévaricateurs, venait

de porter sa tête sur l'échafaud. Cependant Richelieu, inquiet des mouvemens de Gaston qui avait traversé les Etats de Charles, duc de Lorraine, pour s'allĕr joindre à l'armée du duc de Montmorency, recrutée en Languedoc, Richelieu fit partir le roi pour l'armée, afin d'en imposer aux rebelles par sa présence.

On se dirigea d'abord sur Calais. Le sire de Valencé, gouverneur de la ville, était accusé d'avoir des intelligences avec Marie de Médicis et Gaston d'Orléans. La vérité est qu'il déplaisait au cardinal, et celui-ci, voulant dans cette place une de ses créatures, fit déposséder Valencé, et le remplaça par le marquis de Saint-Chaumont. De Calais, Louis XIII se dirigeant du côté d'Amiens, où l'attendait Anne d'Autriche, traversa la Picardie, vint en Champagne à Sainte-Menehould, et entra en Lorraine avec une armée de vingt-cinq mille hommes sous les ordres des maréchaux de la Force et Ruzé d'Effiat.

Pont-à-Mousson, Bar-le-Duc et Saint-

Mihiel se rendirent; et le duc de Lorraine fut contraint à venir s'excuser près du Roi d'avoir reçu, dans ses Etats, le duc d'Orléans révolté. On l'écouta parce que Richelieu, effrayé de l'armée qui se grossissait en Languedoc, voulait diriger Louis de ce côté.

Gaston d'Orléans publia un manifeste dans lequel il traitait le cardinal d'usurpateur, de tyran, d'ennemi du roi et de la maison royale. Il y prenait le titre de *lieutenant-général du Roi*, pour redresser les abus, et réprimer les violences de Richelieu, déclarant qu'il n'avait pris les armes que pour faire ouvrir les yeux à sa Majesté, et l'éclairer sur la conduite odieuse de son ministre. (1)

Alors le duc d'Orléans entra en France par le Bassigny et la Bourgogne, de concert avec Montmorency, qui attendait six mille Espagnols; le maréchal de Schomberg, qui venait de faire le siége de Saint-Félix-de-Caramain,

(1) Le continuateur de Mézeray.

voulut se retirer à Castelnaudary, mais l'armée de Gaston l'arrêta.

Les comtes de Moret, de Rieux et de la Feuillade donnèrent les premiers dans l'armée royale, où ils trouvèrent la mort. Le duc de Montmorency, aussi brave que le grand connétable, chargea avec *cinquante ou soixante chevaux*, croyant être suivi par Gaston et sa cavalerie, qui restèrent immobiles. Montmorency fit des prodiges de valeur; mais, à la fin, blessé de dix-sept coups d'épée, la tête fracassée d'un coup de pistolet, et son cheval ayant été tué sous lui, il fut fait prisonnier.

Gaston d'Orléans devait mourir là, ou culbuter la petite armée de Schomberg; il s'enfuit comme un lâche, avec deux ou trois cents chevaux, laissant son ami sur le champ de bataille, à la discrétion du vindicatif Richelieu.

Le roi fit offrir des avantages à son frère, que celui-ci accepta; il y stipula néanmoins la grâce du duc de Montmorency, mais cela

n'entrait pas dans les vues du cardinal. On fit le procès de Montmorency aussitôt sa guérison. Le parlement de Toulouse s'assembla; et, après de courts interrogatoires, l'infortuné Henri fut déclaré coupable de lèse-majesté, et le même jour, décapité dans la cour de l'Hôtel-de-Ville. (1)

Montmorency était le plus grand vassal de la couronne. Le cardinal de Richelieu assassinait ainsi juridiquement ou arbitrairement les pairs des rois de la race de Karle-le-Grand.

La belle comtesse du Fargis, qui avait suivi Marie de Médicis à Bruxelles, fut aussi condamnée *à avoir la tête tranchée sur un échafaud, si elle pouvait être appréhendée, pour avoir écrit des lettres au préjudice de la personne du Roi et de son Etat.* (2)

Peu de temps après, son supplice eut lieu

(1) Mémoires historiques.

(2) Mémoires du cardinal de Richelieu. Collection Petitot.

sur la place de Grève, mais seulement en effigie : les Espagnols ne livraient pas les réfugiés français à monseigneur de Richelieu.

— Voyez, madame, dit la comtesse à la reine lorsqu'elle eut appris son supplice ; sa vengeance nous poursuit partout ; non content de nous exiler, il faut qu'il nous déshonore. Oh ! pour cette fois, j'en mourrai !

On sait combien cette tendre femme était faible ; les consolations de sa souveraine furent inutiles : elle languit quelque temps, et mourut.

— Encore une victime ! s'écria la reine en lui fermant les yeux.

D'un autre côté, le comte du Fargis, nommé ambassadeur à la cour d'Espagne, se trouvant pressé par des circonstances impérieuses, préjudiciables à la France, conclut un traité qui, par son adresse, se trouva fort avantageux pour la nation ; mais il l'avait fait sans ordres du ministre, et la politique ténébreuse du cardinal n'admettait pas qu'on obtînt des succès sans qu'il les eût ordonnés. Du Fargis

fut vertement réprimandé, rappelé d'Espagne et disgracié. (1)

Cela rappelle le souvenir de ce général athénien qui culbuta l'ennemi et remporta la victoire sans y avoir été autorisé, et que la jalousie d'un supérieur fit condamner à mort, sous le misérable prétexte que le salut de la république aurait été compromis s'il eût perdu la bataille.

Quand le succès couronne une imprudence, on doit rendre grâces au dieu de la patrie et non frapper l'audacieux qui a triomphé de la fortune.

Certes, ce qu'on appelle génie dans Richelieu, disparaît dans de telles circonstances. On ne trouve plus qu'un despotisme cruel, un orgueil excessif de domination. — Est-ce du génie que de faire périr sur l'échafaud des rivaux d'amour, des hommes qui avaient eu le malheur d'être préférés par madame de Chevreuse?

(1) Manuscrit du cardinal. — Inédit.

C'est une basse vengeance, une vengeance de lazzaroni, et tel fut souvent Richelieu.

Fargis, n'ayant plus rien qui l'attachât à la France, et peut-être, ne s'y trouvant pas en sûreté, alla joindre le duc d'Orléans dans les Pays-Bas; il devint pour lui un agent très actif et lui rendit quelques services. Richelieu le fit juger par contumace et condamner.

« .... Le sieur du Fargis fut, par *jugement souverain* du sieur Laffemas (1), assisté du présidial de Troyes, condamné à être tiré à quatre chevaux et écartelé vif, pour crime de lèse-majesté, c'est-à-dire pour avoir soustrait les sujets du roi de son obéissance (2). »

Cette même année (1632) la France perdit son grand allié, Gustave-Adolphe, roi de Suède. Il fut tué à la bataille de Lutzen, au commencement de l'action, par les Impériaux; mais sa mort fut tenue si secrète, que

(1) Laffemas, intendant de Champagne, juge infâme, s'acquit le nom odieux de *bourreau du cardinal.*

(2) Mémoires de Richelieu. Collect. Petitot.

le duc Bernard de Weimar, et Kniphausen, général-major, au lieu de songer à une retraite honorable, ne pensèrent qu'à mourir ou à gagner la bataille, et rendre leur vengeance aussi mémorable que leur perte.

En effet, les Suédois firent un grand carnage des Impériaux et les poursuivirent par Lemnitz et Zwickau, jusqu'aux frontières de la Bohême. (1)

Le comte de Papenheim, général des Impériaux, et proche parent du maréchal de Bassompierre, fut tué d'un coup de mousquetade : il dit en expirant qu'il était satisfait puisque le roi de Suède était mort avant lui. Papenheim fut le plus brave et le plus heureux des capitaines de l'empereur d'Allemagne. *Cent cicatrices* attestaient sa valeur.

La mort de Gustave-Adolphe changea la politique de l'Europe.

Cependant, Gaston d'Orléans ayant appris

(1) Hist. de Suède.

à Tours la mort de Montmorency, jugea qu'il y allait de son honneur à rester davantage en France. Il se crut dégagé de ses promesses faites dans le traité de Beziers, et se rendit dans les Pays-Bas, près de l'infante Isabelle. Gaston avait un autre prétexte pour sortir du royaume. Il s'était marié avec la princesse de Lorraine, et il ne doutait pas de la colère qu'en ressentiraient le roi et le cardinal. (1)

Pour Marie de Médicis, trahie par Gaston qui avait abandonné ses intérêts dans le traité de Beziers, elle se retira à Malines, puis à Gand, où son fils vint essayer, mais en vain, de se justifier. La pauvre mère se sentant blessée au cœur, commençait à perdre courage.

---

(1) L'ambitieux Richelieu, après avoir échoué près du cardinal de Lorraine, à qui il voulait marier sa nièce, porta ses regards sur Gaston d'Orléans, héritier de la couronne, puisque Anne d'Autriche n'avait point encore d'enfans. Il songeait à lui faire épouser la Combalet !

(*Mémoires historiques.*)

« (1633) Depuis la mort du duc de Montmorency, personne n'étoit à l'abri du ressentiment de Richelieu. Ce ministre impérieux et vindicatif fit condamner aux galères perpétuelles un gentilhomme qui n'avoit commis d'autres crimes que de suivre le parti de l'héritier présomptif de la couronne. Le duc d'Elbeuf, Puylaurens, du Coudray-Montpensier et Goulas furent condamnés à mort par le même tribunal comme contumaces et criminels de lèse-majesté; ils furent exécutés en effigie à Dijon. Laffemas, l'un de ces juges qui firent mourir le maréchal de Marillac, poursuivoit criminellement à Troyes plusieurs gentilshommes fugitifs qui avoient suivi le duc d'Orléans. On lui donna commission de les juger conjointement avec le présidial en dernier ressort. Ils furent condamnés, les uns à être écartelés vifs et les autres à avoir la tête tranchée. (1) »

(1) Le continuateur de Mézeray.

La France était ensanglantée par tant d'échafauds! et pourtant Richelieu insultait à la mémoire de ses victimes en ordonnant des fêtes superbes, et en faisant jouer ses absurdes tragédies devant les seigneurs de sa cour. — Là, comme ailleurs, il imposait sa puissance et voulait des applaudissemens. Une improbation marquée aurait coûté la tête : il fallait sourire avec la mort dans le cœur.

Ailleurs, il privait la nation de ses vieux droits. Le parlement était humilié par Louis XIII ; un jour à la sollicitation de son ministre, le roi dit en sortant de l'assemblée :

— Quand je viendrai au parlement, j'entends que quatre présidens viennent me recevoir à genoux, hors la porte de la Chambre, comme cela se faisait autrefois. (1).

Ainsi Richelieu donnait à la couronne un despotisme effréné. Désormais le peuple n'avait plus de pouvoir à opposer à la puissance

(1) Histoire de Louis XIII.

de ses rois. C'était pire que le système féodal. Puis il fit ériger sa terre de Richelieu en duché-pairie. — On ne l'appela plus que le cardinal-duc.

Marie de Médicis, tombée dangereusement malade à Gand, fit demander Vautier, son médecin, que Richelieu avait fait mettre à la Bastille. Le ministre refusa durement. Les esprits de la multitude s'aigrirent contre cette ingratitude d'un homme envers celle qui fit son élévation. Le peuple fit entendre de violens murmures, mais la conquête de la Lorraine le fit taire aussitôt. Le peuple français oublia toujours ses douleurs quand on lui donna des chants de victoire.

Gaston, à l'instigation de Puylaurens, son favori, accablait sa mère de dégoûts; elle voulut se réconcilier avec le roi, et même avec Richelieu, *à quelque prix que ce fût.* Elle lui écrivit avec humilité, mais sa démarche fut infructueuse.

Des inconnus blessèrent le favori de Gaston-

d'Orléans sur les degrés du palais de Bruxelles : lassé de son exil, celui-ci engagea son maître à négocier avec Louis XIII. Ils rentrèrent en France, et Richelieu, triomphant, maria Puylaurens à une de ses parentes, la seconde fille du baron de Pont-Château.

(1635) Le Roi alla en Lorraine faire le siége de Saint-Mihiel. Adrien de Mont-Luc, comte de Carmail lui dit qu'il s'exposait trop et le pria de s'en retourner. L'avis était sage, car Jean de Wert était à une lieue de là avec six mille chevaux, tout prêt à enlever le quartier du roi. Louis XIII profita du conseil, mais Carmail, pour l'avoir donné, fut arrêté et mis à la Bastille. (1)

(1636) La guerre continuant avec les Espagnols, Richelieu demanda quatre millions au clergé. Les prélats s'assemblèrent et voulu-

(1) L'infortuné comte de Carmail était odieux à Richelieu, parce que celui-ci *le soupçonnait* d'avoir eu autrefois des intrigues avec la belle dame du Fargis.

(*Mémoires historiques.*)

rent refuser, mais Richelieu les contraignit à payer. Il fit fermer l'épargne du roi. On accabla de nouveau le peuple d'impôts, et il s'ensuivit un mécontentement général.

(1637) Les Espagnols forçaient le prince de Condé d'évacuer la Franche-Comté et de se retirer en Bourgogne. Le duc Charles assiégeait Saint-Jean-de-Laune. Leurs flottes nous tenaient en échec aux îles Sainte-Marguerite et Saint-Honorat; une autre armée de terre ravageait la Picardie, entièrement dégarnie de troupes, et prenait presque sans résistance les petites villes de la frontière. Dans cette extrémité, Richelieu, auteur de tous ces maux, fit *tenailler* et mettre à mort les gouverneurs de ces villes en les accusant de trahison.

Bientôt un petit corps d'armée, commandé par le brave comte de Soissons, vint arrêter la marche victorieuse des Espagnols; mais il était trop faible, et les ennemis passèrent la Somme. Roye se rendit, et Corbie ne put soutenir qu'un siége de huit jours.

Piccolomini et Jean de Wert, avec un corps de dix mille chevaux, poursuivaient vigoureusement le comte de Soissons; l'alarme devint générale. Les Espagnols étaient à vingt lieues de Paris !...

Ce fut alors que la haine furieuse qu'on portait à Richelieu éclata dans toute sa force. Une nouvelle ligue de Gaston, du comte de Soissons, de MM. de Guise, de Vendôme, de Bouillon, de Retz et d'Espernon se forma pour exécuter l'ancien jugement rendu contre le cardinal : les conjurés manquèrent leur coup d'une minute à Amiens.

Voyant les périls qui la menaçaient de toutes parts, la vieille nation se leva un jour en armes. La France n'a jamais en vain appelé ses fils dans les heures de crise! Comme, après les funestes batailles de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt, le peuple accourut avec ses bannières à lui, bannières sur lesquelles étaient brodées l'image de la Vierge et celle du saint patron des Métiers, criant vengeance

et demandant à aller à l'ennemi. C'étaient les échevins, ces honnêtes bourgeois qu'on appelait manans, qui vinrent amener ces recrues au Roi; et ces recrues étaient composées de leurs enfans et de leurs apprentis; puis, ils payèrent de leurs deniers les frais de la guerre. Le mépris qu'on avait pour ces braves gens aurait dû cesser beaucoup plus tôt — Le canon ayant rendu la cuirasse des chevaliers aussi inutile que le surcot de serge des artisans; mais il était écrit au ciel qu'il fallait la malheureuse et sanglante leçon historique de 1793!

Le roi avait donné rendez-vous à la nation dans la plaine de Saint-Denis. Le sixième jour, il s'y trouva plus de cinquante mille hommes. (1)

Avec cette armée, le comte de Soissons prit sa revanche sur les Espagnols; il les chassa devant lui comme un troupeau de moutons que des loups poursuivent; toutes nos villes

(1) Le continuateur de Mézeray. — Hist. de France.

furent reconquises, et l'orgueilleux Richelieu alla au camp arracher au vainqueur les honneurs du triomphe.

Il revint à Paris avec l'audace d'un conquérant, forçant le faible Louis XIII à lui payer, comme tant d'autres, un tribut d'admiration.

XXVI

L'Ambitieux.

Quand l'homme a une fois atteint le but qu'il s'était proposé, il doit passer outre. L'esprit humain n'a pas de limites.

(L. de L...)

Par une soirée de l'hiver de 1636, soirée froide et pluvieuse, un cavalier se trouvait dans une vaste chambre de l'hôtel de l'Aigle-d'Or, à Gand. — Il était assis dans un lourd

fauteuil en bois de chêne, appuyé sur une table, ou plutôt courbé sur un gros livre. Il semblait absorbé dans une méditation profonde. La page, salie à l'endroit où sa main s'était posée, faisait augurer qu'elle avait passé là bien des fois. Ce livre curieux était l'histoire de France de Guillaume du Bois Crestin, chantre de la Sainte-Chapelle sous Charles VIII et Louis XII (1). Le cavalier avait posé devant lui son épée nue, et trois fois il répéta :

— Childéric!

Cet homme avait à peine vingt-cinq ans, et déjà de nombreuses rides sillonnaient son front. Ses longs cheveux noirs, tombant sur sa figure belle encore, ne voilaient qu'à demi une large cicatrice, balafrant sa joue droite. Des chagrins amers semblaient incrustés sur cette physionomie sombre; il répéta de nouveau :

(1) Cet ouvrage, une des curiosités de la bibliographie, est divisé en *douze livres de chroniques en vers*. C'est une histoire de France que l'auteur fait remonter à la prise de Troie, et qui s'arrête à la fin de la deuxième race. Le manuscrit original est à la Bibliothèque royale. — Imp. à Paris, en 1527.

— Childéric!... les cheveux coupés et un monastère, voilà ce qu'il mérite et ce qui lui convient.

Puis, ayant entendu frapper à sa porte, il attacha son épée et alla ouvrir.

Un seigneur, vêtu à l'espagnole, se précipita dans la chambre et embrassa le cavalier.

— Dieu nous soit en aide, Wordester; je ne vous attendais plus.

— La reine-mère est prête à nous recevoir, mon ami; disposez-vous à me suivre.

— Je suis à vous, repartit le cavalier.

Et les deux gentilshommes s'éloignèrent.

Cet homme si grave, si triste, posant son épée sur l'histoire de Childéric, qui fut relégué dans un monastère, c'était Stelli, le jeune comte d'Asvélio. Pour ne pas porter les armes contre sa patrie, il était allé faire la guerre en Allemagne, et avait reçu un coup d'épée au visage à cette bataille mémorable de Lutzen, où Gustave-Adolphe fut tué. Il voulait mourir; car privé d'un nom, exilé et séparé de sa

chère Nysmi, retenue en France par le cardinal-duc, la vie lui semblait un lourd fardeau. Mais Wordester le retira de la mêlée, et, en lui faisant espérer un avenir de gloire, il l'avait conjuré de vivre.

Arrivés à la maison qui servait d'asile à Marie de Médicis, — car la reine de France était fatiguée de la pitié de l'Espagne, et la nécessité commençait à se faire sentir, — les deux gentilshommes montèrent les degrés, et entrèrent dans une petite salle très mesquinement meublée. Il ne s'y trouvait pas un seul domestique. Le chevalier anglais pria son ami de l'attendre, tandis qu'il irait prévenir le père Chanteloube qui les introduirait.

Stelli, demeuré seul, se promena à grands pas dans l'appartement; son caractère de Médicis perçait singulièrement dans les paroles qu'il laissait échapper par intervalles.

— Voilà, disait-il, le plus grand, le plus audacieux, et peut-être le plus sûr de tous les projets..... Mission sainte et réparatrice! eh

bien ! pourquoi ne l'accepterais-je pas?... et quand, après l'achèvement de l'œuvre, on peut ramasser une couronne... et la belle couronne de France ! oh ! ce serait digne du nom que je porte et digne de la patrie qui m'aurait adopté. La France doit être lasse d'échafauds !... et deux hommes seuls soutiennent la lutte, l'un par faiblesse, et l'autre par habitude du crime. Malgré sa première humiliation, le Parlement pourrait encore faire entendre sa grande voix au peuple; elle serait écoutée. Une base politique établie sur dix siècles ne se brise pas par l'arbitraire d'un instant; un royaume ne se perd point à cause d'une bataille, et les grands barons ne doivent-ils pas être poussés à une juste vengeance? Il ne faut qu'un cri de révolte pour les forcer à secouer leurs chaînes, eh bien ! je le pousserai !

Un homme, vêtu de noir, vint interrompre Stelli; c'était Chanteloube, prêtre de l'Oratoire, condamné à mort par Richelieu; il salua d'Asvélio avec respect, et le conduisit

vers la reine, qui était seule dans sa chambre.

Ce fut un bonheur presque inespéré pour Marie de Médicis, de revoir ce fils tant aimé; elle s'abandonna à son amour maternel, couvrit sa tête de caresses et de larmes causées par la joie; cela tenait du délire, car la tendresse d'une mère est une passion si grande et si forte, qu'elle n'admet pas les froids calculs de la raison.

— Mon fils, mon fils, s'écriait la reine, que je suis heureuse! tant de jours ont passé depuis notre séparation! laisse-moi encore te presser sur mon cœur, pauvre enfant; il y a si long-temps que tu me manques!

— Deux ans et plus, ma.... madame.

— Appelle-moi ta mère, mon bien-aimé; car qui sait si le destin ne nous séparera pas bientôt?

— Hélas! je le crains, ma mère.

— Et pourquoi cette crainte? dit la reine avec anxiété.

— Parce que je ne veux plus vous voir souf-

frir, s'écria-t-il ; parce qu'il est temps que l'exil de la Reine de France cesse pour le bon plaisir d'un misérable à qui vous avez donné des pouvoirs dont il s'est servi pour vous chasser ! Est-ce assez d'humiliations, ma mère ? Eh bien ! la France, cette autre mère, peut aussi cacher sa tête sous les plis de son manteau sanglant. Les larmes qu'elle versera n'égaleront pas encore les têtes de ses fils qui tombent.... Non, ma mère ! — Le temps est enfin arrivé : Louis XIII, la honte de votre sang, qui me fait rougir de ma fraternité, quoique je sois réduit à une condition obscure ; Louis XIII a assez régné....

— D'Asvélio ! s'écria la reine avec autorité, songez que Louis est aussi mon fils !

— Oui, madame, je le sais, et voyez combien il respecte les entrailles qui l'ont porté ! Celle qu'il devrait entourer de tout son amour est obligée d'aller mendier un asile à ses ennemis ! Trahie de toutes parts, ses nuits s'écoulent sans sommeil, ses jours

dans les larmes. Dans une continuelle inquiétude, elle ne sait si on ne lui réserve point le poignard ou la coupe du poison; et vous venez invoquer le nom de votre fils, madame! Allez, allez, oubliez-le; car si Dieu protège notre cause, bientôt j'effacerai son nom de la chronologie des rois. — Oui, s'écria Stelli en tirant son épée du fourreau, voilà qui remplacera les ciseaux de la première race! ma voix ira retentissante jusqu'au cœur de la grande magistrature; la haute noblesse ne restera pas insensible quand elle verra briller une épée nue, et quelque monastère, érigé en forteresse, deviendra le palais de Louis de France détrôné!

— Mais, Stelli, dit la reine, je ne ferai que changer de persécuteur: Puylaurens sera pour moi un autre Richelieu.

— Croyez-vous, reprit Stelli avec véhémence, que j'irai poser la couronne sur la tête de Gaston d'Orléans? Non, madame; la couronne de France est lourde, et Gaston tremble en face le danger.

— Mais qu'en ferais-tu, malheureux enfant, si ton entreprise réussissait? s'écria la reine.

— Je la poserais sur la mienne!

— Toi! mais tu te perds, dit Marie de Médicis en l'entourant de ses bras : ce projet est trop dangereux, et tu n'es pas le fils du roi de France.

— Je suis le fils de la Reine! et vous l'avoueriez, n'est-ce pas, ma mère, s'il le fallait?

— Hélas! dit Marie avec douleur, tu marches sur le chemin de l'échafaud.

— Ou sur celui du trône; car il est souvent le même aux jours des tempêtes politiques. Mais il faut que je vous dise adieu. L'armée espagnole est en Picardie, et je dois en profiter pour me rendre au camp de M. de Soissons. Adieu, madame et noble mère; les Etats doivent s'assembler à Paris; ce sera le dernier jour de la puissance de Richelieu!...

Cet enthousiasme ranima la vieille reine. C'était du jeune sang qui s'introduisait dans ses veines desséchées. Elle attira sur son cœur la

tête de son fils, et s'écria d'une voix forte, quoiqu'elle fût entrecoupée de larmes :

— J'ai des pressentimens qui me font croire que je ne te verrai plus. Adieu, mon étoile d'autrefois; adieu, mon d'Asvélio chéri! Rejeton obscur des illustres Médicis, pars.... pars; et je serai moins malheureuse, si tu meurs en sauvant la France.

Marie avait un instant retrouvé son grand caractère. Stelli se déroba à ces caresses maternelles qui l'amollissaient; et Wordester étant allé prendre congé de la reine-mère, les deux amis rejoignirent l'armée espagnole, qui s'apprêtait à passer la Somme.

Marie de Médicis appela son vieil astrologue Masaly, qui avait voulu partager sa mauvaise fortune.

— Eh bien! Masaly, lui dit-elle, que penses-tu de la destinée du comte d'Asvélio?

— Il y a une tache de sang dans son étoile, noble reine; mais cela n'annonce pas sa mort.

— Oh! tu veux ranimer mon âme par une

fausse espérance, Masaly; va, dis-moi tout; j'ai tant souffert, que je puis apprendre un nouveau malheur sans que le courage s'éteigne. Succombera-t-il dans la lutte?

— Non, pas dans celle-ci : la constellation est bonne; et si l'étoile reste brillante jusqu'au déclin de la lune, le cardinal-duc mourra.

— Il mourra! s'écria la reine avec une joie furieuse; il mourra, le misérable! Oh! Masaly, je te donnerai le palais de Chambord, afin que tu puisses découvrir les secrets de la science chaldéenne. Il mourra! — Laisse-moi, Masaly; j'ai besoin de repos....

Cependant Wordester et d'Asvélio arrivaient à la halte de Piccolomini, sur les bords de la Somme; ils prirent de nouveaux vêtemens, remontèrent la rivière pendant deux heures; et, quand la nuit fut venue, ils se rendirent au camp du comte de Soissons.

Louis de Bourbon fut surpris de l'arrivée de ces deux étrangers : les chagrins et les fatigues de la guerre avaient tellement agi sur la phy-

sionomie de Stelli, qu'il était méconnaissable.

— Monseigneur, dit d'Asvélio au prince, faites sortir vos gentilshommes de votre tente ; nous devons être seuls.

Le prince hésitait, car la haute taille et l'air farouche de Wordester étaient suffisans pour intimider un homme. Stelli le remarqua, et sourit :

— Mon prince, dit-il très bas, Louis de Bourbon ne doit rien craindre d'un Médicis exilé... de son ancien ami. — Je suis le comte d'Asvélio.

M. de Soissons le regarda attentivement, et lui tendit la main avec amitié.

— Je vous croyais mort empoisonné dans quelque cachot de monseigneur le cardinal, mon cher d'Asvélio.

Un instant après, ils étaient seuls dans la tente avec Wordester.

— Vous m'avez autrefois promis votre épée, mon prince, dit Stelli ; je viens aujourd'hui la réclamer.

— Elle est encore à vous comme aux jours où j'en fis la promesse, répliqua Louis de Bourbon.

— Alors, si Dieu favorise la cause des justes, elle m'aidera à remporter la victoire. Le peuple, lassé de tant d'exactions, sera enfin pour nous; la noblesse et le parlement feront cause commune, et nous déposerons le roi.

— Il y va de la tête, s'écria le comte de Soissons, en saisissant le bras de d'Asvélio avec force; oui, mais la liberté de la France est là!

— Avec le roi tombera le cardinal; c'est le plus sûr chemin pour arriver à lui.

— Et Gaston? dit le comte de Soissons.

— Nous nous servirons de lui comme d'un instrument, repartit le jeune homme; après, on le brisera peut-être comme on fait d'une chose inutile : il faut qu'il ignore tout.

— Vous avez raison, d'Asvélio, s'écria Louis de Bourbon avec enthousiasme; qu'il ignore tout, et je réponds de la victoire.

— Monseigneur, dit Wordester, il y a de l'imprudence à nommer si haut mon ami. Appelez-le monsieur le comte.

— Votre avis est sage ; car je suis ici entouré d'espions du cardinal.

Il était déjà trop tard : un petit homme, vêtu de noir, rôdait autour de la tente ; le nom de d'Asvélio le frappa. C'était un avocat nommé de Gers, attaché au cardinal comme conseiller ; il avait été envoyé au camp pour surveiller M. de Soissons ; et son artificieux maître avait eu soin de lui donner assez d'affaires pour lui procurer souvent l'entrée de la tente du prince de Bourbon.

On entendit les rideaux crier sur leurs tringles de fer et M. de Gers entra.

D'Asvélio, surpris, enfonça son large chapeau sur ses yeux et s'assit à une petite table chargée de papiers, tournant le dos au nouveau venu.

— Ha ! s'écria le prince avec ironie, voici

un des bons amis de M. le cardinal-duc; qui vous amène monsieur de Gers?

— Je vous dérange, monseigneur, dit-il d'une voix traînante en inclinant jusqu'à terre sa physionomie basse et ignoble.

— Oui, monsieur de Gers, répliqua le comte, vous nous dérangez; mais que voulez-vous?

— Monseigneur... monseigneur...

Et l'espion cherchait à découvrir la figure de d'Asvélio.

— Eh bien! êtes-vous muet? reprit le comte de Soissons; c'est une mauvaise maladie pour un avocat. Retirez-vous, monsieur, et, à l'avenir, avant d'entrer dans ma tente, ayez soin de prendre l'heure de mon bon plaisir.

— Monseigneur, je voulais vous dire que les Espagnols doivent passer la Somme après demain au point du jour : un espion est venu m'en instruire.

— J'ai des cornettes et des gentilshommes, monsieur, répliqua le comte, et je me passe

d'espions, moi; je les laisse à certains personnages dont le caractère est aussi vil que celui de leurs agens. Sortez, monsieur, je vous l'ordonne!

Et, le poussant par les épaules, il le jeta hors de sa tente.

— Si cet homme a entendu prononcer mon nom, dit Stelli, il faut que je me hâte de quitter le camp, Richelieu me ferait arrêter.

— Moi-même, je pars cette nuit, repartit le prince : Piccolomini et Jean de Wert ont une cavalerie très nombreuse, et ne pouvant leur opposer aucune résistance, je vais me replier sur Paris.

— Et c'est là qu'il faut triompher ou mourir! s'écria d'Asvélio. Adieu, mon prince, nous allons prendre les devans.

Paris était dans une agitation extrême; les notables du tiers-état, le parlement et la noblesse s'assemblaient pour secourir la patrie. On insultait dans les rues le nom du cardinal-duc; alors à Amiens. Stelli et Wordester au-

gurèrent bien de cette exaspération de la multitude.

La cour revint à Paris.

Une grande assemblée fut convoquée au Palais-de-Justice pour le surlendemain. Le roi, assisté de Richelieu, devait la présider, et les trois ordres du royaume y seraient représentés par les plus hautes sommités d'entre eux. Ce fut ce jour-là que choisit d'Asvélio.

Le soir qui le précédait, il alla seul trouver le comte de Soissons, lui confia en entier ses projets, et le décida à l'accompagner chez Gaston d'Orléans.

XXVII

Le Piége.

De ton œil le regard je voi
Dv mien aussy bien te regarde;
Mais au cueur que l'on voit par foi,
Poynt ie ne prends aultrement garde...
L'amitié semble bien petite
Quy ne chasse crainte dehors :
Tout parler réponse mérite;
Parle, ie répondray povr lors.
(*La Reine de Navarre*).

Richelieu savait par ses espions que d'Avélio était à Paris. Tous parcouraient la vaste cité, et toujours leurs recherches étaient infructueuses, le cardinal-duc ayant donné un

signalement qui ne se trouvait plus être celui du comte. Richelieu inventa mille moyens pour découvrir son dangereux et implacable ennemi, et pas un seul n'arrivait à la solution tant désirée.

Enfin il s'arrêta à sa dernière pensée, — pensée atroce, digne de son âme. D'Asvélio était l'amant bien aimé de Nysmi; celle-ci le sachant à Paris, ne résisterait point à la tentation de lui écrire, de le voir peut-être; et, plus d'une fois, on avait répandu le bruit de la mort du comte d'Asvélio.

Le cardinal-duc sourit d'une façon étrange, et monta aussitôt en carrosse pour se rendre chez madame de Combalet où demeurait Nysmi.

Il trouva les deux dames seules dans un salon, occupées d'un ouvrage de tapisserie. Mademoiselle de Miramio était entièrement vêtue de noir, ce qui la rendait plus belle encore : elle pleurait sa mère aux yeux du

monde, et dans son cœur, c'était son d'Asvélio chéri.

La jeune fille se leva à l'approche du cardinal-duc et se retira dans un petit appartement contigu. C'était l'habitude des dames de la Combalet quand elle recevait la visite de son éminence.

— Elle a de l'usage, cette petite fille, dit le cardinal à sa nièce. Mais je la crois d'un caractère plus ferme que son auguste frère ; c'est elle qui m'amène ici.

— Qu'y a-t-il donc sous jeu, monseigneur ? reprit madame de Combalet.

— La tête de celui qui vous fit insulter au château de Navarre par la reine-mère.

— Ah ! fit la Combalet avec joie.

— Il est à Paris, reprit Richelieu, j'en suis sûr, et mon armée d'espions ne peut le découvrir. Il faut que la petite le croie chez M. de Soissons, elle lui écrira ; donnez-lui un peu de liberté ; allez à Saint-Germain seule pour quel-

ques jours, s'il le faut; et deux agens actifs, attachés à ses pas, me répondront de son amant et d'elle-même.

— Voilà un plan sagement combiné, monseigneur; mais.....

Madame de Combalet avait des scrupules. Il lui semblait si épouvantable de faire servir une jeune fille à livrer la tête de son fiancé, qu'elle était presque révoltée. Les femmes les plus adonnées à la perversité ont toujours la délicatesse de leur sexe. L'homme ne pense pas ainsi.

— Je le veux, dit vivement le cardinal-duc en caressant sa moustache grise.

Puis, il radoucit sa voix, prit la main de madame de Combalet, et lui dit :

— Vous vous en trouverez bien, ma chère nièce. Conduisez-moi à votre cabinet de travail, j'ai quelques notes à écrire.

Ils passèrent dans une autre pièce, et quand la Combalet revint, elle avait perdu sa sensibilité. Elle fit appeler Nysmi.

— Reprenons notre broderie, ma chère

demoiselle ; il faut qu'elle s'achève : l'hiver approche, et je la veux sur mon lit avant le mois de janvier. Savez-vous, Nysmi, que c'est bien mal à vous de rester continuellement vêtue de noir comme une veuve de six mois. Le vicomte d'Aulnay finira par vous comparer, dans ses vers ridicules, à quelque déesse nocturne, et le nom vous en restera.

— Je ne mérite pas de chants, madame, répondit la jeune fille avec douceur ; et d'ailleurs, si cela arrivait, je ne changerais pas davantage ma manière extérieure de vivre.

— Il n'y a qu'une seule chose qui ferait disparaître la robe de velours noir, dit madame de Combalet d'un air à exciter la curiosité la moins prononcée.

— Hélas ! madame, je n'ai nulle envie de sourire, reprit Nysmi avec un soupir douloureux.

— Par exemple, ajouta madame de Combalet, toujours sur le même ton, si un amant qu'on aimait avec tendresse, et dont on a

pleuré la perte en secret, si cet amant n'était pas mort?.....

Elle s'arrêta en considérant la jeune fille : de grosses larmes roulaient dans ses yeux et se mêlaient à un sourire mélancolique; sa poitrine était oppressée, son sein se gonflait avec violence.

— Eh bien! continua la marquise, cela ne suffirait-il pas pour faire cesser un long deuil? Voyons, mon enfant, répondez-moi.

— Il vit donc! s'écria Nysmi en se jetant à genoux aux pieds de la cruelle marquise; ah! dites-moi qu'il n'est pas mort!

— Quelle exaltation! repartit madame de Combalet en souriant; voyez, et je ne vous ai nommé personne!

— Ah! s'écria Nysmi, ne me torturez pas par la plaisanterie, madame; car j'ai l'âme si abattue, que je me sens mourir!

— Eh bien! oui, mon enfant, dit la Combalet, le comte d'Asvélio existe..... il est à Paris.

— A Paris!

— Mais vous n'ignorez pas ses torts envers monseigneur le cardinal-duc, dont il a tué le parent, reprit la marquise; il y a d'autres griefs encore; mais qui sait?..... s'il voulait oublier quelque peu de sa fierté, — s'il consentait à implorer son pardon du cardinal, — une réconciliation amènerait avec elle d'heureux résultats. L'amitié de mon oncle peut conduire bien haut, et votre mariage ne rencontrerait plus d'obstacles.

— Vous croyez que le cardinal lui pardonnerait! s'écria la crédule Nysmi. Oh! s'il le savait, mon pauvre Stelli!..... Mais où est-il, madame?

— Il doit s'être logé chez M. de Soissons; là, du moins, on peut savoir sa demeure.

— Je ne lui écrirai pas, mais il saura les bonnes intentions de monseigneur de Richelieu; je le verrai, s'il le faut, car cette vie de douleurs ne peut durer plus long-temps.

Un domestique entra en ce moment, et

annonça un messager de la duchesse d'Elbeuf pour mademoiselle de Miranio. Nysmi parut excessivement surprise; madame de Combalet ne le fut pas moins ; cependant, elle lui dit :

— Recevez-le.

Le domestique introduisit un gentilhomme campagnard assez mesquinement mis. Une épaisse et longue chevelure rousse lui cachait la moitié du visage, qui semblait peu gracieux.

La marquise le regarda avec indifférence, et s'en alla retrouver Richelieu pour lui faire part du succès qu'elle avait obtenu.

Pendant que tout se réunissait pour perdre le malheureux d'Asvélio, lui, de son côté, préparait la chute du cardinal-duc. Il avait prié le prince de Bourbon de faire en sorte que toute la noblesse influente se trouvât à l'assemblée royale. — On jouait un empire.

D'Asvélio voulut aussi voir sa fiancée. Son absence du royaume datait de si loin ! Six an-

nées presque s'étaient écoulées sans qu'il eût entendu parler de cette femme qu'il aimait avec tant d'amour; il inventa une ruse, et se présenta chez madame de Combalet.

C'était lui qui se trouvait là, debout devant Nysmi, déguisé en messager de la duchesse d'Elbeuf.

— Mademoiselle, lui dit-il à voix basse en l'entraînant à l'extrémité de l'appartement, quelque parole extraordinaire que vous entendiez, ayez assez de force pour conserver votre sang-froid..... il y va de ma vie..... Le cardinal me fait chercher nuit et jour..... Chère Nysmi! mon ange! regardez-moi, je suis d'Asvélio!

Il écarta sa fausse chevelure, et découvrit entièrement ses traits.

— Toi!

D'Asvélio lui prit le bras avec force

— Pas un mot, ou je suis perdu!

— Le cardinal veut.....

— Il veut ma mort, l'arrêt est signé; mais je le préviendrai, Nysmi!

Elle lui dit en quelques paroles, son entretien avec madame de Combalet.

— Et j'allais te perdre, mon pauvre Stelli! reprit-elle avec douleur.

— Rassure-toi, dit d'Asvélio, nous sommes sauvés!

— Mais il est ici, le cardinal-duc, dans cette pièce, à côté. Il faut éviter ses regards, mon ami.

— Oui, repartit d'Asvélio, car ses yeux de lynx lui permettent de voir dans les ténèbres. Adieu, et pas d'imprudence. Madame d'Elbeuf est très malade en Normandie, elle voudrait te voir; c'est tout mon message.

Il traversait l'appartement pour sortir, quand le cardinal-duc et sa nièce revinrent, et lui barrèrent le passage.

Nysmi devint pâle comme une morte; mais elle eut un bien plus grand sujet d'alarmes,

quand elle entendit le cardinal adresser la parole à d'Asvélio :

— Vous appartenez à la duchesse d'Elbeuf, monsieur le gentilhomme ? lui dit-il.

— Oui, monseigneur, reprit d'Asvélio avec audace.

— Et comment va sa petite cour ?... et ses intrigues ?

— Tout va bien, excepté la duchesse, monseigneur ; elle est dangereusement malade.

La réponse de d'Asvélio fit frissonner Nysmi ; elle tomba sur un fauteuil.

— Dieu ait pitié de l'âme de la bonne duchesse ! dit le cardinal avec hypocrisie ; elle en a besoin pour la rémission de ses fautes.

— Elle a des amis qui prieront pour elle, reprit d'Asvélio en jetant sur Richelieu un regard farouche ; tant d'autres meurent avec des malédictions, que cela pourra lui être efficace.

Et, saluant gauchement, il sortit.

— Voilà un rustre dont l'esprit, je crois, veut s'essayer à l'épigramme, dit le cardinal

en riant; c'est un mal élevé qui pourrait devenir dangereux en le poussant au fanatisme, et en le faisant homme de cour; mais je sais bon gré à madame d'Elbeuf d'avoir choisi pour messager un si disgracieux personnage. Cela montre qu'elle ne veut pas séduire les belles dames à qui elle envoie des lettres. Ce grossier manant est agréable comme les seigneurs de la suite de l'envoyé de Suède. Ne trouvez-vous pas, ma nièce? Adieu, je vais au conseil du Roi; partez pour Saint-Germain.

Ce manant, que Richelieu trouvait si gauche et si ridicule, s'apprêtait à l'envoyer à l'échafaud!...

XXVIII

L'Accusateur.

Le châtiment d'un particulier fait souvent un exemple utile au repos de l'état, et affermit l'autorité du prince ; mais trop de sang répandu, surtout si c'est un sang illustre, est un spectacle qui fait horreur, qui révolte plus qu'il n'intimide, et qui au lieu de faire respecter l'autorité, la fait haïr comme une tyrannie.

(Le P. D'ORLÉANS, jésuite, *Histoire des Révolutions d'Angleterre.*)

RICHELIEU ne s'était pas trompé. Dès que madame de Combalet eut quitté son hôtel, l'imprudente et malheureuse Nysmi, ne songeant qu'à son amour, écrivit au fils de Marie

la liberté dont elle jouissait. Il avait tant souffert, son noble d'Asvélio ! il avait eu tant de dangers à redouter, qu'elle croyait ses consolations d'amante et de jeune fille nécessaires pour retremper son courage.

D'Asvélio, aussi imprudent que sa fiancée, se rendit à l'hôtel Combalet deux heures avant l'assemblée des États. Il était toujours vêtu en gentilhomme campagnard. L'entrevue des jeunes gens fut douce et pleine de bonheur :

— Encore quelque temps, disait Stelli, et l'adversité finira pour nous; un prêtre bénira notre union, et, alors, quittant la France, nous irons chercher une famille sur un sol étranger; car il n'y a pas de patrie là où ne dorment point nos pères! où les lèvres d'une mère ne se posent pas sur notre front à l'heure de la prière du soir!... Et moi, j'ai retrouvé ma mère, Nymai, et l'infortunée sent ses peines s'accroître davantage encore depuis que je me suis séparé d'elle.

— Tu as retrouvé ta mère? s'écria Nysmi avec surprise et curiosité.

— Oui, mon amie; mais l'heure n'est pas venue pour qu'un secret aussi grand te soit révélé.

Pendant la conversation des jeunes amans, un des espions de Richelieu courait en toute hâte au Palais-Cardinal. Il se fit annoncer au maître, enfermé dans son cabinet :

— Qu'on l'introduise à l'instant même, s'écria le ministre, avide de vengeance.

L'espion parut, dépeignit d'Asvélio, et raconta ce qu'il avait vu.

— Encore ce rustre, pensa Richelieu dont les soupçons s'éveillaient; mais cependant comment croire à cette transformation si extraordinaire? Cinq années d'exil ne rendent pas un homme méconnaissable... ce d'Asvelio si beau, si brillant à cette fête du Roi où je faillis devenir sa victime... Oh! je n'ai rien oublié des détails: vous avez dû vous en apercevoir, messeigneurs les nobles; j'ai largement éclairci vos listes de

conjurés, et prenez garde, monsieur de Soissons, car je tiens votre agent; vous aussi, Marie, ce gentilhomme est attaché à votre cause par quelque grand secret; et... l'échafaud ne se dressera pas deux fois! — Il faut arrêter ce rustre de gentilhomme, s'écria le cardinal-duc à voix haute, en s'adressant à l'espion; qu'on me l'amène sur-le-champ!

L'espion sortit, et courut au Marais avec la rapidité de l'éclair....

En se rendant à la sollicitude de Nysmi, d'Asvélio n'avait pas la pensée de s'arrêter long-temps à l'hôtel Combalet; il devait jouer sa tête à l'assemblée des Etats, et l'heure du grand drame approchait. Le jeune comte se déroba aux caresses de mademoiselle de Miranio, et regagna le palais du prince de Bourbon.

Le deuxième espion du cardinal ne voyant pas revenir son compagnon, suivit de loin d'Asvélio, et le vit entrer chez M. de Soissons. Mais la situation devenait embarrassante : s'il

se résignait à aller avertir le cardinal-duc, d'Asvélio pouvait sortir pendant cette heure; s'il restait, Richelieu serait courroucé de n'être point instruit. Le misérable mettait son imagination à la torture, et pas un seul expédient ne surgissait. Bientôt cependant, sa figure plate et ignoble s'anima d'un sourire indéfinissable; involontairement, il porta la main à son pourpoint usé, croyant déjà sentir palpables les pistoles promises pour l'arrestation du comte; il avait aperçu un sien compagnon.

C'était de Gers qui longeait le mur des jardins de M. de Soissons.

Les deux agens s'entendirent en un instant; le premier, plus alerte que le petit de Gers, après lui avoir décrit rapidement l'épaisse chevelure rouge et l'air gauche du campagnard, s'éloigna dans la direction du Palais-Cardinal.

Richelieu venait de partir pour le Louvre.

L'espion l'y suivit, et trouva moyen de parvenir jusqu'à lui. La surprise du cardinal fut

extrême en apprenant que le messager de madame d'Elbeuf, ce rustre, était allé chez M. de Soissons; il se rappela les réponses hardies de d'Asvélio, son air gauche quelque peu affecté, sa tournure grotesque... tout à coup, on le vit se recueillir; puis, un instant après, il frappa du pied la terre, et s'écria :

— C'était lui! et je l'ai laissé s'échapper. Oui, c'était lui... un autre n'aurait pu être si insolent!

— Gricard, dit-il en s'adressant à l'homme, tenez, voici un ordre ! un sergent des hallebardiers de mon escorte vous suivra avec dix soldats jusque chez M. de Soissons. J'autorise de Gers à faire arrêter le comte d'Asvélio; allez en grande hâte, et ramenez le prisonnier au Louvre.

— Mais, monseigneur, repartit Gricard, si M. de Soissons refusait de le livrer.

— L'ordre est signé de ma main, il obéira !

Richelieu se rendit alors auprès de Louis XIII

qui se disposait à partir pour l'assemblée des Etats.

— Vous avez l'air tout joyeux, monsieur le cardinal, dit le roi à son ministre; comptez-vous donc tant sur la bonne volonté des manans et des échevins de notre bonne ville de Paris à délier leurs bourses; ou bien, messieurs nos gentilshommes sont-ils déjà prêts à former un corps d'armée?

— Je suis fâché, Sire, reprit le cardinal, d'avoir à détruire d'aussi flatteuses espérances; mais il ne s'agit rien de tout cela. Un des plus grands ennemis de votre Majesté, — c'est en même temps dire le mien, — un conspirateur redoutable, un des agens de la Reine Marie, qui s'est allé battre contre les Suédois nos alliés, peut-être aussi dans l'armée espagnole contre les troupes royales: eh bien! cet homme va tomber en mon pouvoir.

— Quel est-il? demanda le Roi avec assez d'insouciance.

— C'est ce gentilhomme de la reine-mère

qui se faisait appeler autrefois le comte d'Asvélio.

— Je n'ai nul souvenir de ce nom, dit Louis XIII.

— C'est ce jeune Seigneur, reprit le cardinal-duc, que votre Majesté trouva si accompli lors de cette fête splendide que vous donnâtes au Louvre..... quelques jours avant le voyage de Compiègne, ajouta Richelieu d'une voix embarrassée.

— Ah! dit le roi, oui, je me le rappelle; un charmant cavalier; une physionomie italienne; un œil plein de feu; j'aurais aimé ce jeune homme s'il fût resté à la cour. Que vous a-t-il donc fait, monsieur le cardinal pour que vous sembliez si jaloux de sa présence à Paris?

— Ce qu'il m'a fait! s'écria le vindicatif ministre s'abandonnant à son caractère cruel, il a levé le poignard sur ma tête, je l'ai su. Il a conspiré contre moi; et, méprisant les édits rendus par votre Majesté, il a provoqué

et tué en duel le marquis de Saint-Amand, un des membres de ma famille. — Voilà ce qu'il m'a fait, Sire : n'en est-ce pas assez ?

— Il y a bien long-temps de cela, dit le Roi avec indifférence.

— Et qu'importe ! Sire, reprit le cardinal, le temps qui s'écoule n'efface pas le sang du crime ! cet homme va paraître devant vous.

Après un instant de silence, Louis XIII, cruellement obsédé par les nombreuses vengeances de Richelieu, se tourna vers lui, et témoigna le désir de se rendre à l'assemblée des Etats.

— Voici l'heure, monsieur le cardinal.

— Mais, Sire, répliqua le ministre qui voulait être sûr de l'arrestation de sa malheureuse victime, les bourgeois et les manans sont faits pour attendre votre Majesté ; quant à la noblesse, je me charge d'étouffer ses murmures en admettant qu'elle y songe. Dans les circonstances présentes, plus vous les accablerez de dédains, plus ils se mettront à genoux.

Le pauvre roi ne répondit pas, et il alla se placer à une fenêtre, regardant son cortége de gentilshommes qui l'attendait avec impatience. Les chevaux piaffaient; la foule de peuple était là, curieuse, se refoulant l'une sur l'autre, criant, hurlant :

— Vive le Roi !

Au plus fort de ses misères le peuple a encore des cris de joies; et l'apparat monarchique de ces temps avait assez de prestige pour faire oublier l'adversité du moment.

Louis XIII revint vers Richelieu, et, s'avançant vers la porte, il lui dit :

— Je ne resterai pas davantage, monsieur le cardinal; un Roi de France n'est pas maître de toutes les heures du jour. — Vous ferez aussi bien arrêter ce jeune homme après l'assemblée;... vous l'admettrez près de nous; je le désire.

Alors Louis XIII sortit.

— Maintenant, qu'importe, pensa Riche-

lieu en suivant le roi, de Gers ne peut tarder à venir.

Et ils se rendirent au Parlement.

Pendant que l'heureux cardinal s'abandonne à ses sanglans projets, et qu'il les voit presque réalisés, une scène étrange se passe à l'hôtel de Soissons.

Le comte d'Asvélio, après s'être débarrassé de son costume de campagnard et de sa fausse chevelure rousse, revêtit un pourpoint brun assez simple et un manteau sans broderies. Il fit tomber ses beaux cheveux noirs sur ses épaules; et, reprenant son air grave et noble, il eût été difficile à un espion de reconnaître sur ces traits fatigués et tristes, l'étroite et idiote figure du messager de madame d'Elbeuf.

Le carrosse de Louis de Bourbon était disposé dans la cour de l'hôtel : le jeune prince, Wordester, d'Asvélio et deux autres grands seigneurs des amis de Louis descendaient l'escalier à l'instant où de Gers, l'espion Gricard et les hallebardiers se présentèrent.

Wordester et le prince de Bourbon pâlirent ; l'agent de Richelieu exhiba son ordre d'arrestation.

— M. le comte d'Asvélio, dit Gricard, en s'adressant à Stelli qui atteignait le péristyle : Est-il ici ?

— Je ne le connais pas, repartit le jeune cavalier avec le plus grand sang-froid ; adressez-vous à M. de Soissons.

L'espion alla droit à Louis de Bourbon, entièrement rassuré, ainsi que Wordester, par la présence d'esprit de d'Asvélio. — De Gers, qui craignait le prince, se tenait à l'écart, tandis que Stelli se dirigeait vers le carrosse.

Après quelques paroles destinées à décrire le signalement de l'agent de madame d'Elbeuf, Gricard s'inclina respectueusement devant M. de Soissons, en lui disant :

— Mon prince, monseigneur le cardinal-duc est désespéré, ainsi que moi, mon très honoré prince, de ce qui arrive aujourd'hui ; mais il y a du danger à renfermer un ennemi du Roi

dans sa maison, et je suis forcé de faire des perquisitions partout dans l'hôtel : ainsi ne m'en gardez pas rancune ; mais il faut que je ramène mort ou vif à monseigneur le cardinal-duc, cet homme qui se dit comte d'Asvélio.

— M. de Richelieu, repartit Henri de Bourbon, ne devrait pas me faire un pareil affront ; il sait bien que je suis trop ami de mon roi pour protéger ceux qui veulent sa perte ; cependant, pour lui montrer combien j'ai de déférence à ses moindres désirs, je consens à ce que vous fassiez les recherches qu'il a ordonnées ; mais vous les ferez seul avec vos gens : mon devoir m'appelle, ainsi que ces gentilshommes, à l'assemblée des Etats.

— O mon prince, repartit l'espion en se baissant jusqu'à terre ; allez, monseigneur ; voilà douze hallebardiers qui suffiront, car je le reconnaîtrais entre mille ce comte d'Asvélio.

Louis de Bourbon, Stelli et les autres seigneurs montèrent dans le carrosse, tandis que

Gricard, après avoir fait fermer sur eux les portes de l'hôtel, plaça deux hallebardiers en sentinelle, et commença ses inutiles perquisitions.

— Mettez la main sur mon cœur, disait le prince à d'Asvélio, il bat, comme si vous nous eussiez été enlevé.

D'Asvélio sourit avec tristesse, et lui répondit :

— Le mien est tranquille : j'ai de plus grands dangers à courir.

— J'espère que vous allez quitter Paris sur-le-champ, dit le comte de Charny. Vous le voyez, votre tête est menacée !

— Je la jouerai aujourd'hui, monsieur, reprit froidement d'Asvélio.

Le carrosse s'arrêta devant une maison d'assez mince apparence, au coin de la rue de Bétisy ; les seigneurs descendirent, et furent introduits dans une grande salle, au premier étage. — Un jeune homme s'y trouvait ; c'était le page de Gaston d'Orléans.

La veille au soir, le prince avait indiqué cette maison, habitée par une dame qui lui était toute dévouée, comme lieu sûr de rendez-vous. Le page, instruit par Gaston, pria les seigneurs d'attendre quelques instans, et invita le comte d'Asvélio à le suivre. Ils traversèrent plusieurs salles de l'appartement : arrivés à un petit boudoir orné avec toute l'élégance de cette belle époque artistique, le page s'arrêta :

— Entrez ici, monsieur le comte, lui dit-il; je vais aller avertir monseigneur.

D'Asvélio, resté seul, descendit jusqu'aux derniers replis de son âme, mesurant sa force avec audace et cherchant à l'harmoniser avec sa situation présente, situation terrible, épouvantable, et pourtant qui lui semblait belle.

— Dans une heure, pensait-il, j'aurai arraché ma mère à son exil, à ses tortures inouies! L'abîme creusé par son impitoyable persécuteur se refermera après l'avoir englouti. — La

clémence dégénère en faiblesse quand il s'agit d'un grand criminel : il vaut mieux encourir le blâme de sa mort que de s'exposer de nouveau à sa vengeance. — Cela fait, que ferai-je? Il ne faut pas être embarrassé de sa victoire. Après une lutte sanglante, l'abandon du succès peut provoquer d'aussi sanglantes réactions.... Eh bien! je poursuivrai ma mission de réparateur; la noblesse et le clergé seconderont mes efforts : si cependant ils allaient trembler... oh! cela est impossible. — Et d'ailleurs, une couronne peut suffire à l'enjeu d'une tête! et la couronne de France!!... une couronne... à moi!... Mais qui suis-je? Une nation veut des garanties quand elle se livre, et je n'ai pas même un nom à lui donner! Toujours cet obstacle invincible! toujours cet horrible préjugé quand il s'agit des événemens de ma vie; et un seul homme s'est posé devant moi comme s'il était envoyé du ciel pour me disputer ma part de joie et de gloire!

L'ardent et ambitieux cavalier se leva, et arrêta ses regards sur une admirable bataille de Salvator.

— Eh bien ! s'écria-t-il, l'épée brisera le préjugé qui pèse sur ma destinée ; oui, quand j'aurai accompli mon audacieuse entreprise, j'apporterai à la France un gage de sécurité pour son avenir. Mes conseils ont fait gagner deux batailles aux Impériaux d'Allemagne ; Dieu m'aidera à sauver la patrie du joug des Espagnols ! Alors qui oserait s'opposer à la fortune du général victorieux ? Dioclétien et Maximien étaient fils d'affranchis. Un des Constantins d'Occident, qui fut empereur, avait été soldat de cohorte. — Le génie n'a pas d'ancêtres ; l'honneur et la probité sont moins rares sous le chaume que l'infamie sous la pourpre. — Et le diamant qu'on arrache à la fange devient brillant comme les astres du ciel !

L'entrée subite du duc d'Orléans vint arrêter cet élan orgueilleux ; le timide Gaston, en examinant l'expression farouche des traits de

d'Asvélio, se repentit presque d'avoir consenti à se trouver seul avec lui.

— Je ne puis rester que peu d'instans avec vous, monsieur le comte, dit le prince en abaissant ses grands yeux bleus vers la tapisserie; dites-moi en quoi je puis vous être utile, afin que je me rende ensuite à l'assemblée des Etats?

— Monseigneur, repartit d'Asvélio, mon audience sera courte; il suffit de quelques paroles. — Je ne vous parlerai pas du malheur que Richelieu fait peser sur la France; il n'est besoin que de lever les yeux; le tableau est, hélas! assez effrayant. Mais le drame va s'achever.

—Vous conspirez donc encore? s'écria Gaston avec épouvante.

— Oui, monseigneur; mais, cette fois, je conspire seul. Quand l'égoïsme ne souille pas le cœur d'un conjuré, il ne jette le poignard qu'après la victoire ou au pied de l'échafaud.

— Et.... vous luttez seul contre le cardinal-duc? dit Gaston un peu rassuré.

— Seul.

— Vous espérez donc le renverser, monsieur le comte?

— Demain il sera chargé de fers dans la Bastille.

— Ah! fit Gaston, et, — que de gens vous devront des éloges et du bonheur! Moi-même, dit-il à mi-voix avec un sourire encourageant, je serai le premier à payer la dette de la France.

— Je vous remercie, monseigneur, dit d'Asvélio; mais l'heure approche; daignez m'écouter: Je suis proscrit, condamné à mort, exposé à la vengeance de Richelieu; c'est une vie de tortures qu'il m'est impossible de supporter plus long-temps. Une seule chance de salut s'est offerte; je dois l'aller chercher en plein Parlement; mais il me faut une protection puissante pour me soustraire au danger si

j'échouais, et je suis venu implorer la vôtre, monseigneur.

— Que me dites-vous là? s'écria le prince effrayé du service réclamé par d'Asvélio, vous n'y songez pas, monsieur le comte; je ne suis nullement puissant. En vérité, vous vous abusez; la France n'est ni si abattue, ni si malheureuse que vous vous l'imaginez.

— Voulez-vous donc voir les Espagnols brûler Paris? s'écria d'Asvélio avec colère : voulez-vous voir violer vos femmes, vos filles, et vendre vos seigneuries pour vous racheter?... Ah! la France n'est pas malheureuse! Et qui donc respire librement sous le monstre qui nous opprime? Vous-même prince, fils de Henri-le-Grand et frère du Roi, vous tremblez à son nom seul; et pourtant vos griefs sont assez patens!

— Mais.... non, monsieur; il faut que je vous quitte.

— Ecoutez-moi, monseigneur; vous devez plus qu'aucun autre aider à ma vengeance;

car vous avez aussi à réclamer le prix du sang. La duchesse de Montpensier, votre première femme, eh bien! elle a été empoisonnée par le cardinal... oui, vous dis-je, empoisonnée! Et si, au lieu d'une fille, elle eût mis au monde un fils, vous n'auriez pas aujourd'hui un rejeton vivant pour perpétuer votre noble lignée.

— Ce que vous dites est affreux! s'écria Gaston en quittant son fauteuil.

— Je vous dis la vérité; mais ce n'est pas tout encore; il a privé votre auguste mère de son douaire; sa grande âme se consume et s'éteint chaque jour dans l'exil; il faut que son affliction ait enfin un terme. — Voulez-vous protéger ma retraite, prince? je veux éclairer le roi.

— Vous vous perdrez, malheureux jeune homme, repartit Gaston à moitié vaincu par la haine qu'il portait secrètement au cardinal, et par l'infortune de Marie de Médicis.

— Ne craignez point pour ma vie, reprit d'Asvélio; mais, s'il faut invoquer tous mes

droits à votre affection, eh bien ! je les invoquerai ; des liens arcanes nous unissent ; le même sang coule dans nos veines ; nos visages ont des traits de ressemblance ; seulement, je suis obscur et vous êtes puissant. — Je suis le fils de Marie de Médicis.

— Vous ! ! !

— Oui, prince ; et personne ne songe à déshonorer sa mère ! Jurez-moi donc protection en son nom et à sa prochaine délivrance.

Le comte de Soissons entra dans le cabinet.

— Joignez-vous à moi, Louis, s'écria d'Asvélio en l'apercevant ; il me faut une parole, et monseigneur me la refuse.

— Non, dit le duc d'Orléans avec enthousiasme, subjugué par le comte, ensevelissez au fond de votre cœur le secret que vous venez de me révéler, et, si besoin est, je tirerai pour vous mon épée du fourreau.

— Dieu nous soit en aide ! s'écria Stelli ; et la France, par mes mains, brisera ses lourdes chaînes.

Alors ils se séparèrent et se rendirent immédiatement au Palais de Justice.

Le cardinal-duc était dans une disposition d'âme difficile à décrire. Sa pensée lui montrait d'Asvélio traîné à sa barre par de nombreux satellites, tandis que, d'un autre côté, son éloquence venait d'arracher aux échevins de Paris un subside extraordinaire de vingt mille écus. Il souriait, en s'entretenant avec Louis XIII, quand Gaston d'Orléans, les comtes de Soissons, de Charny et d'Asvélio entrèrent dans l'immense salle. Le comte de Soissons et plusieurs de ses gentilshommes restèrent près le portique, pendant que l'audacieux conspirateur s'avançait d'un pas rapide et assuré jusqu'aux marches du trône.

— Justice ! justice, Sire, s'écria d'Asvélio d'une voix retentissante, en inclinant sa tête. Au nom de votre mère offensée, justice !

Ces paroles semblèrent un violent coup de foudre. Richelieu devint d'une pâleur extrême ; la physionomie de Louis XIII se bou-

leversa ; les seigneurs et le parlement s'agitèrent d'une façon étrange sur leurs fauteuils ; ceux qui étaient debout sous les derniers arceaux se refoulèrent l'un sur l'autre, et firent entendre un murmure semblable à ces lointains mugissemens de la mer aux heures de la tempête.

C'était la première fois, depuis sept ou huit années, qu'on avait osé invoquer le nom de la reine en présence de Richelieu.

— Il est temps enfin, reprit d'Asvélio d'une voix plus solennelle, il est temps de vous éclairer, Sire ! l'heure est venue où le courage doit éclater ; l'heure est venue où vous devez écouter la voix de la France !... Les sanglots et les plaintes de l'exil ont traversé le royaume ; votre auguste mère, Sire, repoussée par l'Angleterre et l'Espagne, languit sur un sol étranger ! — Courbée sous une misère affreuse, la grande Reine de France, dont la voix éloquente a fait tressaillir ces voûtes, meurt de faim à Cologne !....

L'agitation s'accrut davantage encore ; Richelieu, tremblant, l'œil hagard, donnait des signes d'impatience et de terreur.

— Oui, Sire, poursuivit d'Asvélio avec force, votre mère meurt de faim et de douleur ; privée de tout, elle implore la justice de son fils, elle implore des secours comme une mendiante..... Et moi, moi, son gentilhomme, je crie vengeance sur Richelieu !

Il releva sa tête avec audace, et le cardinal-duc le reconnut.

— Les misérables l'ont laissé s'échapper ! pensa-t-il en frissonnant.

Louis XIII, soit qu'il sentît la justice des paroles de d'Asvélio, soit qu'il eût honte, aux yeux de la grande noblesse de France, de sa conduite envers sa mère, tenait ses regards baissés, et ressemblait non à un roi, mais à un accusé en présence de ses juges.

D'Asvélio puisa dans cette perplexité un nouveau courage ; il continua ainsi :

— Eh bien ! Sire, attendrez-vous pour oser devenir maître, que le dernier grand baron de l'Etat vienne ensanglanter votre manteau royal ? Attendrez-vous que le peuple accoure avec ses haines furieuses, mais justes, vous demander compte du sang des fils de la patrie, versé par les bourreaux du cardinal ? Croyez-vous qu'il n'ait pas eu assez de victimes ? Les d'Ancre ont ouvert sa liste de deuil ! l'échafaud s'est successivement dressé pour les Marillac, pour les Montmorency. Les gouverneurs de Corbie et de la Capelle ont été tenaillés comme Ravaillac ! Puylaurens a péri dans les prisons de Vincennes. L'infortuné maréchal d'Ornano est mort empoisonné à la Bastille ! — j'en ai la preuve ! — Et la malheureuse comtesse du Fargis, une femme ! que lui avait-elle fait pour être exécutée en Grève ?.....

Richelieu tremblait, ses dents claquaient; il fit signe à son capitaine des gardes d'arrêter d'Asvélio. M. de Soissons s'en aperçut, et,

tirant de son pourpoint un poignard, il dit au capitaine, qui se disposait à sortir :

— Si vous faites un pas, vous êtes mort !

— Sire, dit Richelieu d'une voix éteinte, il faut faire arrêter cet homme.....

— Je n'ai pas tout dit à Votre Majesté, s'écria d'Asvélio avec fureur; je ne vous ai pas dit combien il se joue de vous, combien il vous trompe ! je ne vous ai pas dit qu'il a fait empoisonner la duchesse d'Orléans, pour faire entrer dans le lit de votre frère, sa nièce à lui, une femme perdue, une courtisane, la Combalet !... je ne vous ai pas dit les tortures qu'il a fait endurer à Saint-Preuil, son malheureux ami. — Ce n'est pas tout encore, Sire ! le marquis d'Asley, votre allié, cet Italien généreux qui s'est dévoué corps et biens pour votre cause, il l'a fait assassiner d'un coup de pistolet dans sa tente ! et le comte du Rouvrey a été frappé par derrière d'un coup de poignard au milieu de son camp, parce qu'il avait

refusé d'exécuter un ordre inique. — Voilà l'homme qui gouverne la France!.....

Louis XIII se leva de son fauteuil; ses jambes chancelaient sous lui, sa figure était livide, il avait la bouche ouverte, presque béante; il se tourna vers Richelieu en s'écriant :

— Mais, monsieur le cardinal, vous m'aviez dit que le marquis d'Asley et Rouvrey étaient morts à la tête de mes armées d'Italie en combattant glorieusement pour la France!... Vous me trompiez donc, monsieur de Richelieu?

Il se fit un instant de silence effrayant; les seigneurs, joyeux au fond de l'âme, attendaient la chute du grand persécuteur; cet instant de transition rendit à Richelieu tout son sang-froid.

— Est-il possible, Sire, dit-il à Louis XIII, que Votre Majesté puisse ajouter foi à de semblables calomnies? Où donc sont les preuves de ce que cet imposteur avance? en sommes-nous revenus à ces temps de calamités où la voix salariée d'un accusateur infâme suffisait

pour provoquer l'exil ou la mort d'un homme? N'ai-je donc point assez rendu de services à votre cause royale? et si quelquefois la hache du bourreau s'est levée, je le déplorais bien amèrement au fond de mon cœur; mais c'est qu'il y allait de l'honneur et du salut de la France! Eh bien! Sire, le mensonge, dans la bouche d'un aventurier, sera-t-il plus puissant que la parole d'un vieux serviteur? Ce serait une preuve de faiblesse que les Rois de France vos ancêtres n'ont jamais eue, et que vous, leur rejeton illustre, n'aurez jamais!

— Non sans doute, monsieur de Richelieu, dit le Roi à demi vaincu en se rasseyant.

Et quelques paroles du ministre achevèrent de convaincre le faible Louis.

Alors, Richelieu dit à voix haute, avec autorité, en se tournant vers les seigneurs :

— Qu'on arrête cet homme!

Stelli se recula vers l'estrade des présidens du parlement, et dégaîna son épée, résolu à

— Fuyons ! prenons la route de Picardie, s'écria le chevalier Anglais.

Et ils partirent avec la vitesse de l'éclair.

Les paroles audacieuses de d'Asvélio avaient tellement frappé les esprits de stupeur, et l'entrée de Wordester avait été si prompte, qu'on ne s'opposa point à leur fuite; la foule se referma sur eux dès qu'ils furent sortis de la salle des Etats; de violentes rumeurs éclatèrent de toutes parts, et l'on entendit bientôt la voix perçante de Richelieu :

— C'est un crime de lèse-majesté! disait-il; insulter ainsi le Roi de France au milieu de sa noblesse!..... Qu'on ferme aussitôt les portes de Paris! Hallebardiers, courez par la ville; et vous, monsieur d'Alais, prenez mes chevau-légers, et ramenez ce misérable mort ou vif!

Mais la foule encombrait tellement les issues, qu'il fallut plus d'un quart d'heure à d'Alais pour arriver au quai, d'où il partit à

franc étrier, avec vingt cavaliers, à la poursuite des deux infortunés fugitifs.

Richelieu, furieux, mit tout en œuvre pour exaspérer Louis XIII presque anéanti par cette scène violente; aussi, les pauvres échevins, les magistrats du tiers-état, et jusqu'à la noblesse, tremblans, accablés sous le courroux du cardinal, accédèrent sans hésiter aux concessions onéreuses qu'il leur imposa.

XXIX

Le Péril.

A cheval, à cheval, cavaliers! d'immenses flots de poussière s'élèvent sur la crête du mont. Caressez les crinières de vos nobles coursiers, car, semblable au tourbillon qui ravage les campagnes, Mazel-Kébir et ses maures sortent de Cordova!

(La marquise de Charny, *les Rivaux.*)

Wordester et d'Asvélio allèrent, d'une course rapide, jusqu'à une distance peu éloignée de Senlis. La nuit approchait; et, comme la forêt qui borde cette ville est d'une très grande

étendue, ils résolurent de prendre quelques heures de repos dans le village situé sur ses bords, songeant qu'il leur serait facile d'échapper, si les agens de Richelieu venaient à découvrir leurs traces.

Ils étaient en effet poursuivis, les malheureux ! des espions avaient été envoyés dans toutes les directions de l'Ile-de-France, et bientôt le cardinal ayant su la route qu'ils suivaient, leur avait envoyé le capitaine d'Angeville avec douze cavaliers.

Au point du jour, Wordester, inquiet, alarmé, se leva, fit seller les chevaux, et vint avertir Stelli.

— Partons, mon ami, lui dit-il ; nos montures sont en assez bon état, ne perdons pas un instant.

Stelli se vêtit à la hâte, et ils partirent.

Le soleil commençait à poindre à l'horizon ; les deux fugitifs, redoutant les lieux habités, prirent à gauche de Senlis, et gagnèrent les longues plaines de la Picardie.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé depuis leur départ, que le capitaine d'Angeville arrivait à Senlis.

— Que ces plaines sont fatigantes, disait d'Asvélio à Wordester : toujours ce vaste point de vue ; toujours des plaines, pas un arbre au bord de la route ; oh ! le triste pays !

— Et cependant, malgré son aspect désolé, reprit le chevalier anglais, il serait dangereux pour nous d'y résider quelques heures.

— Hélas ! oui, mon cher Wordester, car l'infortune s'est attachée à nos pas. Pourtant, notre dévouement à la France valait quelque chose de mieux.

— Le vôtre, noble d'Asvélio, valait une couronne, et non les angoisses de l'exil.

— Que voulez-vous ? la patrie est souvent ingrate ; d'ailleurs, si elle était juste et libérale, trop de ses fils éleveraient une voix qui serait digne d'être écoutée.

Et les deux proscrits continuaient leur course en gardant le silence.

—L'ardeur de votre cheval semble se ralentir, dit Wordester à d'Asvélio après une traite de deux heures, ses jambes faiblissent; ce serait un double malheur, mon ami, car nous sommes encore éloignés de Saint-Quentin d'environ quinze lieues, et c'est la première ville espagnole où nous pouvons trouver protection.

— Pourvu que les nobles Castillans ne nous arrêtent point comme droit de conquête, dit d'Asvélio en souriant.

— Espérons davantage de leur générosité, répliqua Wordester; d'ailleurs nous en serions quittes pour demander l'assistance du brave Piccolomini, leur général.

Les deux fugitifs arrivaient alors au sommet d'une petite éminence qui dominait l'éternelle plaine; un bouquet d'arbres et quelques pieds de verdure contrastaient étrangement avec cette immense étendue de pays découvert. Les chevaux, harassés, poussèrent un hennissement de joie; une mare avait été creusée à l'ombre des ormes, et contenait un peu

d'eau bourbeuse : — c'était la citerne des Moissonneurs.

— Voici l'Oasis, dit Wordester, faisons rafraîchir nos pauvres coursiers, et laissons-les paître ces touffes d'herbes ; après cela, ils seront en meilleur état pour continuer la marche.

Les deux gentilshommes mirent pied à terre; mais à peine avaient-ils quitté la selle, que d'Asvélio, qui venait de porter ses regards sur la plaine, poussa un cri d'épouvante :

— Nous sommes poursuivis, Wordester !

— Poursuivis ! repartit le gentilhomme anglais ; ô désespoir ! vite, à cheval !

Des tourbillons de poussière s'élevaient sur la route à une très grande distance ; on apercevait aussi des cavaliers qui accouraient avec une rapidité excessive ; c'était d'Angeville avec ses soldats.

— N'épargnez pas l'éperon, disait Wordester à Stelli, quittons le chemin, et tâchons de gagner ce bois que nous apercevons dans la direction de l'ouest... Allons, courage !... sans

doute il y a quelque village où nous pourrons trouver des chevaux frais.

— Le mien fléchit de plus en plus sous moi, dit d'Asvélio ; je crains qu'il ne puisse aller loin.

— Tenez-lui ferme la bride, mon cher Stel ; ne perdons pas l'espérance, peut-être les gens d'armes de Richelieu ne nous ont point aperçus.

Le cheval de d'Asvélio fit un faux pas qui fit frissonner Wordester. Pendant ce temps, le sire d'Angeville et ses cavaliers gagnaient du terrain sur les fugitifs ; des myriades d'étincelles jaillissaient sous les pieds de leurs coursiers vigoureux ; on eût dit à voir ainsi la plaine obscurcie de poussière, qu'un terrible ouragan promenait son souffle menaçant et dévastateur. Les soldats du cardinal-duc, animés par l'appât d'une forte récompense, ne cessaient d'aiguillonner leurs chevaux, et bientôt ils arrivèrent au monticule où le chevalier an-

glais et Stelli s'étaient arrêtés avant de quitter la route.

Les infortunés proscrits se trouvaient dans une position désespérée. Comme ils allaient entrer dans la forêt, le cheval de d'Asvélio s'abattit; les encouragemens de la voix, et l'éperon le remirent aussitôt sur pied, mais ce fut pour aller jusqu'aux premiers arbres où il tomba de nouveau pour ne plus se relever.

De toutes les angoisses de la vie, la plus cruelle est sans contredit celle qui livre un malheureux à un ennemi impitoyable, au moment où il a l'espoir de lui échapper. — Eh bien! d'Asvélio se trouvait dans cet épouvantable paroxisme de douleur. Quelques lieues encore, et il était sur le sol conquis, en sûreté dans une ville espagnole, où les menaces de Richelieu auraient été impuissantes : — Un accident funeste avait tout détruit!

— O rage! s'écria Stelli. Malédiction du ciel et de la terre!

— N'accusez pas le ciel, d'Asvélio, dit Wordester en sautant à bas de son cheval; ne vous laissez point abattre par un revers : où donc est cette âme grande et courageuse qui aspirait à une couronne? est-ce ainsi que vous auriez tenu parole à la France un jour de défaite? Allons, allons, mon ami, rappelez toute votre énergie, et espérez en Dieu.

— Dieu m'a abandonné, repartit Stelli avec un découragement profond.

— Le Créateur n'abandonne jamais l'homme, d'Asvélio : c'est un blasphême; mais ne perdez pas une minute; mon cheval peut faire encore quelques lieues, prenez-le et partez.

— Moi! partir, et vous laisser seul contre dix soldats, s'écria Stelli avec force : vous me connaissez bien mal, Wordester. — Il faut mourir ici.

— Ce serait un sacrifice inutile, mon cher d'Asvélio; la France aura peut-être un jour besoin de votre épée, conservez-la-lui. Au

nom de votre patrie, je vous conjure de partir.

— Mais ils vous assassineront, Wordester ! tandis qu'en combattant tous les deux, nous aurons encore une chance de salut.

— Comment voulez-vous résister à tant de gens armés ? Nous sommes brisés par la fatigue. Il faut fuir ! Ne craignez rien pour moi, Stelli ; je vais me jeter dans la forêt, et s'ils viennent de ce côté, je doute qu'ils puissent m'y suivre. Allons ! à cheval, mon frère d'armes ; n'entendez-vous pas le bruit de leur course précipitée : ne vous laissez point atteindre. Ne perdez plus une minute, je vous en conjure... Adieu ! adieu ! mon frère.

— Adieu donc, dit Stelli les yeux mouillés de larmes, en serrant avec force la main de Wordester ; adieu !

Ils se séparèrent, tous les deux en proie à des émotions bien douloureuses ; et le chevalier anglais, ayant assigné la ville de Saint-

Quentin pour lieu de rendez-vous, s'enfonça dans la forêt en même temps que d'Asvélio, prenant la direction du nord, cherchait à se dérober à la poursuite du capitaine d'Angeville et de ses cavaliers.

XXX

L'Espion.

Oh! que j'aime les vieilles villes,
Ces merveilles des temps passés!

(*La Marquise de Charny.*)

A cent lieues de Paris, au nord-est, dans le cercle de Westphalie, est une bonne vieille ville allemande, riche de souvenirs, riche de monumens; une ville toute poétique et pleine

de merveilles. A la voir de loin, l'hiver, par une matinée humide, quand le Rhin l'enveloppe de ses légers nuages de brouillard, on dirait un immense port de mer, d'où surgissent des mats innombrables; l'aspect est grandiose, imposant. Deux cents églises élancent dans les airs leurs hautes aiguilles, leurs coupoles mauresques, et leurs flèches dentelées. Cette ville qui vit naître Agrippine, Corneille Agrippa, Rembrandt et Rubens. — C'est Cologne!

Dans une de ses plus anciennes rues, tout près du marché aux étoffes et de l'église Sainte-Marguerite, était bâtie une maison gothique de belle apparence, une de ces maisons comme les fait Mansson, cet artiste qui reconstruit avec magie les villes des siècles passés; la base, lourde et massive, indiquait le treizième siècle, mais des additions de la plus grande élégance y avaient été faites récemment; on y voyait des corniches, des colonnettes ornées de sculptures; les châssis mesquins des fenêtres avaient disparu pour faire place à de

magnifiques vitraux coloriés. On s'apercevait que la main d'un homme de goût avait passé là. En effet, le plus grand génie de l'école flamande s'y était arrêté quelques années de sa vie. — C'était la maison paternelle de Rubens.

A l'étage le plus élevé de cette maison, dans les combles, quelques chambres avaient été disposées autrefois pour les domestiques; là, on oubliait le luxe extérieur, tant ces galetas étaient dégradés. Ils faisaient peine à voir! Quelques tuiles de la toiture, enlevées par les ouragans, laissaient au vent et à la pluie un libre passage; les murs lézardés étaient couverts de salpêtre; et l'on y entendait un sifflement continuel. Une étroite lucarne l'éclairait d'un jour terne et lugubre, qui ajoutait encore à l'aspect misérable de cette solitude horrible. — Il était cependant habité, ce triste cloaque, car il s'en exhalait des plaintes et des gémissemens! Sur le plancher, dans le coin le plus sombre, un grabat, recouvert de vêtemens en lambeaux, servait de lit à une

femme sexagénaire : ses traits amaigris, fatigués, ses yeux rougis par les larmes annonçaient une profonde douleur ; cependant, malgré tant de misère et tant de souffrances, le visage de cette femme conservait encore l'expression de la plus haute noblesse. — C'est qu'elle était noble en effet la pauvre infortunée ! Cette femme, qui manque de vêtemens pour couvrir son corps, qui n'a pas de lit pour reposer sa tête ; cette abandonnée, fille, femme et mère de grands Rois, — c'est Marie de Médicis !

La main de fer de Richelieu l'avait poursuivie de refuge en refuge : Charles d'Angleterre, l'époux de sa fille Henriette, s'était vu forcé de la faire quitter Londres pour conserver les bonnes grâces du cardinal-duc ; et Marie, trop fière pour implorer de nouveaux secours de l'Espagne, avait caché sa grande infortune dans un grenier. — Du faîte des honneurs la pourpre était tombée dans la fange !

Marie était malade. Chez elle, les poignantes

douleurs de l'âme avaient brisé le corps. Néanmoins, au plus fort de cette affliction profonde, elle conservait toujours quelques lueurs d'espérance. L'avenir de sa vieillesse reposait dans le succès de d'Asvélio, et son amour de mère parlait si haut à son imagination, que, là, au milieu de ces décombres, en proie à toutes les angoisses de la vie matérielle, la fille des Médicis rêvait encore la puissance et la pompe éclatante du trône.

Comme la destinée se joue des grandeurs humaines et se plaît aux rapprochemens les plus bizarres! La Reine de France qui, en 1622, avait appelé Rubens à Paris, où il fit à grands frais les magnifiques tableaux du palais d'Orléans (1), cette Reine se trouvait, après dix-huit années de violentes secousses et de misères infinies, confinée dans la maison du peintre, dans un grenier obscur, où peut-être avait logé le plus humble de ses valets!

(1) Aujourd'hui le Luxembourg.

Marie essaya vainement à se mettre sur son séant; toutes ses forces physiques étaient épuisées; elle poussa un sourd gémissement et se plaignit avec une bien cruelle amertume.

— Grand Dieu! disait-elle, se trouver dans une situation si horrible et être obligée de regarder en arrière! car toute ma vie est dans le passé; tout ce qui m'intéresse existe dans des souvenirs.... Se rappeler son nom de Médicis... se rappeler que ma tête a porté une couronne et mourir de faim! Qu'ai-je donc fait, Dieu du ciel, pour être ainsi torturée par l'adversité?— Quand donc arrivera le terme de mes souffrances? Hélas! je n'ai plus qu'un espoir; c'est mon Stelli; c'est mon étoile de délivrance. Rendez-la étincelante, ô Tout-Puissant! faites qu'elle brille jusqu'au dernier jour de la lutte, comme le phare survit à la tempête. La source de mes larmes est tarie; je n'aurais plus que du sang à répandre; mon Dieu, ne soyez point inexorable, exaucez-moi!

Elle prit alors la petite boîte d'or qui ren-

fermait les papiers concernant la naissance de Stelli. Un portrait avait été mis plus récemment à côté de l'autre; c'était celui de d'Asvélio. Marie de Médicis le considéra avec attendrissement, referma soigneusement la boîte, et sortit de ses vêtemens un jeu de cartes chargé de figures hiéroglyphiques.

— Voyons, dit-elle : — Mes pauvres cartes; elles sont bien usées! A-t-il réussi mon d'Asvélio? Cet infâme cardinal-duc est-il tombé?... Mars.... Jupiter... Candahar... Oh! Mars encore, et je redeviens Reine!... — Saturne, — le corbeau, — Mammone!... Ciel! des cartes noires; du sang! Ah! c'en est fait, je suis menacée de quelque grand malheur.

Elle jeta loin de son grabat les cartes fatales et appela plusieurs fois Masaly.

Une porte étroite, pratiquée à l'angle d'un corps de cheminée en brique, s'ouvrit lentement, et un homme maigre, très avancé en âge, arriva près de la reine en la saluant avec respect.

Ce vieillard était le savant astrologue, le seul qui fût resté fidèle à Marie de Médicis dans son infortune.

— Votre Grâce m'a appelé, dit Masaly en s'inclinant.

— Oui, repartit la reine. J'ai des pressentimens funestes; il faut que tu les chasses de mon âme, si ta science peut aller jusque-là. Où en est le cours de l'étoile de Mars?

— Hélas! répondit l'astrologue avec amertume, depuis plusieurs nuits elle n'a pas brillé au ciel.

— C'est celle de son destin, reprit la reine. Oh! quelles mortelles inquiétudes! Si tu avais encore tous tes instrumens de science chaldéenne, Masaly, tu pourrais peut-être faire cesser mes chagrins; mais hélas! la misère a tout dévoré... Il a fallu te séparer d'objets précieux qui, pour toi, étaient une seconde vie. Il a fallu tout vendre; et maintenant, le seul être qui peut nous arracher à cette position précaire est si loin de nous, qu'il

est presque impossible de lui faire savoir notre détresse.

— Espérons encore, madame, dit l'astrologue, le grand Mage n'a jamais abandonné ses fidèles serviteurs.

Marie de Médicis ne répondit pas et jeta un regard d'angoisses sur son misérable grabat; puis, après un instant de silence, elle dit à l'astrologue :

— J'ai soif, Masaly; la fièvre me dessèche. Es-tu sorti ce matin?

— Oui, madame; et je n'ai pu me procurer le breuvage qui rendrait la force à vos membres abattus.

— Comment, dans une ville comme Cologne on ne peut trouver cela? Il faut l'envoyer chercher à Munster.

— Le moindre apothicaire de Cologne le possède, reprit Masaly, mais il m'a été impossible de trouver à gagner un albus de deux kreutzers.

— Et l'on t'a refusé ! dit la Reine avec désespoir.

— Oui, madame, on m'a refusé.

— O mon Dieu, mon Dieu ! s'écria Marie ; l'épreuve n'est donc pas encore assez longue !

— Masaly, donne-moi un peu d'eau. N'as-tu plus rien à vendre, mon fidèle serviteur ?

— Je n'ai plus rien ; mais votre Grâce pourrait, en faisant un dernier sacrifice, sortir de cet état maladif qui ajoute encore à ses infortunes. Je vous ai vu souvent une petite boîte d'un travail précieux ; je suis persuadé que Aaron Melchior, le juif du pont Saint-Pierre, m'en donnerait un maximilien d'or, ou au moins trois ducats de deux rixdales ; consentez-y, madame ; songez qu'il y va de votre vie.

— Alors il vaut mieux mourir, reprit la reine. Cette boîte renferme un secret que je ne veux point divulguer. Non, tant qu'il ne s'agira que de moi, je ne m'en séparerai pas.

— Mais, madame, tout peut changer d'ici à

quelques jours ; il faut soutenir le corps avant de songer à l'âme. La vie est bien courte si l'on porte ses pensées vers l'éternité !

— Depuis que la tête du père de Stelli est tombée sur un échafaud, pensa la reine, ce bijou précieux n'a pas quitté mon sein. — Masaly, reprit-elle à voix haute, il faut que tu trouves un autre moyen pour te procurer de l'argent ; ma boîte ne doit point aller entre les mains d'un juif.

— Alors, reprit l'astrologue, je tenterai un dernier effort pour sauver les jours de votre Grâce ; il doit arriver tantôt à l'auberge du Lion-ailé un riche bourgeois de Malines ; sa jeune femme aime, dit-on, les mystères de la divine science chaldéenne, j'essaierai à la faire consentir à entendre son horoscope, moyennant quelques albus.

— Va, repartit la Reine en faisant entendre un soupir douloureux ; va, et puisse le ciel être propice à ton noble cœur. Oh ! Masaly, quelle honte rejaillira un jour sur Louis de

France ! quelle ignominie pour le nom de Richelieu ! La postérité nous en fera justice ; mais en de telles circonstances, il est cruel de mériter la compassion de la postérité.

De grosses larmes roulaient sous les paupières de l'astrologue ; il murmura quelques paroles et se disposait à sortir de la chambre, quand Marie le rappela :

— Masaly, lui dit-elle, détourne-toi un peu de ton chemin pour passer devant la chapelle de Saint-Frédéric ; tu trouveras sous le portail ce jeune mendiant à la voix si harmonieuse ; envoie-le-moi, il me lira les chants sacrés ; car les chants du roi-poète sont un baume salutaire pour les grandes douleurs.

Et, aussitôt que l'astrologue se fut éloigné, Marie récita avec une ferveur profonde le premier verset de cet admirable psaume de David :

Domine Deus salutis meæ,
In die clamavi et nocte coram te.

— Seigneur, Dieu de mon salut,
La nuit et le jour je vous adresse mes cris.

Tel était le sort de la malheureuse reine de France. Tout le monde l'avait abandonnée. Un seul homme, un médecin savant, un astrologue, s'était dévoué à elle, corps et âme ; car il veillait les nuits pour suivre au ciel le cours des astres et rassurer la malheureuse mère, et le jour il s'en allait par la ville, comme un imposteur obscur et ignorant, solliciter les jeunes filles et les étudians de Cologne, afin de leur révéler les choses de l'avenir.

Pour Marie de Médicis, que le pain de sa vieillesse dut lui sembler amer !

Il y avait déjà bien long-temps que l'astrologue avait quitté la reine, et le jeune mendiant n'arrivait point. L'impatience de Marie était extrême ; dénuée de tout, elle ne pouvait se livrer à aucune distraction, et la soif, causée par la fièvre, ajoutait encore à ses souffrances. La plus grande partie du jour s'écoula ainsi dans une attente cruelle ; enfin, un bruit de pas auquel se mêlait une voix, se fit

entendre dans la pièce qui précédait la chambre de Marie ; la reine appela : la petite porte s'ouvrit aussitôt, et un inconnu entra précipitamment. Marie parut effrayée de cette apparition subite? quel était cet homme? que voulait-il? Sans attendre que Marie de Médicis lui adressât la parole, il sortit d'une poche secrète, cachée dans les plis nombreux de son pourpoint, une lettre peu apparente, et, s'approchant du lit avec mystère, il remit le papier à la reine.

Cet homme était de petite taille; une large figure, ornée d'une épaisse moustache blonde, prévenait d'abord en sa faveur; mais si un scrutateur habile venait à examiner attentivement ses yeux d'un gris pâle, et le mouvement de contraction de ses lèvres serrées, on ne trouvait plus dans cette physionomie embarrassée que les habitudes d'une vie licencieuse et l'empreinte des plus misérables passions.

La Reine semblait en proie au plus violent effroi en lisant la lettre apportée par l'in-

connu. Plusieurs fois ses regards quittèrent le papier pour se reporter sur l'homme resté debout devant elle, et complètement immobile. A la fin, Marie ne pouvant plus se contenir, reprit, avec vivacité, la lettre dont elle lut les dernières lignes à voix haute :

« ....Quatre jours après que mon message « vous sera parvenu, si je ne reçois pas les « preuves de ma naissance, je serai mis à mort.

« D'Asvélio. »

— Grand Dieu ! s'écria la reine, est-il possible ? qui vous a remis cette lettre? — Avez-vous vu le comte, monsieur?

— J'ai été son compagnon de captivité, repartit l'inconnu.

— Et c'est par vous qu'il espère recevoir une boîte d'or qui doit sauver sa vie?

— Oui, madame.

— Ne pouvez-vous attendre à demain pour

vous charger de ce dépôt? reprit la reine.

— Il faut, madame, que j'aie quitté Cologne avant le coucher du soleil.

— Oh! que faire? pensa la reine avec effroi; Stelli, mon fils bien aimé, sous le poids d'une accusation capitale dans une ville espagnole! Le malheur nous poursuivra donc toujours! Mais pourquoi veut-il, en de pareilles circonstances, des actes qui ne peuvent rien changer à son sort?... Hélas! l'infortune est exigeante. Si encore Masaly était là, je le consulterais, je saurais s'il y a du danger à abandonner ces papiers importans. Mais il ne vient pas!... Elle fixa ses yeux, où l'indécision se peignait, sur le messager. Cet homme était devant elle, la pressant par ses regards et par ses paroles; il fallait se hâter.

— Je n'ai pas une minute à perdre pour me rendre à Saint-Quentin, dit l'inconnu. Quelle réponse dois-je porter au comte, madame?

— Il faut lui porter sa liberté! s'écria la reine en détachant la boîte de son cou; dites-

lui que c'est le plus grand de tous les sacrifices qu'il me force à faire. Et maintenant, allez, mon ami, ne perdez pas une minute; songez qu'il y va de la vie d'un homme; allez, et si vous arrivez à temps pour l'arracher au danger qui le menace, votre fortune est assurée.

Marie enveloppa soigneusement la boîte d'or dans un pan d'étoffe de soie, et la remit au messager en le priant de nouveau de faire une extrême diligence.

L'inconnu venait de se retirer quand Masaly et le jeune mendiant arrivèrent. L'astrologue avait la figure toute décomposée; son front chauve et ridé était empreint de soucis cruels, il vint près de sa souveraine en disant :

— J'ai trouvé un *frenings* de plomb : c'est d'un funeste présage, madame.

— Hélas! mon pauvre Masaly, repartit la reine, il est vrai que le malheur m'a de nouveau frappée. Tiens, lis cette lettre.

— Et... dit Masaly avec inquiétude après l'avoir parcourue, remarquant l'altération des

traits de la reine, auriez-vous donné cette boîte, ces papiers?...

— Oui, j'ai tout remis.

— Et quel était cet homme?

— Un inconnu.

— Ah! voilà le présage sinistre; si cet homme était l'agent de vos ennemis? quelle imprudence, madame! il fallait attendre.

— Mais, reprit la reine, la lettre est de la main de d'Asvélio. Il y allait de sa vie, et le messager ne pouvait rester davantage.

— Eh bien! on l'aurait envoyée par Frantz que voici. Quelle route a-t-il prise?

— Celle de Saint-Quentin.

— Allons, Frantz, mon ami, s'écria l'astrologue, rassemble au plus vite quelques-uns de tes camarades, et cours à la Porte-de-France: ce doit être cet homme à barbe blonde que nous avons rencontré dans la rue tout à l'heure, et qui semblait venir d'ici; il ne peut-être encore sorti de Cologne: arrêtez-le, et rapporte-moi une petite boîte que tu trou-

veras sans doute dans son pourpoint ; tes amis et toi vous aurez un demi-maximilien d'or.

— Vous serez servi comme un prince, maître, s'écria Frantz en s'éloignant avec précipitation.

— Que Dieu protège notre cause ! dit Masaly avec douleur, en préparant un breuvage pour la pauvre Reine.

XXXI

Saint-Quentin.

Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver, et qu'ils ménagent moins que leur propre vie.

(La Bruyère, *Caractères.*)

D'Asvelt, après avoir quitté Wordester à l'entrée de la forêt, fit sentir fortement l'éperon à son cheval; et, comme le pays devenait de plus en plus boisé, bientôt il n'eut plus

rien à craindre du capitaine d'Angeville et de ses cavaliers; néanmoins, il ne voulut pas s'arrêter avant d'avoir atteint une ville conquise, tant la vengeance du cardinal était prompte à frapper ses ennemis.

Le jeune fugitif arriva sous les murs de Saint-Quentin au coucher du soleil. Un parti de cavalerie espagnole revenant de la picorée, pénétrait sous la voûte du pont-levis; d'Asvélio sè mêla aux Catalans, et parvint dans la ville où Wordester lui avait donné rendez-vous.

Comme il passait le long des glacis de la citadelle, examinant avec une curiosité inquiète tous ces préparatifs de siége, un des Espagnols, placé sur le rempart, se retourna vers un de ses camarades en lui disant :

— Par saint Jacques! voilà un pourpoint de France, Juan; que diable vient-il faire ici? comment donc est-il entré dans la place à cette heure avancée du jour?

— C'est peut-être encore quelque espion du cardinal de Richelieu, repartit Juan; comme

celui qui s'introduisit dans Roye, lors de la première guerre, et qui nous fit chasser de la ville; ou bien, comme cet autre de la semaine dernière que le gouverneur a fait pendre aux créneaux du rempart.

— Vois donc, reprit le premier Espagnol, on dirait qu'il cherche le côté faible de la contr'escarpe; j'ai envie de souffler ma mèche, afin de lui envoyer une bonne mousquetade.

— Non pas, s'écria Juan; si c'est un espion, et je le crois à son air curieux et embarrassé, il pourra donner des renseignemens sur l'armée ennemie; après, on le pendra comme son devancier.

— Alors il faudrait avertir le senor Antonio Moguez, car ce Français va disparaître dans les rues de la ville, et les anciens bourgeois qui sont corps et âme au vieux cardinal, le cacheront si bien, que nous perdrons l'occasion de gagner quelques pistoles.

— Eh bien, dit Juan, garde mon mousquet, et je vais aller prévenir le gouverneur.

Ce gouverneur était don Antonio Moguez, un Murcien que le voisinage des barbares de la côte d'Afrique avait rendu cruel; il portait aux Français une haine si furieuse, que, sans les ordres sévères de Piccolomini, jamais il n'aurait fait un prisonnier de guerre : aussi, depuis qu'il commandait la garnison de Saint-Quentin, le moindre grief des habitans était regardé comme un crime, et encourait la peine de mort. Ce fut à cet homme redoutable que Juan alla dénoncer Stelli.

Pendant ce temps, le jeune comte cherchait une hôtellerie en renom pour se loger, afin que Wordester le trouvât aussitôt son arrivée. Il lui tardait de revoir sa mère maintenant qu'il avait échoué dans son audacieux projet; car la vieillesse abandonnée de Marie réclamait des secours, des consolations, et c'était lui, proscrit malheureux, qui devait effacer ses larmes et recueillir ses dernières volontés.

D'Asvélio choisit l'auberge de Saint-Fran-

çois sur la place de la cathédrale. Après avoir remis son cheval entre les mains d'un valet d'écurie, il entra dans la salle commune où buvaient quelques soldats flamands et espagnols.

Son arrivée fit lever toutes ces têtes. Le mot de Français fut répété dans les deux idiomes, et vingt regards farouches s'arrêtèrent sur lui. D'Asvélio avait une âme inaccessible à la crainte ; cependant, venant à songer que sa position lui défendait toute espèce de querelle, il fit appeler l'hôtesse, lui dépeignit la physionomie du chevalier anglais, et demanda une chambre où il pût se retirer, afin de prendre quelque repos.

Une fois seul, le fils de Marie oublia les rumeurs qui avaient accueilli sa présence pour ne penser qu'à son mauvais destin. Désormais il lui fallait rapetisser son ambition démesurée dans un cercle étroit. L'avenir, pour lui, se bornerait sans doute à une charge obscure d'officier dans l'armée anglaise, où, grâce à

Wordester, il pourrait être admis. — Triste pensée pour son âme qui avait rêvé le trône !

Il était plongé dans ces réflexions amères quand un bruit confus de voix à la porte de sa chambre, qu'on heurtait avec violence, vint l'arracher à ses douleurs en le faisant tressaillir. Bientôt ses craintes augmentèrent; il crut que des assassins, payés par le cardinal, avaient pu se frayer un chemin jusqu'à lui, et qu'ils venaient, malgré la protection de l'Espagne, accomplir leur mission odieuse; mais il fut vite détrompé par la voix d'un officier subalterne qui lui ordonnait d'ouvrir au nom du senor Antonio Moguez. Stelli obéit aussitôt, et ce ne fut pas sans étonnement et sans terreur qu'il se vit garrotter comme un criminel, et conduire, malgré ses cris et ses supplications, devant le vieux gouverneur espagnol.

Comme les Italiens avaient soulevé le joug des successeurs de Charles-Quint, il eût été dangereux pour le malheureux captif de pro-

noncer son titre de comte d'Asvélio : aussi, se borna-t-il à décliner les noms de Stelli du Rouvray. Mais il n'avait aucune preuve de ce fait, il ne pouvait même dire le lieu de sa naissance ; et le misérable gouverneur, aveuglé par sa haine, ne voulut voir en lui qu'un espion de Richelieu, et il ordonna sa mort.

Stelli, effrayé, invoqua le droit des gens, la protection de l'Espagne, la pitié de don Antonio, tout fut inutile.

Alors, sachant qu'en présence du péril il ne faut jamais se laisser abattre, et que l'audace et le courage en imposent toujours à la multitude, d'Asvélio souleva ses chaînes, et s'écria d'une voix menaçante :

— Avez-vous réfléchi à tout ce qu'il y a d'odieux dans le crime que vous allez commettre, don Antonio ? Savez-vous ce qu'il y a de sacré dans l'existence d'un proscrit malheureux qui vient demander un asile ? Songez à la responsabilité que vous assumez sur votre tête ! Ma vie est entre vos mains, vous pouvez en dis-

poser, mais pensez aux terribles représailles qui seront un jour exigées ! J'ai des amis puissans, qui, pour venger ma mort, iraient vous chercher jusqu'aux extrémités de l'Espagne; mais pour prévenir ces malheurs, j'implorerai l'assistance de Marie de Médicis, la mère d'Elisabeth de France, votre auguste Reine !

Les soldats ne regardèrent plus d'Asvélio qu'avec respect : et le vieux gouverneur, un peu ébranlé par ces menaces, dit en souriant avec férocité :

— Si dans vingt jours la noble reine d'Espagne ne te réclame point, je te ferai accrocher à la porte de France, afin que tu puisses dire à ton cardinal les forces dont je puis disposer.

Et l'on jeta d'Asvélio dans un cachot humide où il se trouva en compagnie avec des criminels.

Une semaine s'écoula au milieu de cette odieuse vie. Le jeune comte était en proie à des angoisses inexprimables ; les heures, les

jours passaient, et Wordester n'était pas venu à la prison, Wordester, sa seule espérance aux jours du danger, parce qu'il l'enverrait à Cologne prévenir Marie de Médicis. Lassé d'attendre, et voyant arriver à grands pas l'expiration du terme fatal fixé par don Antonio, Stelli réclama du gouverneur un soldat, afin de le dépêcher vers la reine. — Le Murcien refusa. Alors, le désespoir succéda dans son cœur à ces éclairs de joie qui venaient parfois le consoler dans sa position horrible ; désormais tout était perdu, il fallait se résigner à la mort, et mourir sur un sol étranger, de la mort des infâmes ! mourir sans avoir reçu les caresses de sa mère, et sans avoir pressé sur son cœur Nysmi, sa belle fiancée, et son noble compagnon d'infortune !...

Cependant une circonstance vint adoucir ses tortures. Depuis quelques jours, de nouvelles victimes de la haine de don Moguez avaient été amenées dans la prison de d'Asvélio. Parmi ces prisonniers se trouvait un homme de robe,

un Français, de la ville même de Saint-Quentin, privé de sa liberté pour quelques légers griefs. L'extérieur de cet homme prévenait en sa faveur. Aussi toutes ces choses et surtout le noble caractère dont il était revêtu, fixèrent l'attention de Stelli, et bientôt une liaison assez forte, inspirée par la pitié qu'ils avaient l'un pour l'autre, s'ensuivit, et leur suggéra à tous deux le désir d'échapper à la persécution des Espagnols.

Un incident vint détruire les espérances de d'Asvélio. Son compagnon, réclamé à grands cris par des magistrats et par quelques notables du clergé de la ville qui menaçaient de faire excommunier les Castillans, put obtenir sa liberté.

Le soir qui précédait l'élargissement du juge, les deux amis s'éloignèrent de leurs compagnons de captivité ; ils marchèrent quelque temps sous les sombres voûtes, tous deux tristes, silencieux, semblant l'un et l'autre redouter un entretien solennel et déchirant qui devait être le dernier. A la fin, le magistrat, se

rappelant sa mission de consolateur, prit le bras du jeune comte, et lui dit d'une voix pleine d'émotion :

— Gardez-vous de céder à cet abattement funeste, monsieur d'Asvélio : sans doute les rigueurs dont on vous accable sont infinies, mais, de même que tout commence, de même tout finit. Le jour n'est pas éloigné peut-être où vous serez rendu aux personnes qui vous sont chères. Le cœur de don Antonio n'est pas inébranlable ; je ferai agir mes protecteurs, et, avec l'assistance du ciel, nous obtiendrons votre délivrance.

—Hélas! repartit d'Asvélio, je n'ai plus aucun espoir. Depuis deux jours, ne voyez-vous pas qu'on me traite avec plus de rigueur?...

En effet, le gouverneur redoublait ses persécutions à mesure que le délai courait à son expiration. Richelieu, qui avait des intelligences dans toutes les villes françaises tombées sous la domination espagnole, sachant le motif de l'arrestation de Stelli à Saint-Quentin,

n'avait rien négligé pour accréditer ce bruit auprès de don Antonio. Aussi la férocité naturelle du vieux Murcien s'était-elle augmentée par ces nouvelles charges accusatrices. — D'Asvélio crut reconnaître à ces mauvais traitemens la main terrible et puissante du cardinal-duc : l'infortuné ne se trompait pas !

Le magistrat continuait à lui prodiguer des paroles consolantes, de ces mots pleins d'une éloquence onctueuse, qui séduisent l'âme, qui charment et subjuguent ; d'Asvélio y puisait un nouvel amour de la vie, et ne pensait plus à la mort qui s'approchait.

— Si vous aviez quelque mission secrète à remplir, lui disait le juge, je serais entièrement à vous ; une fois hors de ces sombres murailles, on peut tout entreprendre. Si vous voulez, j'irai à la recherche de cet ami dont vous m'avez une fois parlé.

— Non, cela ne se peut, répliqua d'Asvélio ; une indiscrétion ferait tomber sa tête, et la mienne doit suffire à la vengeance de

…! Mais, puisque vous allez sortir, …ue je ne puis compter sur aucune …re assistance, je vais mettre à l'épreuve votre amour de l'humanité. Je n'ai plus que dix jours à vivre, si vous me refusez. — Il s'agit d'aller à Cologne.

Le magistrat fit un geste affirmatif.

— C'est un grand secret, monsieur, reprit d'Asvélio, un secret qui pourrait briser plus d'une existence illustre...

Les yeux du juge s'animèrent d'un feu indescriptible; on aurait dit qu'il ne respirait plus, tant il écoutait les paroles du comte.

— Voulez-vous entreprendre ce voyage? dit Stelli avec sollicitude, c'est la vie et la liberté que vous me rapporterez.

— Le voyage n'est pas sans danger, repartit le prisonnier avec quelque contrainte, mais cependant, monsieur le comte, votre position...

— Oh! ne me refusez pas; si je vous supplie ainsi ce n'est point pour moi, car je méprise la mort, mais d'autres personnes seraient frap-

pées par mon supplice et n'y survivraient pas! Au nom de cette justice dont vous êtes le représentant, prenez pitié de mon abandon; cette démarche assurera votre fortune; oui, je vous le jure, car si j'échappe à mes persécuteurs, quelque haute charge de président deviendra le prix de vos services.

— L'appât du manteau d'hermine ne me guidera point, s'écria le juge avec chaleur, j'irai où vous voudrez, mais hâtez-vous de me donner vos instructions.

— Eh bien! dit d'Asvélio, demain, dès que vous serez libre, partez en grande hâte pour Cologne; je vais vous remettre un message pour la reine Marie.

— La Reine-mère? dit le captif avec surprise.

— Oui, c'est elle qui tient mon sort entre ses mains; elle seule peut me sauver.

D'Asvélio écrivit quelques lignes et les remit à son compagnon.

— Tenez, mon ami, avec cette lettre, la reine vous remettra une petite boîte d'or,

d'une valeur assez médiocre ; faites diligence une fois que vous en serez possesseur, car alors vous aurez entre vos mains l'arbitre de ma destinée.

Ils se séparèrent, tous les deux enivrés par le charme de l'espérance ; et, vers le milieu de la nuit, lorsque tout était enseveli dans le calme le plus solennel, la porte de la prison s'ouvrit avec un silence craintif ; un homme en sortit se glissant comme une ombre le long des maisons où les clartés de la lune n'arrivaient pas ; et quand, au lever du soleil, les habitans des campagnes vinrent apporter des denrées à la ville, cet homme traversa le pont-levis avec une extrême vitesse et gagna la plaine.

C'était le juge. Il partait pour Cologne chercher l'arrêt de mort du comte d'Asvélio.

Le misérable juge était un des espions de Richelieu !...

XXXII

La Boîte d'or.

C'est l'ordinaire des grands d'aymer les trahisons et de hayr mortellement les traîtres... ils ne s'y fient poynt et ont raison. Car ils sçavent hien qu'ils se rendront toujours flexibles aux passions du premier qui voudra marchander et négocier avec eux, qu'ils ont les consciences vénales et mercenaires, et les cœurs disposés à perpétuelles nouveautez et changemens.

(*Satyre Menippée.*)

Marie de Médicis était en proie à toutes les angoisses que peut éprouver une tendre mère qui vient de laisser tomber son enfant dans un abîme profond. Elle s'accusait d'avoir hâté la

mort de Stelli par une trop grande précipitation à vouloir le sauver; le jeune mendiant et ses camarades avaient couru jusqu'à dix lieues au-delà de Cologne et n'avaient pu rencontrer l'espion du cardinal-duc; Masaly était morne, abattu, prétextant l'indifférence des astres pour ne point déchirer le cœur de la reine par de sinistres prédictions.

Marie voulut tenter un dernier effort. L'astrologue ayant gagné quelques maximiliens avec ses secrets merveilleux, elle fit vêtir décemment le jeune garçon et le chargea d'une dépêche pour la reine d'Espagne; ce fut alors que sa fille, Elisabeth de France, put être à peu près informée de l'état misérable dans lequel se trouvait Marie. Sans avertir Philippe IV, son époux, du service qu'on lui demandait, la reine s'adressa à son grand ministre le comte d'Olivarès, dont elle obtint une lettre de grâce qu'elle fit aussitôt partir pour Saint-Quentin par un courrier royal.

L'armée française s'avançait alors en toute

hâte dans la Picardie, chassant les Espagnols, reprenant nos villes, nos forteresses, et faisant oublier à la nation des jours de honte. Elle allait sans cesse en avant, guidée par le brave Louis de Bourbon, qui se couvrait d'une gloire dont s'enorgueillirait Richelieu. Déjà le prince n'était plus qu'à une journée de Saint-Quentin, lorsque le cardinal-duc, qui venait d'arriver à Amiens, donna l'ordre à l'armée royale de s'arrêter.

D'un autre côté, le juge, l'espion du ministre, arrivait aussi à Amiens avec la précieuse boîte d'or, cette relique mystérieuse qui devait sauver la vie du comte d'Asvélio, et lui révéler entièrement sa noble origine. Quoiqu'il fût très dévoué au cardinal-duc, l'espion avait presque des remords. La position désespérée de l'illustre captif lui avait inspiré de l'intérêt. C'était la tête d'un homme qu'il allait remettre à Richelieu; le sang du crime rejaillirait sur lui, qui avait emprunté à la magistrature un caractère vénérable

pour accomplir l'odieuse mission dont on l'avait chargé, puis l'égoïsme arrivait à la suite de ces réfléxions. Quelle récompense lui donnerait le cardinal? Depuis dix ans qu'il était à ses ordres, son Eminence l'avait laissé, humble juge, dans une province éloignée, tandis que le comte d'Asvélio, pour prix de son service signalé, lui avait promis la toge présidentale. Ces hautes considérations partageaient son âme ; il les pesait tour à tour, supposant toutes les chances, toutes les défections; il venait enfin de pencher pour le comte d'Asvélio et se disposait à partir pour Saint-Quentin avec le plus grand secret, lorsque le cardinal, qui avait toujours une double police, destinée à surveiller ses agens principaux, lui envoya Gricard afin qu'il se rendît immédiatement près de lui.

Il fallut se résigner; mais il se promit bien de faire valoir aux yeux du ministre l'importance de son message, et les grands dangers qu'il avait courus.

Pendant que le malheureux Stelli tressaille dans son cachot chaque fois qu'un bruit de verroux se fait entendre, croyant que le juge lui apporte sa délivrance, le cruel Richelieu s'apprête à détruire tout ce qui peut mettre un terme à ses douleurs.

D'un seul coup d'œil, le ministre de Louis XIII a vu dans le maintien audacieux de l'espion qu'il s'agit d'une chose importante; il fait sortir tout le monde de son cabinet, et reste seul avec son agent.

— Eh bien ! monsieur, lui dit-il, vous vous êtes fait attendre ; j'ai su que vous étiez arrivé ce matin à Amiens, et, ne vous voyant pas venir, je vous ai envoyé chercher.

— Il est vrai, monseigneur, repartit le juge; mais les fatigues d'un voyage si pénible, les craintes.....

— Allons, allons, dit Richelieu en souriant, nous ferons la part de tout cela; remettez-moi ce que vous a confié Marie de Médicis.

— Cette boîte d'or...

— La boîte! dit l'espion avec une ... prise qui lui fit perdre son assurance; qui a pu vous instruire, monseigneur?

— Qu'importe? monsieur, répliqua le cardinal d'une voix brève et dure, donnez-la-moi; et, à l'avenir, apportez plus de diligence à vos missions. Vous avez failli être arrêté à Steinforde par une douzaine de garnemens de Cologne.

Le juge était de plus en plus étonné. Richelieu, dans la matinée, avait reçu un messager de Munster, qui lui avait révélé les menées de Masaly et de la reine pour ressaisir la boîte d'or abandonnée si malheureusement par Marie.

— Eh bien! monsieur, reprit Richelieu avec impatience, j'attends!

Le juge remit la boîte, et se retira dans une salle adjacente sur un geste impératif que fit le cardinal-duc.

— Voilà donc votre dernière chance de

salut, M. le comte d'Asvélio ! dit Richelieu en déchirant la soie qui enveloppait le bijou précieux ; ah ! votre sort est enfin entre mes mains. — Je le laisserai s'accomplir suivant les lois humaines ; et, à l'avenir, le secours de Dieu vous sera nécessaire. — Voyons.

Il toucha le ressort de la boîte, qui s'ouvrit. La surprise de Richelieu fut extrême ; il demeura quelques instans immobile, respirant à peine, et cherchant à recueillir de lointains souvenirs.

— Deux portraits ! s'écria-t-il ; celui du comte ! et cet autre ? — je crois le reconnaître ; oui, c'est bien celui du duc, c'est Montmorency, le dernier grand baron féodal. — Mais ces deux figures ont des signes de ressemblance.... ce sont les mêmes regards, la même expression de physionomie ; Montmorency serait-il donc le père du comte ?... Et la mère ?... Oh ! quelle pensée !... c'est alors Marie ; que ma vengeance serait complète et terrible ! Vous avez cru tous pouvoir impuné-

ment vous attaquer à Richelieu; il fallait être fort, d'Asvélio, et vous ne saviez pas que Montmorency, votre père, vous avait transmis un sang d'échafaud!

Le cardinal-duc ne trouvant aucun papier, coupa les légers cercles qui entouraient les deux miniatures, et les enleva; rien n'y était renfermé.

— Rien! reprit Richelieu avec fureur; ce misérable aura soustrait la lettre de la reine-mère, car elle a dû écrire pour sauver la vie de d'Asvélio. Holà! Boissier!

L'espion reparut aussitôt.

— La reine vous a remis des papiers avec cette boîte, lui dit-il d'un ton impérieux; qu'en avez-vous fait?

— Ce que j'ai reçu, monseigneur, je vous l'ai remis.

— Prenez garde, Boissier! songez que je puis savoir demain, aujourd'hui, dans une heure, si vous me trompez; et, vous le savez, je suis aussi prompt à frapper la trahison qu'à

récompenser d'éclatans services. Allons, donnez-moi cette lettre.

— Monseigneur, repartit Boissier, je vous jure que le paquet a été apporté religieusement de Cologne jusqu'ici. La reine ne m'a donné que cela.

— Mais c'est impossible! s'écria Richelieu dont la fureur allait croissant; il y a là-dessous quelque trame secrète dont cette boîte est un signe révélateur. Retirez-vous, et soyez à tout instant prêt à recevoir mes ordres. Il y va de votre vie, si vous sortez d'Amiens.

Une fois seul, le ministre examina plus attentivement la boîte; il brisa les deux miniatures, et comme le secret était impénétrable pour toutes les personnes qui n'avaient point été initiées par l'orfèvre, ses recherches furent infructueuses. Richelieu frémissait de rage; son ennemi lui échapperait peut-être encore; un simple message pouvait forcer don Antonio à mettre Stelli en liberté, et alors que n'entreprendrait-il pas pour se venger?

Le cardinal, atteint déjà de l'hémoptysie et de la pléthore ulcérée, ces terribles maladies qui causèrent sa mort, était obligé, même dans les jours de printemps, de faire entretenir dans ses appartemens, par l'action du feu, la plus chaude température. Or, un brasier ardent se consumait dans l'immense cheminée; le ministre, dans son désappointement cruel, s'empara de la boîte et des ivoires brisés, et jetant sur ces objets un regard dédaigneux, il les lança au milieu du foyer.

— Puisse le dernier de mes ennemis périr ainsi! s'écria-t-il avec un sourire amer.

Mais ce que n'a pu faire ses longues recherches, le feu dévorant le fait en un clin-d'œil; la feuille d'or du double fond, fixée par un léger ressort en soudure, se détache presque aussitôt, et le cardinal voit tomber deux fragmens écrits. Alors, rassemblant toutes ses forces, il se lève de son fauteuil, appelle

ses pages, ses valets, tandis qu'à l'aide d'une longue canne, il essaie à retirer ces documens précieux; mais l'ardente chaleur du foyer brûle ses mains décharnées, et il voit avec rage et désespoir le papier se tordre, se rouler sur les charbons, puis noircir, et enfin s'enflammer.

Oh! que cette torture d'un instant dut lui sembler inouie!

Enfin, des pages se précipitèrent dans le cabinet, et le cardinal-duc, suffoqué par la colère, ne put que leur montrer les papiers qui se consumaient. Un des pages, prompt comme la foudre, en sauva un fragment, sur lequel on put lire ces mots : *Le cardinal de Richelieu.... Tyran..... sa mort.....*

— Oh! je ne m'étais pas trompé! s'écria le vieux ministre, il se trame encore quelque complot dont cet aventurier est l'âme; il ne faut pas qu'il meure de la main des Espagnols, comme un misérable inconnu, comme un vil espion,—c'est une tête que réclame la Grève!

— C'est à moi qu'il appartient, cet homme; et les tortures lui feront avouer ce que la politique exigera pour mon salut et celui de la France!

— Messieurs, reprit le cardinal en s'adressant à ses pages, après un instant de silence, il faut disposer le cabinet pour partir dans deux heures. Monsieur de Saint-Luc, écrivez au comte de Soissons qu'il lève sa halte en toute hâte, afin de marcher sur Saint-Quentin; et vous, d'Alincourt, partez à franc étrier porter ce message.

Le lendemain, l'armée royale établit son camp à deux portées du canon de la ville, et Richelieu en ordonna le siége, moins par amour national, que pour assouvir une terrible vengeance.

Le cardinal-duc venait d'entrer dans la tente qui lui avait été préparée, lorsqu'un parti de maraudeurs du régiment de la Force, se présenta, amenant un prisonnier de la plus haute importance.

— C'était le messager de la reine d'Espagne,

porteur de la lettre de grâce du comte d'Olivarez !

Pendant que tout se réunit pour perdre l'infortuné d'Asvélio, un ami dévoué veille dans l'ombre, et cherche des moyens de délivrance. Wordester, après avoir échappé aux cavaliers du sire d'Angeville, était arrivé le troisième jour à Saint-Quentin, où il avait appris le malheur de Stelli. Rappelant alors tout son courage, il essaie à parvenir jusqu'à la prison où languit d'Asvélio ; en vain, il prodigue ce qui lui reste d'or, il met tout en œuvre, sans qu'aucune chance de succès vienne couronner tant d'efforts et de dévouement.

L'arrivée de Richelieu et des troupes royales raniment ses esprits. L'heure du danger, pour une grande âme, est souvent celle où son génie triomphe. Le chevalier anglais a remarqué l'agitation des bourgeois, et surtout du clergé. La domination étrangère fut, dans tous les temps, difficile à supporter en France.

Alors, s'emparant avec audace de ces esprits déjà disposés à la révolte, il les engage à seconder, à l'intérieur de la ville, leurs compatriotes du dehors; il leur peint avec énergie les misères que leur font endurer chaque jour les Espagnols, et bientôt l'étranger, devenu chef d'un parti puissant, n'attend plus que l'occasion favorable pour briser les fers de son ami.

Richelieu ne tarda guère à la faire naître. Poussé par ses terreurs et ses désirs sanglans, il donne le signal de l'attaque. Le canon gronde, les arquebusades portent la mort sur les remparts et dans la cité; les murailles croulent, la tranchée est ouverte, et bientôt, là, au pied des fossés, sur des ruines, les Français et les Espagnols combattent avec fureur. C'est alors que le tocsin promène dans la ville assiégée ses sons effrayans. Le cri : *Aux armes!* ce cri magique, le premier que notre patrie apprend à ses enfans, a retenti de toutes parts; les Espagnols, décimés, foudroyés, se replient

dans la ville, et gagnent la campagne par la porte opposée, rendant à la France victorieuse, après une courte résistance, leurs nombreuses et trop faciles conquêtes.

Au plus fort de la mêlée, Wordester, suivi d'une foule de bourgeois et de peuple, s'étant dirigé vers la prison, en fit ouvrir les portes et délivra d'Asvélio; la nuit approchait et les Espagnols, combattant sans trop de désavantages ne songeaient point encore à quitter Saint-Quentin. Wordester profita de leur courage pour sauver sa vie et celle du comte. Plusieurs chevaux erraient par les rues, leurs cavaliers ayant été tués sous le pont-levis en revenant d'une sortie, Wordester et d'Asvélio les montèrent, et, comme l'alarme commençait à devenir générale, il leur fut aisé de gagner la campagne.

— C'est presque revenir de l'échafaud, dit Stelli à Wordester.

— Ne parlons pas de cela, répliqua le chevalier anglais, et parcourons du terrain. Nous dirigerons-nous sur la Flandre?

— Non, dit d'Asvélio; dans une heure la ville va être au pouvoir du cardinal; il saura mon évasion, et sa première pensée sera de me faire poursuivre sur les routes de Bruxelles et de Cologne.

— Mais où aller? demanda Wordester ; j'ai à peine quelques écus dans ma ceinture.

— Nous sommes sauvés! s'écria Stelli avec enthousiasme, il faut aller à Paris.

— Traverser la France?

— Oui, mon cher Wordester; le cardinal-duc nous supposera partout ailleurs avant de songer à la route que nous aurons prise; il ne pourra croire à tant d'imprudence, et cette audace nous sauvera.

— Allons! dit Wordester en laissant s'exhaler un soupir profond.

— J'arracherai Nysmi d'entre les mains de la Combalet, reprit d'Asvélio, puis nous partirons tous les trois pour Honfleur, où j'aurai soin

de faire venir notre bon Rouvray avec quelques milliers de pistoles, et, tous, mon ami, nous irons attendre des jours meilleurs dans votre patrie !

— Ah ! dit Wordester, c'est me rendre le bonheur ; oui, d'Asvélio, vous, avec votre épouse, et moi, avec ma jolie Maria.

Et les deux fugitifs redoublèrent de vitesse en prenant la direction de Paris.

Cependant l'orgueil de la victoire ne fit point oublier à Richelieu qu'une victime illustre gémissait dans les cachots de Saint-Quentin ; aussitôt que les Espagnols eurent mis bas les armes ou se furent enfuis, il demanda Boissier, à qui il avait rendu toute sa confiance.

— Il faut me conduire à la prison du comte, dit Richelieu.

Et, ne craignant pas de déroger à son rang par cette démarche, il partit accompagné de ses hallebardiers et de ses hommes

d'armes, précédés par trente soldats portant des torches de résine.

Cette procession militaire, entourant le ministre en robe rouge, semblait un cortége destiné à quelque exécution sanglante; le cardinal-duc arrivait tout rayonnant d'une joie cruelle, quand la multitude, qui se pressait autour de pauvres bourgeois, innocentes victimes qu'on venait d'arracher à leur captivité, se recula respectueusement en criant :

— Vive monseigneur le cardinal-duc !

Un frisson de crainte vint glacer le cœur de Richelieu: — les portes de la prison étaient brisées! — Mais sa fureur devint terrible quand il apprit l'évasion du comte; il ordonna qu'on fermât toutes les issues de la ville et que personne n'en sortît. Puis, n'écoutant que sa vengeance, il fit partir sur-le-champ plusieurs régimens, brisés par la fatigue, à la poursuite des Espagnols, avec la mission de faire prisonniers tous ceux qu'ils pourraient rencontrer.

La ville de Saint-Quentin fut soumise aux

plus odieuses perquisitions; et, le troisième jour, depuis le siége, comme Richelieu venait de mettre à prix la tête de d'Asvélio, il reçut un message qui le fit partir en toute hâte pour Paris.

XXXIII

La Maison isolée.

Honfleur est une bonne vieille ville.
(JEAN, *évêque de Lisieux.*)

De la première éminence d'Honfleur, on aperçoit la pointe jaune et grise au bas de laquelle François Ier bâtit le Hâvre-de-Grâce. En suivant cette langue de terre, on découvre bientôt les blanches falaises, les galets du rivage; et, tout en face, l'aiguille gothique de l'église d'Harfleur qui semble s'élancer des eaux comme le grand mât d'un navire sans voiles.

(La Marquise de CHARNY, *Hist. de la Goule d'Honfleur.*)

WORDESTER et le comte d'Asvélio arrivèrent à Paris sans avoir couru de nouveaux dangers; ils se rendirent aussitôt chez le marquis d'Argences, un de leurs anciens amis, et obtin-

rent de sa courtoisie qu'il allât chez la nièce de Richelieu afin d'avertir mademoiselle de Miranio de leurs projets. La duchesse d'Aiguillon étant à Saint-Germain avec Nysmi, cette circonstance fit perdre un jour aux deux cavaliers.

La jeune fille avait été prévenue par madame d'Argences qui était venue rendre une visite à sa chère amie, la duchesse d'Aiguillon. Sur le soir, comme la saison était fort belle, les dames allèrent se promener dans la forêt de Saint-Germain, toutes les trois sans suite, causant des victoires du cardinal, dont madame de Combalet s'était fait l'apologiste. Tout à coup, au détour d'une allée, un bruit de chevaux se fit entendre; les dames s'arrêtèrent pour voir si ce n'étaient pas des seigneurs de leur connaissance, lorsque trois hommes masqués parurent devant elles; un d'eux sauta rapidement à bas de son cheval, enlaça Nysmi dans ses bras et la mit en croupe derrière un de ses compagnons avec la promp-

titude de la pensée. Puis les ravisseurs partirent de toute la vitesse de leurs chevaux, malgré les cris d'effroi simulés de madame d'Argences et les imprécations furieuses de la duchesse d'Aiguillon.

Mais l'ardeur aveugle de d'Asvélio lui avait trop fait négliger les précautions dont il aurait dû s'entourer; en saisissant Nysmi, son masque avait glissé sur sa figure, et la nièce de Richelieu l'avait reconnu.

Les trois fugitifs allèrent sans s'arrêter jusqu'à Evreux, où ils prirent quelques heures de repos; et le lendemain, au coucher du soleil, ils purent contempler les flots de l'Océan qui venaient se briser au pied des murailles de la ville d'Honfleur.

A vingt pas du rivage, au sud-Ouest de la ville, était bâtie une maison en bois de simple apparence; son éloignement de toute autre habitation l'avait fait appeler la *Maison isolée*, et certes, cette épithète lui était justement acquise, car, de tous côtés où se portaient les

regards, on n'apercevait aucune trace de végétation. La façade donnait sur la mer, si souvent agitée sur ces côtes; tandis que son angle est-nord était en ligne parallèle avec les tours crénelées de la vieille ville. Ce fut cette demeure, peu somptueuse, habitée par le desservant de la chapelle de Grâce, que choisirent les proscrits pour leur résidence passagère.

Une fois là, ils dépêchèrent un messager sûr au vieux seigneur du Rouvray, retiré dans son château, situé à quelques lieues d'Honfleur, avec mission de leur apporter de l'or, pour qu'ils pussent passer en Angleterre. Au point du jour, le messager revint, accompagné d'une vieille dame et d'un joli enfant. C'était dame Marienne avec la petite fille de Wordester et de l'infortunée comtesse du Fargis. Le vieux Rouvray, devenu aveugle, n'avait pu, malgré ses désirs, venir embrasser, pour la dernière fois peut-être, ses deux enfans d'adoption, et assister, après tant de vicissitudes, à leurs premiers jours de bonheur.

On ne saurait décrire la joie qu'éprouva Wordester en revoyant sa fille, objet chéri qui lui rappelait tout l'amour de la belle comtesse. Néanmoins, au milieu de ces heures de ravissement, il n'oubliait point que la mort était attachée à ses pas sur le sol de France, de cette France dont il aurait fait si volontiers sa patrie; il savait, lui dont le jugement était mûri par l'infortune, que le cruel Richelieu ne s'arrêterait dans sa vengeance qu'au jour où l'échafaud s'éleverait pour faire tomber la tête de d'Asvélio et la sienne, et il ne se croirait en sûreté qu'après avoir mis entre eux et le ministre de Louis XIII, les redoutables limites de l'Océan.

Un petit navire écossais se trouvait en panne à la hauteur de Villerville et devait mettre à la voile dans deux jours; Wordester se rendit à son bord et chercha, par les offres les plus brillantes, à faire accéder le capitaine à lever l'ancre dans la nuit; mais l'Ecossais rejeta tout et ne consentit à partir que le lendemain.

Alors le chevalier anglais choisit un patron de barque auquel il fixa l'heure de minuit, quand la ville serait endormie, et lui ordonna pour signal de chanter la chanson de Rhou.

Pendant la soirée, d'Asvélio avait eu de fréquens entretiens avec Nysmi, sa tendre et douce fiancée, qu'il cherchait à rassurer contre de vagues inquiétudes. La jeune fille s'était parée avec des vêtemens d'une blancheur éclatante, et Stelli avait plus de gravité dans ses manières. Il songeait alors à Marie, dont le sort était si digne de pitié, à Marie, sa noble mère, qui se trouvait si éloignée de lui en ce jour solennel.

Bientôt il échangea un regard avec le vieux prêtre, et lui dit avec agitation :

— Eh bien, monsieur l'abbé, l'instant s'approche où il nous faudra quitter ce rivage, je suis préparé à tout; daignez mettre le sceau à vos inépuisables bontés.

— Oui, monsieur le comte, repartit le prêtre; puisque vous dites adieu à votre patrie,

il est juste que cette dernière heure soit consacrée à appeler sur vous les bénédictions du ciel. — Suivez-moi, mes enfans.

D'Asvélio offrit sa main à Nysmi, dont le front obscurci par un nuage de tristesse s'était coloré d'une rougeur qui la rendait plus belle encore, tandis que Wordester, muet de surprise, suivait en silence avec dame Marienne et son enfant.

Le prêtre les conduisit dans un oratoire où se trouvaient tous les emblêmes symboliques du catholicisme; et là, en présence du chevalier anglais et de la vieille dame, il bénit et les deux fiancés avec une solennité religieuse, les unit l'un à l'autre par des liens indissolubles.

— Maintenant, Nysmi, tu es à moi pour toujours! s'écria l'impétueux d'Asvélio en se relevant; je puiserai dans ce bonheur un nouveau courage pour résister à mon terrible adversaire!

— Puissiez-vous être heureux autant que le méritent vos belles âmes, dit Wordester avec

émotion en les pressant tous les deux sur son cœur.

— Oh ! le bon Dieu vous protégera, mes chers enfans, reprit dame Marienne en versant des larmes de joie ; le ciel ne s'appesantira plus sur vous.

— Pour prévenir tout événement, dit d'Asvélio en sortant de l'oratoire, il faut préparer nos armes.

— Qu'avons-nous donc à redouter, s'écria Nysmi effrayée ?

— Qui sait ? dit d'Asvélio, nous pouvons rencontrer les croiseurs du cardinal-duc.

— Vous avez raison, mon ami, repartit Wordester ; ne nous laissons pas surprendre.

Durant ces préparatifs, Nysmi s'approcha de la fenêtre, et promena ses regards inquiets sur la vaste mer : au-dessus d'elle, était le dôme sublime avec son astre pâle et ses mondes étincelans. L'immensité apparaissait dans sa toute-puissance. — Les flots, calmes comme la grande merveille, réfléchissaient admira-

blement ces myriades de lumière, ces feux allumés par la main mystérieuse qui les avait créés. — La brise était douce et fraîche; on eût dit un de ces baisers de mère sur la bouche de son enfant endormi, un baiser qui l'effleure à peine pour ne pas troubler son sommeil.

C'était une nuit superbe ! — Partout le silence, partout la grandeur ! on ne voyait que la nappe d'eau resplendissante, et, dans le lointain horizon, l'ombre gigantesque projetée par les grandes falaises d'Harfleur. Ce spectacle féerique avait fait tomber Nysmi dans une molle rêverie lorsque, tout à coup, elle releva rapidement sa tête, et s'écria avec une terreur qui fit tressaillir les assistans :

— Grand Dieu ! quelque nouveau danger nous menace; j'ai entendu comme une marche éloignée dans la direction des bois de la côte de Grâce : les branches des buissons frappaient l'une sur l'autre avec violence; la terre criait sous un bruit de pas... Il faut partir, Stelli !

Tous se regardèrent avec effroi, tandis que

d'Asvélio, allant à la fenêtre, fixa ses yeux au loin du côté de la colline.

— Il n'y a rien, dit-il; c'est le vent sans doute.

— Le vent ne fait pas frissonner ainsi, s'écria la comtesse : oh! j'ai peur !

— Rassurez-vous, madame, dit le bon prêtre, ma maison est sacrée; vous n'avez rien à craindre.

En ce moment, on entendit un bruit assez distinct et la voix d'un homme qui chantait dans l'éloignement :

— Ecoutez ! dit Nysmi avec une terreur toujours croissante :

Rollon a fait briller son glaive,
Rollon vient avec ses Normands,
Sa marche est prompte comme un rêve,
L'air retentit de nobles chants !

— C'est le signal du batelier, s'écria Wordester; minuit sonne au beffroi de la ville : il faut se dire adieu et partir.

— Allons, ma bonne Marienne, dit Stelli à sa vieille gouvernante, sèche ces larmes, nous nous reverrons un jour.

— Hâtons-nous, repartit Nysmi, je ne serai rassurée qu'après notre arrivée à bord du navire. Adieu, monsieur l'abbé ; puissiez-vous vivre encore de longs jours sur cette terre de France qui nous refuse le droit de l'habiter.

— Adieu, nobles jeunes gens ; adieu ! et puisse le ciel vous être propice.

On entendait alors le bruit des rames du patron de la barque, et il chanta de nouveau :

Tremblez, tremblez ! les Normands viennent ;
Leurs léopards sont déchaînés.
Tout cédera....

Une détonation terrible, à laquelle se mêla le cri déchirant du batelier, vint glacer d'effroi les fugitifs ; puis l'on entendit aussitôt un bruit confus de pas, un froissement d'épées, d'armures, et plusieurs voix qui criaient : Aux armes !

— Nous sommes trahis ! dit Wordester en regardant par la fenêtre, voici des soldats !

— Oh malédiction ! s'écria Stelli les dents serrées ; comment fuir ?

— Grand Dieu ! dit le prêtre, est-il possible ?... Ce sont des soldats du cardinal ! Tenez, voici la clef de la porte de mon jardin ; fuyez tous les deux, on respectera ces dames, je les prendrai sous ma protection ; au nom du ciel, fuyez !

— Oui ! s'écria Nysmi avec angoisses ; partez vite, et gagnez la forêt, il en est temps encore.

— Mais toi, dit d'Asvélio...

— Ne perdez pas une minute, fuyez !

Wordester et d'Asvélio prirent leurs armes, et descendirent rapidement l'escalier ; les dames, et le vieux prêtre s'étaient prosternés à genoux, implorant l'assistance du ciel pour les deux infortunés : tout à coup, plusieurs détonations d'arquebuses retentirent encore dans la direction du jardin ; et aussitôt les

deux fugitifs remontèrent dans l'appartement, pâles et défigurés :

— Tout est perdu ! s'écria Wordester, ils ont escaladé les murs du jardin.

— La maison est cernée, dit d'Asvélio avec rage. Ciel ! que faire ? La mort est au bout de cette lutte, si nous déposons les armes. Eh bien ! vendons chèrement notre vie, ou essayons à nous faire un passage.

— Oui, reprit Wordester, il vaut mieux soutenir la lutte, le bruit du combat attirera le navire de mes compatriotes, et nous pourrons avoir des chances de salut.

En ce moment on frappa à la porte de la maison à coups redoublés :

— Au nom du Roi ! ouvrez et livrez les rebelles, disait le sergent des hallebardiers.

— Il n'y a pas de rebelles ici, s'écria d'Asvélio de la fenêtre du premier étage.

Un coup d'arquebusade fut la réponse qui partit des grèves.

— Défendons-nous, Wordester !

Et tous deux ils ripostèrent avec leurs pistolets.

Ce fut alors qu'un combat horrible s'engagea, un combat à outrance; plusieurs soldats tombèrent sous les coups des deux assiégés, et cette perte redoubla la furie des satellites de Richelieu. A la fin, animés par la vengeance et, ne calculant plus le danger, les soldats apposèrent une échelle aux fenêtres de la maison, et deux des plus audacieux sautèrent dans la chambre.

— Grâce! s'écria Nysmi en tombant à genoux, grâce pour eux!

— Point de grâce! repartirent les farouches assaillans.

— Non! reprirent ensemble les deux gentilshommes en les étendant sans vie sur le plancher.

Et, comme un autre soldat arrivait à l'extrémité de l'échelle, Wordester s'élança, le saisit par la chevelure, et d'un bras vigoureux il renversa le soldat et l'échelle d'une hauteur de vingt pieds!

Cependant la lutte continuait avec un acharnement terrible. Les sicaires de Richelieu, ayant pu pénétrer dans l'intérieur de la maison, arrivaient alors par l'escalier à la porte de la chambre assiégée; un meuble fut jeté en travers, et les deux courageux amis n'eurent plus qu'un danger à craindre.

— Mais nous n'avons plus de balles! s'écria Stelli avec fureur, nos armes deviennent inutiles... grand Dieu! au moment de la délivrance, périr ainsi!

— Voici le tocsin qui sonne, dit Wordester, le navire va venir à notre secours. Les Honfleuriens vont accourir sur le rivage; nous pourrons échapper à la faveur du tumulte...

— Ils dressent de nouveau leur échelle. Wordester, apportez quelque chose; vite, hâtez-vous!

Et comme le chevalier anglais se penchait sur la fenêtre, une balle d'arquebuse l'atteignit au front, et le malheureux tomba!

— C'en est fait, d'Asvélio ! s'écria-t-il, je suis perdu !

Il poussa un sourd gémissement et expira.

— Vengeance ! vengeance ! hurlait d'Asvélio, puisse toute la terre être maudite !

— Ouvrez ! rendez-vous ! s'écria le capitaine des hallebardiers, ou je fais mettre le feu à la maison !

— Voulez-vous donc notre mort, monsieur le comte ! dit le vieux prêtre ; déposez les armes.

— Plutôt vous ensevelir tous sous les flammes que de me rendre ! Mais écoutez ! le tocsin redouble, entendez-vous ces cris ? Voici le navire, il déploie ses voiles, le vent le pousse.... il vient, il vient ! Oh ! le ciel ne nous a point abandonnés ! Encore quelques instans et ces misérables vont s'enfuir. Nysmi, ma bien-aimée, rassure-toi....

Un tourbillon de fumée s'engouffra dans la chambre et le fit frissonner ; il courut à la fenêtre ; la base de la maison, entourée de paille

et de matières combustibles, commençait à s'enflammer.

— Les scélérats! s'écria d'Asvélio avec rage en marchant à grands pas dans la chambre; les infâmes! mettre le feu!... Et il se tordait avec désespoir, tandis que Nysmi, demi-morte, tenant entre ses bras la petite fille qui poussait des cris effrayans, cherchait à la calmer, ainsi que le vieux prêtre et la gouvernante.

En un instant, l'incendie fut épouvantable: chassées par le vent de la côte, les flammes embrasèrent toute la maison; des gerbes de feu, des colonnes de fumée s'élevaient au milieu des nuages, et se réfléchissaient, en tournoyant, dans la mer qui semblait une fournaise ardente. Puis les fenêtres cédèrent à cette violence: la fumée pénétra de toutes parts; les poutres, les solives du plancher pétillaient et faisaient entendre des craquemens prolongés, minées qu'elles étaient par l'incendie. Ce fut une situation horrible!

— Les flammes nous enveloppent de toutes parts ! s'écria le vieux prêtre. Au nom de l'humanité, ouvrez, monsieur : cette femme, cet enfant se meurent ; la fumée les suffoque. Nous allons tous mourir !

— Je me meurs ! s'écria Nysmi d'une voix éteinte. D'Asvélio... adieu ! je meurs.

— Nysmi, chère Nysmi ! voici le navire ; une minute encore. N'entends-tu pas les cris des Ecossais ?

— C'est à genoux que je vous supplie, reprit le prêtre ; ne soyez pas insensible à nos prières. Voyez : cette femme va trépasser.

— De l'air ! criait la gouvernante. Sauvez-nous !

— C'est porter ma tête sur un échafaud ! s'écria Stelli en faisant un dernier effort ; et, soulevant le meuble qui obstruait la porte, il livra passage aux soldats qui se précipitèrent sur lui avec fureur.

— Désarmez ce rebelle ! cria le capitaine.

— Voici mes armes, dit Stelli ; mais, de

grâce, sauvez cette femme et cet enfant ! donnez-leur de l'air, un peu d'air pour tout mon sang ! sauvez-les.

En un clin d'œil, la maison fut abandonnée ; et, bientôt minée sur ses fondations, elle s'écroula, en mugissant, au milieu des flammes.

Le même jour, d'Asvélio, garrotté comme le plus grand des criminels, fut conduit dans les prisons de Lisieux, où la cour de justice s'assembla, et les magistrats vêtirent leur terrible robe rouge pour le juger.

XXXIV

L'espérance ressemble à ces légers tissus de l'araignée que le premier souffle entraîne dans sa course rapide.

(*La Marquise de Charny.*)

Cela ne finit pas comme un conte de vieille.

(*Paraphrase d'un mot de Webster.*)

Lorsque le cardinal-duc quitta Saint-Quentin avec tant de promptitude, il venait de recevoir une lettre de la duchesse d'Aiguillon, qui lui apprenait l'enlèvement de Nysmi par

le comte d'Asvélio. Richelieu, effrayé du caractère audacieux de cet effréné conspirateur qui n'avait pas reculé devant la pensée de détrôner Louis XIII, résolut de terminer cette lutte opiniâtre, en anéantissant le dernier rejeton du grand arbre qu'il avait abattu. Ce fut alors que, poursuivi par ses terreurs, craignant sans cesse le poignard des assassins ou la défaveur du monarque, il mit en œuvre tous les ressorts de sa police ténébreuse.

Et le malheureux d'Asvélio fut traqué à Honfleur; et son procès s'instruisit rapidement.

Qu'on juge de la douleur de la pauvre mère quand ce nouveau coup vint la frapper; elle qui s'était abandonnée à la plus douce espérance, croyant chaque jour voir son fils arriver à Cologne, et le presser sur son cœur!

Comme Marie avait reçu des secours de sa fille Elisabeth, elle envoya sur-le-champ à Louis XIII un de ses anciens serviteurs nommé Monsigot; cet homme était porteur d'une

lettre dans laquelle la reine-mère suppliait son fils avec instances de donner un sauf-conduit au comte d'Asvélio et de l'exiler à jamais de France, mais de lui laisser la vie. Elle ajoutait que, malgré les tortures et les privations qu'on lui avait fait subir, elle ne se plaindrait plus, et, qu'à sa mort, qui approchait à grands pas, elle bénirait le Roi de France et prierait pour lui au ciel.

Monsigot arriva à Paris; et, comme il était difficile de se faire accès jusqu'à Louis XIII, que le cardinal-duc entourait de ses créatures, il s'adressa au comte de Charny, premier gentilhomme d'Anne d'Autriche, qui remit le message entre les mains du roi.

Cette lettre si touchante émut Louis XIII jusqu'aux larmes. Ce faible prince avait une âme bonne et généreuse tant qu'elle n'était pas dominée par l'ascendant de Richelieu. — Le pouvoir sanglant du cardinal commençait à lui peser horriblement, et cette

fois, il voulut ordonner en maître en accédant aux prières de sa malheureuse mère :

— Qu'on fasse avertir M. le cardinal-duc, dit-il à son capitaine des gardes avec une audace qui lui était peu habituelle; qu'il ait à se rendre au Louvre à l'instant même.

Richelieu était alors renfermé dans son palais avec deux juges du bailliage criminel de Lisieux : c'étaient le trop fameux Claude du Roncerey, et son digne collègue, maître Jean Dubos.

— Les charges sont suffisantes, disait du Roncerey au cardinal; mais l'accusé étant un homme noble, ancien gentilhomme de la reine Marie, et de plus très aimé des principaux seigneurs de la province, nos collègues craignent les suites qui pourraient résulter de la condamnation.

— Comment ! s'écria Richelieu avec colère, des juges tremblent quand il s'agit d'un criminel! Savez-vous que cet homme a voulu attenter à notre vie et à celle de votre Roi?

dites-leur que le cardinal-duc trouve le comte d'Asvélio indigne de pardon.

— Ils n'oseront pas, monseigneur, reprit Jean Dubos avec humilité ; maître du Roncerey et moi avons seuls eu le courage de voter la décapitation, et le comte peut décliner notre incompétence.

— Un ordre de votre éminence suffirait, ajouta maître Claude.

— Un ordre, s'écria Richelieu. Vous voulez un ordre, eh bien! le voici.

Alors leur remettant la condamnation fatale en les pressant de hâter l'exécution, il les congédia, et les deux juges reprirent la route de Lisieux.

A peine se furent-ils éloignés que le capitaine des gardes arriva au Palais-Cardinal. Richelieu, peu accoutumé à ces injonctions verbales, cherchait dans sa pensée de quelle cause pouvait émaner cette royale fantaisie ; et, ne prévoyant aucune affaire sérieuse, il

ne se pressa point de se rendre à l'ordre de Louis XIII.

Le roi donnait des marques d'une vive impatience quand le ministre arriva au Louvre. Louis, sans lui adresser une parole, lui remit la lettre de sa mère; Richelieu la parcourut, et, après un instant de silence, il releva la tête avec une impassibilité extraordinaire :

— Eh bien, sire? dit-il.

— Eh bien! monsieur, répliqua Louis XIII avec force, je veux enfin rendre une fois justice à ma mère. Je veux que le comte d'Asvélio soit mis en liberté.

— Y pensez-vous, sire? s'écria Richelieu avec étonnement; avez-vous déjà oublié les crimes de cet homme? D'ailleurs, il n'est plus temps, le tribunal de Lisieux s'est prononcé, et moi-même, je viens d'ordonner son supplice.

— Vous révoquerez cet ordre, monsieur de Richelieu, repartit Louis XIII, car je ne veux

pas qu'il meure ! entendez-vous, cardinal, je ne le veux pas !

— Voulez-vous donc épargner un ambitieux qui a voulu vous détrôner, sire ? — Mais le moyen d'arriver assez tôt.

— Le moyen ? dit le Roi, et votre armée d'espions, qui est plus prompte à vous instruire que les courriers royaux ? — Je vous le répète, je suis las de tant de sang répandu, de tant de violences et d'iniquités. Je ne veux pas que le comte d'Asvélio meure !

L'entrée subite de la reine Anne d'Autriche vint interrompre Louis XIII. Elle était pâle, chancelante ; ses traits bouleversés annonçaient quelque malheur. Passant devant Richelieu qu'elle ne regarda pas, Anne vint tomber aux genoux du Roi en s'écriant :

— Pardonnez-moi, sire, de vous avoir interrompu ; mais, au nom du ciel ! daignez vous rendre auprès de votre fils !

Le Roi jeta sur Richelieu un coup d'œil impérieux, et pendant que le ministre partait

pour Ruel, Louis XIII suivait la reine dans son appartement où il trouva Monsigot et un gentilhomme de sa sœur Elisabeth d'Espagne.

Mais il devient urgent de tourner nos regards vers Lisieux, où les deux juges viennent d'arriver. La volonté du cardinal a fait trembler les magistrats assemblés. Ils savent jusqu'à quel degré peuvent aller ses violences, et les insinuations perfides de Jean Dubos et de du Roncerey achèvent de les convaincre.

La sentence de mort est prononcée!...

A cinq heures, au point du jour, on doit décapiter le comte, mais sans bruit, avec mystère, dans l'ombre et derrière les murailles de la vieille prison. Les juges, sachant l'intérêt que le peuple de Lisieux porte à d'Asvélio, redoutent les dangers qui pourraient résulter de l'exécution sur la place publique, et tout est préparé pour l'achèvement de ce terrible drame.

Mais un ami puissant veillait : le baron du Merle, alors commandeur à Lisieux (1), prévint les sires de la Poterie, de Mailloc et de Courson, et, pendant la nuit, leurs domestiques avertirent un grand nombre des habitans de la ville, de l'heure choisie pour le supplice.

Pendant ces apprêts funestes, l'infortunée Nysmi allait, suppliante et accablée de douleur, implorer la pitié des juges ; un seul ne la repoussa pas : c'était le marquis de Fresnes, homme d'un noble cœur. Il écouta la jeune femme avec attendrissement, lui offrit ses consolations, et la conduisit jusque dans la salle qu'occupait l'illustre condamné.

Un échafaud était dressé dans une cour étroite, au milieu de hautes et noires murailles, tout en face de la voûte allongée qui donnait sur la place de l'évêché. Une double haie de soldats l'entourait, et semblait attendre le signal avec inquiétude.

(1) Dict. hist. de la noblesse.

Comme Nysmi se jetait dans les bras du comte et arrosait de ses larmes sa figure amaigrie, les deux misérables juges et le bourreau l'en arrachèrent et ordonnèrent au captif de se lever.

Il se passait alors une scène étrange aux portes de la prison. Une multitude de peuple, soulevée par le baron du Merle, était là, hurlant des imprécations contre les juges et le cardinal, et réclamant, avec fureur, le privilége d'assister au supplice.

— Ouvrez les portes! criait la populace, ouvrez-les, ou nous les brisons! — Pour une fois qu'on décapite un noble dans notre ville, on veut nous empêcher de le voir, ça ne sera pas!

Et de violens coups retentissaient sur les lourdes portes garnies de fer — et la multitude se ruant l'une sur l'autre, semblait ébranler l'édifice jusque dans ses fondemens!

Les juges, effrayés de cette exaspération populaire, ordonnèrent au bourreau d'avancer

l'heure du supplice en privant le condamné de l'assistance du prêtre, mais le commandeur du Merle interposa son autorité, à laquelle il fallut obéir. D'Asvélio remercia son ami par un regard où se peignait toute l'angoisse de sa situation, et bientôt, rappelant sa grande énergie, il dit à ses bourreaux qu'il était prêt.

On le débarrassa de ses liens, et le malheureux monta avec assurance les degrés de l'estrade. Du Merle avait l'âme déchirée; il tressaillait à chaque coup qui arrivait du dehors jusqu'à lui; — Enfin, des coups plus violens se firent entendre, une lourde masse faisait sauter les ferremens des poutres, les pierres des piliers tombaient; puis ce fut un craquement terrible, et les portes à moitié brisées cédèrent, et livrèrent passage à une multitude furieuse.

Les soldats se réunirent aussitôt sur deux lignes à l'entrée de la voûte, et mirent la mèche à portée de leur mousquets; la foule, dans laquelle se trouvait bon nombre de

femmes, modéra son ardeur à la vue de cet appareil sanglant, et parut attendre avec curiosité l'instant de la décapitation.

Pendant ce quart d'heure effrayant, d'Asvélio exprima le désir de voir encore une fois son vieux père adoptif, le bon Louis du Rouvray; on alla chercher le vieillard aveugle, âgé de plus de quatre-vingts ans : il arrivait à l'entrée de la voûte, quand la voix du sire de la Poterie vint essayer de ranimer le peuple :

— Cinq heures vont sonner, s'écria-t-il, élancez-vous sur l'estrade !

Rouvray venait de parvenir au pied de l'échafaud où se trouvait Nysmi avec l'enfant de Wordester. Le premier coup de la cloche ayant retenti, les bourreaux s'opposèrent aux derniers adieux du condamné.

La foule, indignée de cette cruauté, s'agita menaçante.

— Arrêtez ! s'écria-t-on de toutes parts. Arrêtez ! le Roi peut envoyer sa grâce ! retardez l'exécution !

Nysmi et le petit enfant tombèrent à genoux en criant : — Grâce, grâce !

Alors, du Merle voyant la scène affreuse qui se préparait, entraîna la comtesse et la fille de Wordester malgré leurs cris perçans. Mais les bourreaux, pressés par les juges de Richelieu, ne voulurent point accéder aux désirs de la multitude; et l'un d'eux saisissant Stelli par la chevelure, lui approcha le cou du billot... et la tête tomba !

Le peuple s'était élancé comme un flot envahissant malgré les soldats, il arriva sur l'estrade au moment où le bourreau venait de frapper. Alors, des cris de vengeance retentirent, les juges tremblans, effrayés, gagnèrent les combles de l'édifice, tandis que le peuple, qui voulait une proie, saisit les deux bourreaux, et, les attachant avec les liens de l'infortuné comte, ils les traînèrent par la ville tout un jour, et accrochèrent leurs restes aux fourches patibulaires de l'évêque de Lisieux !

Au Louvre, Louis XIII retrouvait, pour un

moment, l'énergie de sa jeunesse et s'intéressait au sort du comte. Lorsqu'il arriva dans l'appartement de la reine, Anne d'Autriche s'écria en lui montrant du doigt Monsigot et le chevalier espagnol :

— Il faut que vous entendiez ces deux hommes, sire. Votre auguste mère est dangereusement malade ; elle a souffert plus d'une fois les angoisses de la faim ; l'hiver, elle a manqué de vêtemens et de feu pour réchauffer son corps. Ce n'étaient pas des calomnies, ainsi que vous l'a insinué M. de Richelieu ! et maintenant, attendrez-vous qu'elle meure pour aller à son secours ? et laisserez-vous le cardinal ordonner l'assassinat du jeune comte d'Asvélio ?

— J'ai fait révoquer la sentence par M. de Richelieu, dit le roi.

— Mais, reprit Anne avec véhémence, êtes-vous certain qu'il le fera ?

Louis XIII parut frappé de ces paroles, et il dit à la reine :

— Richelieu n'oserait me manquer à ce

point! Attendons à demain, madame, et nous verrons à adoucir le sort de ce gentilhomme.

Le lendemain, dans la soirée, un courrier arriva au Palais-Cardinal, apportant la relation du supplice de d'Asvélio. Richelieu, de retour de sa maison de plaisance, laissait apercevoir sur son visage une joie cruelle.

Son grand ennemi n'était plus!

Alors, composant son maintien, il partit pour le Louvre et se présenta devant le roi avec une humilité profonde.

— Eh bien? dit Louis XIII haletant et presque effrayé.

— Il était trop tard, sire, répliqua Richelieu d'une voix faible.

— Honte et mort sur vous! s'écria le Roi avec fureur, vous avez abreuvé ma vie de tristesse et vous avez déshonoré mon règne! Mais tout va finir aujourd'hui; il est temps que j'ordonne, cardinal! il est temps que je vous punisse et que j'oppose une digue à vos envahissemens! Ma mère, cette Reine que vous avez prise pour

victime, ma mère est malade, privée de tout sur un sol étranger; je ne veux pas qu'elle meure en exil; ce serait une tache de plus à ajouter à mes annales. Je veux qu'elle revoie la France!

Le cardinal eut l'audace, en cet instant de crise, de s'opposer à la volonté de Louis XIII.

— Voulez-vous donc, sire, lui dit-il, revoir s'allumer la guerre civile dans votre royaume? Etes-vous las de cette tranquillité intérieure? Voulez-vous revoir la cour en proie aux cabales de vos ennemis? alors je vous abandonnerai le fardeau des affaires et je me retirerai.

— Vous resterez, monsieur le cardinal, s'écria Louis, si vous tenez à conserver votre vie; et ma mère reviendra!

— C'est impossible.

— Je le veux! dit le roi avec autorité; et il faut que ma volonté s'accomplisse à l'instant même. Le comte de Charny est prévenu; il va partir sans faste, sans étiquette, afin qu'il arrive à temps.

— Je n'ai plus rien à objecter à votre majesté, dit Richelieu semblant se résigner; puissiez-vous n'avoir point à vous repentir de ce que vous faites aujourd'hui!

— La conscience ne doit jamais reprocher les faiblesses qu'on a pour une mère, monsieur le cardinal!

Et Louis XIII appelant Charny à voix haute, lui ordonna de partir sur-le-champ et de ne prendre du repos qu'à Cologne.

Richelieu voulait se retirer; mais le roi s'opiniâtra à lui parler des affaires de l'Italie. Pendant que le monarque suivait cette politique qu'il comprenait à peine, le cardinal, en proie à une impatience inouie, frémissait de rage, et cherchait à se dérober à la fatigante obsession royale. Enfin, ne pouvant plus se contenir, il dit à Louis XIII avec vivacité :

— Sire, le maréchal de la Meilleraye qui vient de faire le siége d'Aire, attend mes ordres pour continuer sa marche victorieuse; le comte d'Harcourt demande le traité qui

doit nous assurer une alliance avec la duchesse de Savoie ; souffrez que je me retire.

Et, sans attendre la réponse de Louis XIII, Richelieu sortit de l'appartement et regagna son palais.

— Qu'on fasse venir d'Angeville, s'écria le cardinal en entrant dans les cours, qu'il vienne à l'instant même !

Le capitaine se trouvait dans l'antichambre, Richelieu l'aperçut.

— Suivez-moi, d'Angeville. — Vous êtes l'homme de guerre qui monte le mieux un cheval dans tout le royaume, lui dit-il, eh bien ! il faut que vous fassiez cent lieues, sans quitter la selle.

— Je les ferai, monseigneur.

— Voici quatre cents pistoles d'or dans cette bourse, crevez dix chevaux si cela est nécessaire, mais il faut arriver à Cologne avant Charny qui a sur vous deux heures d'avance.

— J'arriverai, monseigneur, ou je mourrai en route.

— Alors, partez avec ce message pour la reine Marie.

Ce message, c'était la sentence de mort de son fils!...

Marie de Médicis, dangereusement malade, s'abandonnait au doux espoir d'apprendre que Stelly avait échappé à la vengeance de Richelieu, et que bientôt l'infortuné serait rendu à son amour de mère; elle reposait dans un vieux fauteuil, écoutant avec attention les paroles de Masaly qui lui expliquait des signes de science cabalistique. Un bruit extérieur vint les arracher à leur occupation occulte; Masaly alla ouvrir, et introduisit un seigneur vêtu à la française, porteur d'un message pour Marie.

— Donnez, s'écria-t-elle, donnez!

Et, rompant le cachet avec précipitation, elle poussa aussitôt un cri terrible :

— Grand Dieu! ils ont assassiné mon fils!

La malheureuse mère, les yeux hagards, les muscles raidis, tomba sur ses genoux, au même instant où le comte de Charny entrait dans le galetas en s'écriant :

— Où est Marie de Médicis, la noble reine de France ?

Marie se souleva sur une de ses mains, et tournant vers le comte un regard éteint, elle étendit le bras et dit d'une voix faible :

— La reine... de France... elle était là !

Puis, sa tête retomba lourdement sur le plancher ; Charny, d'Angeville et l'astrologue, saisis d'effroi, accoururent, mais trop tard, pour relever la reine.

MARIE DE MÉDICIS ÉTAIT MORTE ! (1)

---

(1) Marie de Médicis, après avoir été repoussée par l'Angleterre et l'Espagne, se retira à Cologne, où elle manqua du nécessaire, où elle souffrit de la faim ! On montre encore le galetas dans lequel cette reine infortunée mourut.

Voy. Relation du maréchal d'Estrées, Hist. des Reines, et toutes les Biographies.

A la fin de l'année 1641, Louis de Bourbon, comte de Soissons, s'étant de nouveau ligué avec les ducs de Bouillon et de Guise pour secouer le joug du ministre, venait de gagner la bataille de la Marfée dans les plaines de la Champagne, quand un cavalier cardinaliste, voyant la visière de son casque relevée, l'assassina d'un coup de pistolet et disparut avec la rapidité de l'éclair.

Nysmi fonda un monastère dans la vallée d'Orbec où elle éleva, avec la plus tendre sollicitude, la fille de Wordester. Il y a quelques années, on voyait encore sur le versant de la colline les ruines de cette pieuse maison de refuge.

Quant à Richelieu, il ne tarda guère à

suivre ses nombreuses victimes dans la tombe : cependant, à sa dernière heure, on le vit se relever menaçant pour anéantir *la conspiration de* CINQ-MARS qui s'élevait....

Deux siècles se sont écoulés depuis la disparition du cardinal-ministre ; et d'après les résultats de sa puissance de niveleur, et nos croyances politiques et religieuses, nous n'avons pu résoudre encore ce grand problême : — Le passage de Richelieu sur la terre fut-il un bonheur où une calamité ?

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

NOTES.

(A) Edouard II, prince faible et dépravé, s'étant laissé abuser par d'indignes ministres (Gaveston et les Spencer, tous odieux à la nation anglaise), s'attira de cruelles haines. Sa femme, Isabelle de France et fille de Philippe-le-Bel, leva une armée au nom de son fils Edouard III, sous prétexte de chasser les favoris; mais le parlement d'Angleterre, lassé des crimes commis au nom du roi, s'assembla en 1325, et déposa Edouard prisonnier à Kenewort. (Kenilworth).

« Le roi remit entre leurs mains la couronne, le sceptre et les « autres marques de la royauté. Après cela, Trussel, s'adressant au « roi, lui parla de cette façon, formant lui-même le style d'une « procédure dans laquelle il n'y avait eu aucun exemple précédent à « imiter : — *Moi, Guillaume Trussel, procureur du parlement et « de toute la nation angloise, je vous déclare, en leur nom et en « leur autorité, que je révoque et rétracte l'hommage que je vous « ai fait; et, dès ce moment, je vous prive de la puissance royale, « et proteste que je ne vous obéirai plus comme à mon roi.* »

(Rapin Thoyras, *Hist. d'Angleterre*).

Après cette déposition, inouie jusqu'alors, « Thomas Blount, sénéchal de sa maison, cassa devant lui son bâton, comme on fait aux obsèques des rois, et tous les officiers furent délivrés de leur serment. »

(Le P. d'Orléans, *Révol. d'Angleterre.*)

(B) L'an 1420, le 23e jour de décembre, fit fayre le dvc de Bourgongne une proposition par Nicolas Ravlin, son conseiller, quy print des conclvsions contre monseigneur le régent-dauphin, (Charles VII) et unique fils dv roy — *et fust dépossédé de son droit héréditaire de royaulté...*

(Juvénal des Ursins, *Hist. de Charles VI et de Charles VII.*)

ERRATA DU DEUXIÈME VOLUME.

Page 33, lig. 11, au lieu de : *une cornette*, lisez : *un cornette.*

Page 123, lig. 4, au lieu : *d'une aposthume*, lisez : *d'un apostume.*

Page 187, lig. 11, au lieu de : *dans la mur*, lisez : *dans le mur.*

Page 223, lig. 2 et 3, au lieu de : *dénomination*, lisez : *domination.*

Page 248, lig. 22, au lieu de : *en face le danger*, lisez : *en face du danger.*

Page 283, lig. 6, au lieu de : *Henri de Bourbon*, lisez : *Louis de Bourbon.*

Page 292, lig. 2, au lieu de : *liens arcanes*, lisez : *liens secrets.*

Page 360, lig. 15, au lieu de : *ce que n'a pu faire*, lisez : *ce que n'ont pu faire.*

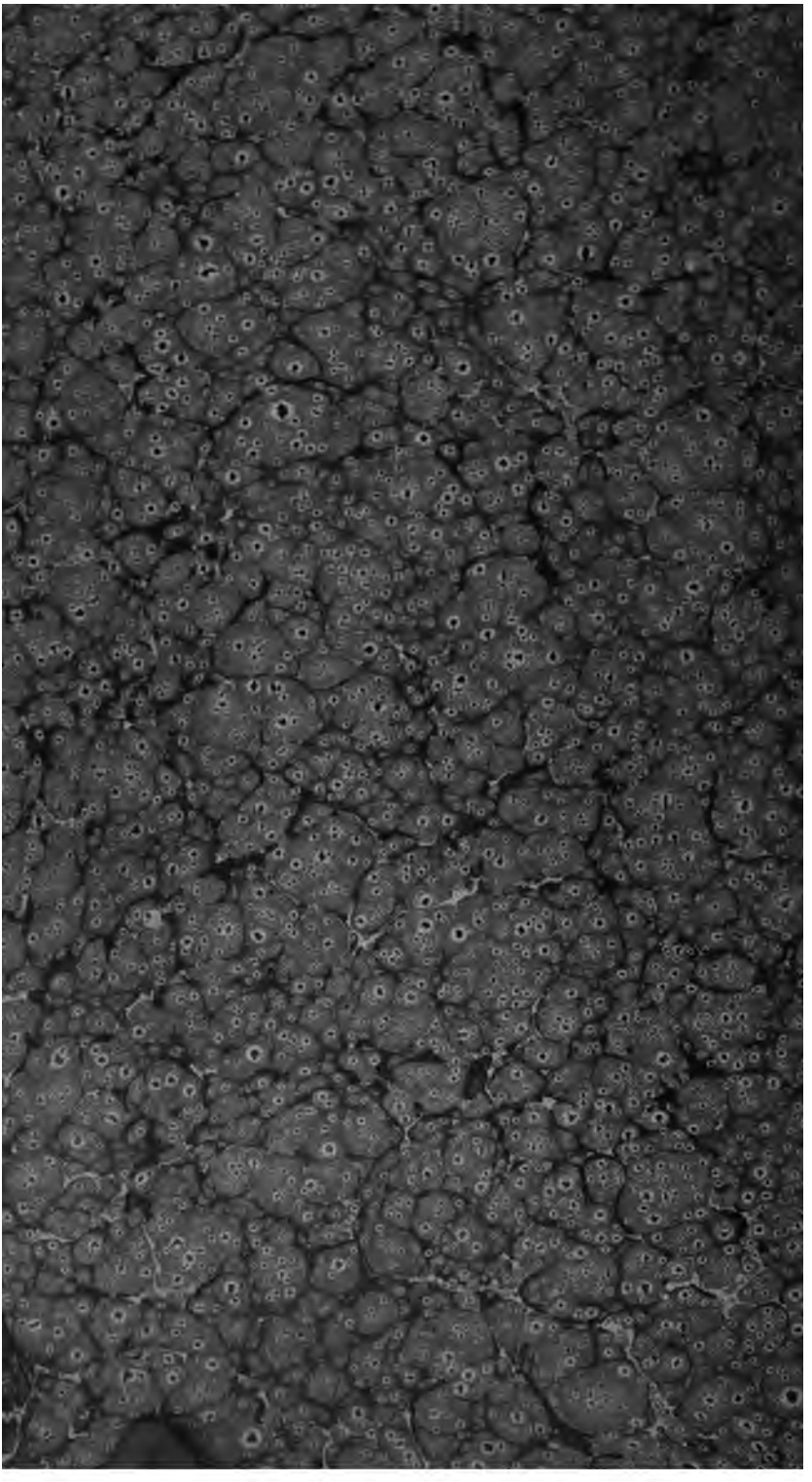
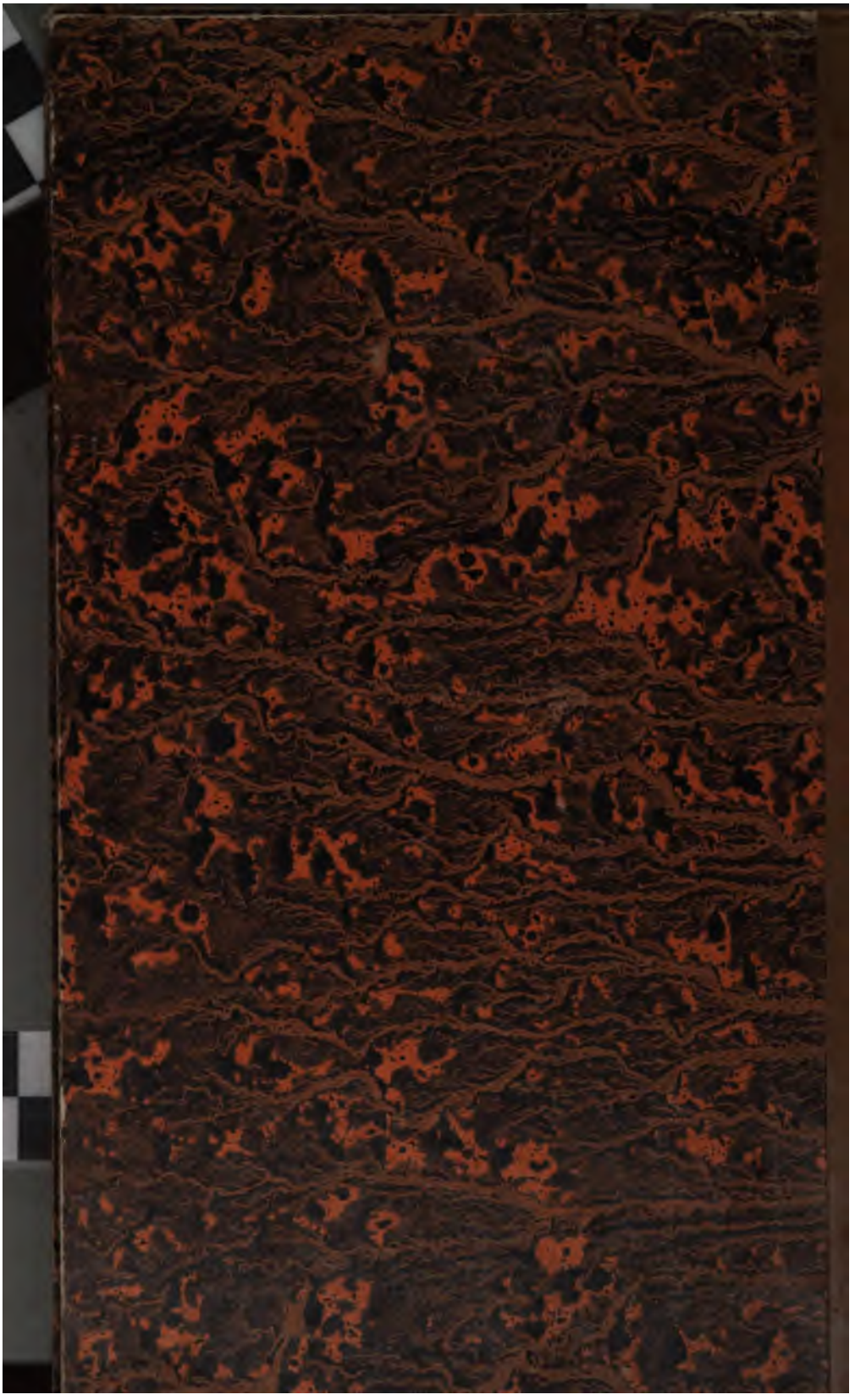
TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

LIVRE DEUXIÈME.

(SUITE.)

CHAPITRE XVI. Une Sœur 3
— XVII. Encore l'Esprit Mystérieux. 19
— XVIII. Deux Joies. 53
— XIX. La Conjuration 83
— XX. L'Amour. 121
— XXI. Le Duel. 147
— XXII. La Disgrâce. 161
— XXIII. La Rencontre. 185
— XXIV. Compiègne. 205

LIVRE TROISIÈME.

— XXV. Quelques Années d'Histoire 223
— XXVI. L'Ambitieux 241
— XXVII. Le Piége. 259
— XXVIII. L'Accusateur 271
— XXIX. Le Péril. 305
— XXX. L'Espion. 315
— XXXI. Saint-Quentin. 335
— XXXII. La Boîte d'or. 351
— XXXIII. La Maison isolée. 371
— XXXIV. 391

FIN DE LA TABLE.